

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

**Université de BATNA 2
Faculté des Lettres et Langues Etrangères
École Doctorale de Français**



**Thèse pour l'obtention du diplôme de
Doctorat en Sciences du langage
Spécialité : Langue, métalangues, discours**

Pour une approche sémio-pragmatique de l'onomastique dans *Les Sirènes de Bagdad* de Yasmina Khadra

Sous la direction de :

Pr Samir ABDELHAMID

Présentée et soutenue par :

Mohamed MAKROF

Jury

1-Président Pr Manaa GAOUAOU

Université de Batna2

2-Rapporteur Samir Pr ABDELHAMID

Université de Batna2

3-Examineur Pr Abdelouahab DAKHIA

Université de Biskra

4- Examinatrice Dr Fatima HADADI

Université de Batna2

5- Examinatrice Dr Leila BOUTEMINE

Université de Batna2

Année Universitaire 2018/2019

Remerciements

J'adresse mes remerciements à toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de cette recherche.

En premier lieu mon directeur de recherche Pr Samir ABDELHAMID pour m'avoir encadré et encouragé. Sa manière de considérer les choses et sa compréhension marqueront le reste de ma vie.

Je remercie Pr Manaa Gaouaou, Pr Dakhia Abdelouahab, Dr Hadadi Fatima et Dr Leila Boutemine pour l'intérêt qu'ils ont manifesté pour ce travail en acceptant de se joindre au jury en tant qu'examineurs.

Mes remerciements sont adressés à ma famille : ma mère, mon frère, mes deux sœurs et plus particulièrement ma femme de m'avoir encouragé et supporté pendant de longues années.

Je remercie aussi ma collègue et amie Mouna Benhlima de m'avoir encouragé dans les moments de déception et de doute.

Je remercie aussi mes amis Yacine, Zoubir, Khaled, Ali, Nouredine, Messaoud, Hama, Rougi, Mhamed, kada, Oussama...d'avoir de la considération pour mon travail de recherche.

SOMMAIRE

Introduction générale	05
Premier chapitre :Texte, contexte et paratexte	
I.1. Texte et contexte	17
I.2. Yasmina khadra et la littérature algérienne	23
I.3.Paratexte et vue textuelle	31
I.4.Titre fonctions et jonctions.....	39
Deuxième chapitre : Le nom propre objet pluridisciplinaire	
II.1 Le nom propre problème logico-philosophique	51
II.2. Le nom propre dans la linguistique.....	60
II.3. La pragmatique du nom propre.....	72
II.4. Le nom propre et la perspective sociale	80
Troisième chapitre : le nom propre objet sémio-pragmatique	
III.1. La sémiotique, origine et objet.....	87
III.2. Statut sémiotique du nom propre.....	99
III.3. Le nom propre dans le discours	105
III.4.Le nom propre en pragmatique	107
Quatrième chapitre : L’onomastique romanesque	
IV.1.l’onomastique fictionnelle.....	122
IV.2.Symbolique de l’anthroponymie.....	134
IV.3.Les noms référentiels.....	148
Cinquième chapitre : nom propre, culture et mythe	
V.1. L’anthroponymie arabe.....	162
V.2.nom propre et mythe	166
V.3.La force de la civilisation et la civilisation de la force.....	177
Conclusion générale	188
Références bibliographiques	193
Annexes	202
Table des matières	225

Introduction générale

Les écrits de Yasmina Khadra ont toujours suscité l'intérêt des lecteurs et critiques. Ses romans sont l'objet de publications et d'études académiques dans toutes les universités algériennes. Il est vrai que les étudiants de français sont les plus intéressés par ses romans, mais un nombre important d'étudiants des autres spécialités telles la sociologie, l'anthropologie, la psychologie... manifeste un intérêt croissant à ses écrits.

En domaine des critiques ses romans ont toujours été l'objet de débats, entre ceux qui les valorisent, considérant Yasmina Khadra comme l'initiateur d'un renouveau littéraire algérien, que se soit au niveau des thèmes, du style ou de la langue. Et ceux qui le considèrent comme un imposteur, flatteur et tant de qualificatifs, preuve de décadence de la littérature algérienne.

Dans toute l'histoire de la littérature algérienne d'expression française, aucun écrivain n'a eu si d'intérêts et de critiques comme Yasmina Khadra. Après la parution de son roman « *L'écrivain* » dans lequel il dévoile sa réelle identité, la critique a pris d'autres chemins beaucoup plus personnels que littéraires. Le refus de l'ex-officier est devenu plus expéditif. Son passé militaire est évoqué à chaque occasion, surtout dans les plateaux de télévisions occidentaux. La recherche de culpabilisation de l'écrivain par le biais de l'institution dont il faisait partie est devenue un travail sans répit et systématique. Avec courage et lucidité il défend l'officier, l'écrivain et l'homme dont il est.

Dans ce travail de recherche, nous avons choisi l'analyse des enjeux de l'onomastique romanesque de Yasmina Khadra, autrement dit, l'analyse des noms propres fictionnels. Nous avons choisi *Les Sirènes de Bagdad* comme corpus de notre analyse. J'avais toujours une envie de pouvoir répondre à la problématique concernant la nature de l'écriture de Yasmina Khadra. Une problématique à la croisée de deux points de vue contradictoires (déjà énoncé).

Le nom propre fictif a toujours séduit les auteurs, les lecteurs mais surtout les critiques. Sans remonter au *Cratyle* dans lequel Platon posait à travers le dialogue entre Cratyle et Hermogène la première réflexion concernant *la justesse des noms* ou la correspondance entre le sens du nom propre et son porteur.

Les formalistes russes, au début du XX^{ème} siècle, tels B. Tomachevski, I. Tynianov et V. Propp, révolutionnèrent les études concernant le nom propre fictif en dépassant les approches « *philologiques* » et comparatives qui dominaient avant eux. Ils ont délaissé les anciennes méthodes dont la seule ambition était la recherche des « *modèles* » de personnages, pour s'intéresser au « *fonctionnement narratif et à la motivation des noms de personnages*¹. »

Dans les années 1960 et 1970 le nom propre « *prince des signifiants*² » est devenu l'objet de la sémiotique du texte. Plusieurs sémiologues tels, Barthes, Grivel et Hamon, pour ne citer que les plus connus, inaugurèrent une nouvelle discipline appelée *l'ononastique romanesque* sous « *l'axiome* » de Barthes « *On peut dire que le propre du récit n'est pas l'action, mais le personnage comme Nom propre.* »³

Au-delà des années 1970, presque tous les travaux sur l'ononastique romanesque tournent autour de la théorie de la « *motivation estompé du signe* »⁴. Cette *motivation* se croise avec le désir d'une nomination imitant de monde réel (l'ononastique civile). Ces deux tendances contradictoires balisent tout l'acte de dénomination romanesque.

En Algérie, les recherches académiques sur l'ononastique civile ou romanesque témoignent d'un manque conséquent. Yermèche ajoute, à ce sujet, que « *Les études onomastiques et plus précisément anthroponymiques concernant le Maghreb et l'Algérie en particulier sont rares* » même si « *le champ d'investigation est vaste et vierge*⁵ »

C'est bien ce champ « *vierge* » que nous essayons de découvrir à travers l'analyse des noms propres dans *Les Sirènes de Bagdad* de Yasmina Khadra.

¹BAUELLE, Yves, *Onomastique romanesque*, in Narratologie N°9, p. 7

²BARTHES, Roland, BREMOND, Cl. et al., *Sémiotique narrative et textuelle*, Larousse, 1974, p. 34.

³BATHES, Roland, S/z, Seuil, 1970, p. 197.

⁴EUGENE, Nicole, *L'ononastique littéraire, Poétique*, n° 54, avril 1983, p. 248

⁵YERMECHE, O, *Les anthroponymes algériens :Etude morphologique, lexico-sémantique et sociolinguistique*, Tome I, thèse de doctorat en linguistique, sous la direction de Foudil CHERIGUEN, Université de Mostaganem, Faculté de lettres et des arts, département de français, Mostaganem janvier 2008, P. 33

Dans la sémiotique du personnage, le nom est une des caractéristiques essentielles de l'identité du personnage inséparable de son âge, du sexe, des traits physiques et moraux, des compétences sociales, linguistiques et culturelles. Aussi, le nom propre établit des connexions entre le personnage et les autres composantes du texte.

Ce roman, comme les deux autres volets de la trilogie⁶, apparaît dans un contexte historique particulier connu par une recrudescence d'actes terroristes dans les quatre coins du monde. Les rapports entre la religion musulmane et l'idéologie intégriste sont au cœur des vifs débats dans les journaux, les radios et les plateaux de télévision.

Sur le plan littéraire, qui reste, d'une manière ou d'une autre, tributaire du contexte historique, *Les Sirènes de Bagdad* est attendu pour démontrer le talent d'un écrivain méconnu, longtemps accusé, dans les plateaux de télévisions de plagiat et de grandiloquence. Comme partie d'une trilogie, le roman avait sa logique dans l'ensemble, et c'était une occasion pour faire la lumière sur les zones d'ombre et les ellipses dans les deux précédents romans, à savoir *Les Hirondelles de Kaboul* et *L'Attentat*, concernant le thème du terrorisme qui vient de quitter les débats politiques et idéologiques pour embrasser la littérature.

L'étude de l'imaginaire onomastique constitue un support à l'interprétation de l'œuvre et sa place dans la trilogie de l'auteur. L'étude des noms propres fictifs va nous permettre de comprendre les relations qui existent entre les noms propres et les autres signes dans la trame du roman, d'une part. Et de déterminer si ces noms propres, au-delà de la de l'illusion du réel, qui demeure une exigence fondamentale pour les romans réalistes, jouent d'autres fonctions pragmatiques ou symboliques, d'autre part.

De ces deux principales questions, d'autres questions secondaires mais importantes en découlent :

-La dénomination des personnages, vue le thème, n'est-elle pas un acte de dénonciation d'une réalité sociale, politique et culturelle ?

⁶ Nom donné au trois roman de Yasmina Khadra : *Les Hirondelles de Kaboul*, *L'Attentat* et *Les Sirènes de Bagdad*

-La motivation des noms propres ne contribue-t-elle pas à la compréhension et la justification des comportements des personnages et de leurs manières de voir le monde?

Et enfin, ces noms propres constituent-ils des signes codés par l'émetteur (auteur) aux récepteurs (lecteurs) afin qu'ils interprètent le message (roman) comme il l'avait conçu? Autrement dit, ces noms propres jouent-ils un rôle dans l'efficacité et l'interprétation du discours ?

J'ai, toujours, supposé que la dénomination des personnages et des lieux chez Yasmina Khadra constitue une pierre angulaire dans la trame de sa production romanesque. Les noms de ses personnages ré(ai)sonnent dans ses romans et perdurent dans la mémoire littéraire. La littérature nous a appris qu'on peut oublier un épisode d'un roman, mais jamais les noms des personnages, surtout les plus importants. Les noms de plusieurs personnages tels Pantalon, Dulcinée et Tartuffe, à titre d'exemple, sont devenus des noms communs et des adjectifs. J'ai supposé aussi que, vue le thème traité et le contexte historique dans lequel le roman a vu le jour, l'onomastique romanesque de ce roman (*Les Sirènes de Bagdad*) serait dénonciatrice.

La réponse aux questions de recherches et la vérification des hypothèses avancées vont nous permettre d'approcher le deuxième objectif de notre travail de recherche. J'avais depuis longtemps une passion et à laquelle je voulais arriver à une réponse : c'est de pouvoir répondre, par le biais d'une recherche académique, à la problématique déjà énoncée concernant la nature de l'écriture de Yasmina Khadra entre la valorisation de la civilisation orientale voire arabo-musulmane ou le renforcement des images occidentales stéréotypées sur elle.

Ma séduction de l'écriture de Yasmina Khadra remonte à l'an 2009. En ce mois de mars ou avril (je ne me souviens pas), quand j'ai assisté à la soutenance de magistère de Madame Fouzia AMROUCHE (actuellement Docteure) à l'Université de M'Sila. Son mémoire avait pour titre *Investissement symbolique et réactualisation du mythe d'Ulysse dans Les Sirènes de Bagdad*. Je me souviens bien comment la soutenance a pris la piste de critique de l'auteur (Yasmina Khadra) de ses écrits et des ses positions politiques. J'ai vu aussi cette intelligente et généreuse chercheuse s'en charge

passionnément à défendre son choix. A la fin de la soutenance je me suis rapproché d'elle pour la féliciter, elle m'a offert ce roman(*Les Sirènes de Bagdad*) que je garde comme un des plus beaux cadeaux qui m'ont été offerts.

Dans la sémiotique du roman, tout signe quoique minime, est un signe qui renvoie à un autre signe. Chaque signe fonctionne dans un ensemble complexe de signes dont l'interconnexion et l'interprétation exigent l'implication du lecteur qui doit être attentif à tout pour remplir « *les vides* » ou « *les non-dits* », pour reprendre les propos d'Umberto Eco. Parce qu'aucune écriture n'est innocente, l'écrivain est le langage d'une société dans une époque historique définie, comme le disait Bachelard et de ce fait « *rien n'est neutre dans le roman, tout se rapporte à un « logos », collectif, tout relève de l'affrontement d'idées qui caractérisent le paysage intellectuel d'une époque*⁷ »

Dans une telle entreprise, le nom propre romanesque devient un signe important dans les réseaux de significations du roman. Il n'est plus un accessoire de narration dont on peut facilement s'en débarrasser. Il a un sens dans la langue, comme tous les autres mots, une fonction dans la trame du roman. Et enfin, il est un support important à l'interprétation du discours.

En domaine de ses fonctions, le nom propre est l'élément le plus important de l'identité du personnage. Une identité personnelle mais inséparable d'une identité commune façonnée par l'histoire, la langue et la culture. Si le nom propre est le produit du génie humain de dénommer ce qui est le plus intime, le plus important et le plus individuel, le nom propre fictionnel est le produit d'un génie prométhéen qui dans un Nom résume l'individuel et le social, le réel et l'imaginaire.

Chaque recherche impose un cadre théorique qui la jalonne, et une approche qui répond le plus scientifiquement possible à la problématique posée et aux objectifs définis. Nous avons choisi l'analyse des noms propres dans *Les Sirènes de Bagdad* sous deux disciplines complémentaires : la sémiotique et la pragmatique.

En tant que « *théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée* », la sémiotique appartient à la logique. Ainsi PEIRCE la considère « *la logique,*

⁷ H. MITTERRAND, *Le discours du roman*, Ed. PUF, Paris, 1980.

*dans son sens général, n'est qu'un autre nom de la sémiotique*⁸ ». Et il la définit en tant que:« *la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de sémosis possible.*»⁹ Mais PEIRCE envisage le signe dans une dimension communicative non seulement au sens de « *transmettre* » mais au sens de « *mettre en relation* » parce que le signe « *communique une notion définie d'un objet de quelque façon que soit*¹⁰. » Et c'est bien cette dimension communicative entre les noms propres et les autres signes que nous essayons d'expliquer.

Le nom propre est un signe sémiotique par excellence, il désigne (nous se limitons des noms propres de personnages et les noms propres de lieux) un individu ou un espace. C'est sa fonction indexicale qui consiste à montrer du doit un individu ou un espace considéré important, sous risque de les confondre avec d'autres. Mais Un nom propre, par les connotations qui lui sont associées, peut représenter une communauté, une époque historique, une couche sociale, un mode de pensée, une nostalgie à un passer glorieux, un désir d'immortaliser un événement, enfin, tous ce qui a une valeur. Il remplit donc une fonction symbolique.

Le nom propre fictif est aussi un élément du discours dont la compréhension est dépendante du contexte et de la situation de communication. En effet, il est un élément de repère discursif étant produit dans une situation interactive. Les énonciateurs appartenant à une même communauté linguistique partagent la même norme d'usage de la langue, les mêmes présupposés et les mêmes sous-entendus. De ce fait, le nom propre peut être, à l'image de toutes les autres parties du discours, chargé ou déchargé de ses connotations, et par conséquent, interprété par les interlocuteurs en fonction de la situation de communication.

Pour répondre aux questions su-énoncées nous divisé notre travail en deux grandes parties : théorique et pratique divisées en cinq chapitres :

Le premier chapitre est composé de deux parties :

⁸ Charles Sanders PEIRCE, *Collected Papers* (Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1931-35-58) 2.227

⁹ PEIRCE, Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*,(traduits et commentés par Gérard DELEDALLE) Paris, Seuil, 1978, p.135

¹⁰ Ibid. p.116

1- la première partie est intitulé texte et paratexte. Dans cette partie nous présentons un résumé du roman, et une étude à la fois théorique et pratique du paratexte. C'est une occasion pour analyser le message linguistique et photographique de la page de couverture. Une importance particulière est donnée à l'analyse du titre du roman et à ses rapports avec les autres éléments paratextuels.

2-la deuxième partie de ce chapitre est intitulée texte et contexte. Dans cette partie nous situons le roman dans un espace plus vaste celui de la littérature algérienne d'expression française. Le parcours littéraire de l'écrivain ainsi que les données biographiques et bibliographiques seront présentés. Enfin nous situons *Les Sirènes de Bagdad* dans les deux contextes ; historique et littéraire accompagnant son apparition.

Le deuxième chapitre est réservé à l'exploration des rapports problématiques du nom propre dans les différentes disciplines. Parce que, toute analyse de l'onomastique fictionnelle engage nécessairement une réflexion épistémologique sur le nom propre. Dans cette partie, nous traitons les rapports problématiques sus-énoncés, ainsi que les éventuelles contaminations de ces disciplines par les méthodes et les résultats de chacune d'entre elles.

Les noms propres sont, depuis le XIX siècle, l'objet d'étude de plusieurs disciplines ; l'onomastique, la philosophie, la logique, la linguistique, l'anthropologie, la cognition et bien d'autres disciplines.

L'onomastique née au XIX siècle s'intéresse de l'origine et l'évolution des noms propres à travers l'histoire, la question du sens est secondaire pour l'onomastique. Il s'agit dans une étude diachronique de regrouper les noms propres, sous deux catégories importantes, selon qu'ils soient des anthroponymes (noms de personnes) ou toponymes (noms de lieux), bien qu'elle s'intéresse aussi des noms des cours d'eau, des montagnes... puis de suivre leur évolution et changement à travers le temps.

Le sens et la référence du nom propre, marginalisés par l'onomastique, constituaient l'axe des recherches de la logique. Pour les philosophes et les logiciens, il fallait avant tout chercher si le nom propre a un sens ou non. Deux réponses contradictoires concourent :

-La première thèse considère que le nom propre n'a pas de sens, une position dont Stuart Mill est le chef de file. Pour lui le nom propre désigne seulement et n'a plus de sens.

-La deuxième thèse considère que le nom propre est riche de sens. Frege est parmi les premiers à prendre cette position. Il considère les noms propres, comme toutes les autres catégories de la langue, des unités ayant un sens.

La question du sens n'a jamais été posée seule, elle a été toujours accompagnée de la question de la référence. En ce sens, le problème est de déterminer si le nom propre a une référence stable ou non, et la relation entre la référence et le sens du nom propre.

En grammaire, le nom propre avait sa place comme toutes les autres parties du discours, c'est-à-dire une catégorie grammaticale ayant une fonction morphosyntaxique dans la phrase.

Contrairement à la linguistique structurale qui n'avait donné aucun intérêt au nom propre en le considérant comme une partie « inanalysable ». Les linguistiques modernes témoignent d'un intérêt grandissant. L'analyse du discours, la pragmatique, la linguistique textuelle se chargent chacune de l'étude des noms propres dans un aspect particulier.

Les fonctions du nom propre dans le discours sont devenues au centre des recherches, étant donné qu'il est une partie d'un énoncé, et de ce fait, il est susceptible qu'il nuance les propos des énonciateurs. Le sens du nom propre dans le discours varie selon le contexte et la compétence linguistique et culturelle des sujets parlants.

La fonction du nom propre dans la société est le champ d'investigation de l'anthropologie. Il est bien une unité linguistique, mais c'est le produit d'une société. Un produit beaucoup plus social qu'individuel. Façonné par l'histoire, la culture et l'imaginaire collectif, il reflète même une manière de voir l'autre et soi-même. Le nom propre est par excellence l'objet de foisonnement de tous types.

Le troisième chapitre est réservé au cadre théorique de la recherche, nous exposons les théories qui balisent notre investigation, ça sera une occasion pour situer le

nom propre dans la sémiotique en tant que science qui étudie la production et l'interprétation des signes. Et en deuxième lieu, la pragmatique, en tant que science d'étude de la langue en action.

Le quatrième chapitre constitue le volet pratique de notre recherche. Dans ce chapitre nous analysons dans la sémiotique du roman notre corpus constitué des noms propres fictionnels dans *Les Sirènes de Bagdad*. Dans cette partie nous essayons surtout d'investir l'usage symbolique des noms propres de personnages. En effet, le nom propre fictionnel a la particularité de désigner, à l'image du nom propre réel, de signifier mais aussi de renvoyer à une réalité extralinguistique. De ce fait, il peut être un signe d'un autre signe et ressemble au symbole. C'est bien dans cette deuxième fonction symbolique que nous analysons les anthroponymes et les toponymes les plus significatifs.

Etant donné que notre travail de recherche porte sur l'analyse des noms propres, nous avons commencé par l'établissement d'un inventaire qui recense tous les noms propres dans *Les Sirènes de Bagdad*. Ce premier tableau est composé de deux colonnes : une colonne pour les noms propres dans laquelle nous avons signalé chaque nom propre ainsi que la page de sa première apparition. La deuxième colonne est celle du nombre d'occurrence de chaque nom propre dans le roman.

De ce premier inventaire, nous avons conçu trois listes séparées : la première liste est celle des noms propres de personnages. La deuxième recense les noms propres de personnes cités dans le roman. Et enfin, la dernière est celle des toponymes.

Après la réalisation de ces trois listes, nous avons choisi l'analyse des noms propres les plus significatifs de chaque liste. Ce choix n'est pas fortuit, il est imposé par l'importance de chaque nom propre dans la trame du roman, et ses rapports avec les autres signes dans les réseaux de significations inhérents au roman.

De la première liste, nous analysons les noms propres ayant cette fonction symbolique. En effet, des noms tels « Bédouin » personnage principal, Sayed le chef de l'organisation terroriste, en passant par Souleyman le simple d'esprit, et Mike le soldat américain qui le tue, sont tous des noms qui désignent des personnages, mais leur force

suggestive réside dans leurs forces connotatives qui rendent des noms motivés résonant avec les autres signes dans le roman.

Pour ce qui est des noms propres de lieux (toponymes) nous avons choisi pour l'analyse trois toponymes : Kafr Karam, le village natal du héros et des autres personnages principaux. Il est aussi le lieu de l'évènement déclencheur des péripéties qui se déroulent en majorité à Bagdad ; le deuxième toponyme choisi pour l'analyse. Tandis que Beyrouth, le troisième toponyme, constitue dans un schéma narratif canonique, le lieu de la situation finale. C'est le lieu où le héros avorte son projet terroriste, préférant de se suicider que de tuer les innocents occidentaux.

Chacun de ces trois toponymes a une origine qui dans la trame du roman agit sur les manières de penser et les actions entreprises par les personnages. Si Kafr Karam renferme les personnages dans un cercle de traditions figées dont la vengeance aux affronts constitue une loi sacrée. Beyrouth semble plus ouverte et plus équilibrée. Enfin, Bagdad, victime des étrangers et de ces fils, est une ville folle qui injecte la folie à l'encontre de son étymologie.

En pragmatique nous analysons le rôle des noms propres (anthroponymes ou toponymes) dans le discours. Etant donné que le nom propre est un élément du discours produit dans un processus discursif, et un contexte particulier par des énonciateurs ayant des intentions définies, il a un rôle à jouer dans l'efficacité du discours, car comme toutes les autres parties, il est un des éléments les plus partagés par la mémoire collective des interlocuteurs.

Nous analysons dans cette partie, les noms propres de personnes cités par les personnages dans les différentes discussions. Nous les avons appelés : liste des noms propres référentiels en leur qualité de renvoyer à la situation de communication.

Le nom propre est un signe produit par un locuteur dans une situation particulière et en fonction d'une intention définie. De ce fait, il porte, comme tous les autres constituants, des indices qui permettent au destinataire de bien interpréter le discours et il agit sur son interprétation

Etant un produit interactif produit par un énonciateur qui partage les mêmes présupposées, les mêmes sous-entendus, la même culture, la même norme de la langue, le nom propre devient un organisateur cognitif qui permet à l'interlocuteur de comprendre le texte tel qu'il est voulu par l'émetteur. Ce produit de la société passe d'une génération à une autre, il se charge de connotations positives ou négatives. A ce niveau le nom propre s'enracine dans la mémoire collective de la communauté, et devient une partie du patrimoine culturel du groupe. C'est bien cette mémoire collective qui permet à tous les membres du groupe d'interpréter l'usage symbolique du nom propre dans les différentes situations de communication.

Le dernier chapitre est réservé à une étude des rapports entre le nom propre et le mythe. Dans *Les Sirènes de Bagdad* le dialogue de sourds entre l'Orient et l'Occident est une thématique qui traverse le roman. La différence entre l'Orient et l'Occident est une différence de représentations. Dans la construction de ces représentations, le mythe occupe une place primordiale. Ce travail est déclenché par le mot « choc » qui apparaît dans deux situations de communications particulières. Nous explorons les risques du choc et les possibilités de dialogue des cultures dans *Les Sirènes de Bagdad*. Egalement, nous explorons les rapports entre le Mythe et le Nom propre. Dans ce chapitre, nous recensons les mythes orientaux et occidentaux dans le roman qui fondent l'essentiel du choc culturel et qui permettrait un dialogue si ce n'est pas dans le réel au moins dans la fiction.

La réponse aux questions de recherches et la vérification des hypothèses avancées vont nous permettre de répondre au deuxième objectif de notre travail de recherche et qui a été toujours une passion pour moi ; c'est de pouvoir répondre, par le biais d'une recherche académique, à la problématique déjà énoncée concernant la nature de l'écriture de Yasmina Khadra entre la valorisation de la civilisation orientale voire arabo-musulmane ou le renforcement des images occidentales stéréotypées sur elle.

Chapitre I

Texte, contexte et
paratexte

Introduction

Tout texte littéraire s'inscrit dans un contexte. Par cette inscription, à la fois historique et littéraire, il dépeint d'une manière ou d'une autre des faits sociopolitiques. Pour ce qui est du contexte historique, *Les Sirènes de Bagdad* apparaît dans une période critique, pas seulement dans l'histoire de l'Irak, mais dans tout le monde. C'est une époque connue par une recrudescence des attentats terroristes. La dissolution de l'État qui a suivi l'invasion américaine de l'Irak en 2003 avait ouvert le pays à toutes les aventures, les plus folles, les plus monstrueuses, c'était le chaos.

Sur le plan littéraire, *Les Sirènes de Bagdad* est le dernier roman d'une trilogie sans précédent dans la littérature algérienne d'expression française, tant sur le thème, qui est le terrorisme, que sur la langue qui connaît de mutations stylistiques et esthétiques. *Les Sirènes de Bagdad* pour Yasmina Khadra n'était pas seulement un roman qui vise le plus grand nombre de lecteurs, mais il était le cri d'un romancier touché dans son orgueil, et qui cherchait la reconnaissance des milieux intellectuels et culturels français et algériens.

I.1. Résumé du roman

Bédouin, un jeune irakien d'un *petit village perdu dans le désert*, va être le « héros » d'une histoire étrange et sanglante. La guerre imposée à son pays l'oblige à quitter les cours de l'Université de Bagdad, et à se retourner à son village Kafr Karam.

Ce village, aux mœurs immobiles, aux valeurs ancestrales, pauvre, victime de l'histoire et la géographie où la privation et l'ombre de tout le monde, va être le lieu d'un des épisodes les plus dramatique du roman. Kafr Karam est un village très pauvre, seules les valeurs d'honneur et dignité sont abondantes. Une communauté pauvre mais indépendante, retranchée dans ses habitudes, mais fière de son histoire. L'humiliation, et le déshonneur, vont ruiner cet havre de paix, faire éclater ses anciennes coutumes et faucher la vie de ses jeunes.

La guerre qui déchire le pays ne va pas tarder à dévaster le petit village, perturbe l'ordre et la paix dans lesquels il vivait depuis des lustres. D'abord, la mort de Souleymane, le simple d'esprit battu « par accident » dans check point par un soldat

américain. Ensuite, le carnage des Heitem, la noble famille, massacrés par un missile lorsqu'ils fêtaient le mariage de leur fils.

Mais ce qui a vraiment changé ce jeune Bédouin, sensible et pacifique en un monstre, est bien l'outrage infligé à son père, lors d'une descente militaire des soldats américains dans son village. : « *Et le coup est parti, le sort en fut jeté. Mon père tomba à la renverse, son misérable tricot sur la figure, le ventre décharné, fripé, grisâtre comme celui d'un poisson crevé ...et je vis, tandis que l'honneur de la famille se répandait par terre, je vis ce qu'il ne me fallait surtout pas voir, ce qu'un fils digne, respectable, ce qu'un Bédouin authentique ne doit jamais voir [...] le pénis de père rouler sur le côté, les testicules par-dessus le cul.* » (P.112)

Condamné par les lois ancestrales de « *laver l'affront dans le sang* » (P.114). Le jeune Bédouin, comme tous les habitants de son village, se retrouve dans un autre monde étrange. Il doit venger l'honneur de sa famille et celui de toute la tribu. L'évocation du bousillage du luth de son cousin Kadem par un G I, lors de la même descente, constitue une fin symbolique de l'harmonie dont vivait le jeune Bédouin, et son village.

Fuyant Kafr Karem, pour chercher sa propre vengeance, il se retrouve à Bagdad, une ville où se confond la résistance de l'occupant avec des actes terroristes dont les civils irakiens sont les principales victimes beaucoup plus que les soldats de la coalition. Bagdad est aussi une ville déchirée par une guerre civile entre frères sunnites et chiïtes. Aucun endroit sûr à Bagdad, les écoles, les hôpitaux, les rues et même les mosquées. La violence ethnique n'épargne personne ; le sunnite, le chiïte, le policier, le syndicaliste, le député, tout le monde meurt pour une raison ou pour une autre. C'est une véritable boucherie humaine. Bédouin et Bagdad ressemble chacun à l'autre, ils se sombrent dans la folie: «*Entre Bagdad et moi, le temps des candeurs fleuries était révolu. Nous plus rien à dire. Nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau ; nous avons perdu notre âme et nous nous apprêtons à faucher celle des autres*». (P.146)

Sans repère ni ressource dans une ville folle. Sentant la honte, nourri par la haine, il est devenu un potentiel terroriste, et proie idéale des agents agréés du Dieu, et les commis du nationalisme.

Perdant la confiance en soi-même, le jeune Bédouin se transforme en un vrai terroriste confiant, et digne de l'honneur de commettre «*La plus importante mission révolutionnaire jamais entreprise depuis que l'homme a appris à redresser l'échine [...] quelque chose qui ramènera le 11 septembre à un chahut récré.* » (P.258). Le jeune pacifique se métamorphose en un monstre, et a enfin la chance de se venger de l'Occident. Pour arriver à son but, il va servir de son corps comme bombe biologique, pour transmettre à l'Occident un virus fabriqué par l'Orient. Un Occident responsable de l'éclatement de cet être de porcelaine, et de tous les maux qui tourmentent l'Irak.

Mais le Bédouin va enfin entendre le chant de la vie dans des simples gestes d'amour et de tendresse ; « *Cette dame, à l'aéroport, qui interrogeait le cadran de son téléphone ; ce futur papa qui ne savait d'où donner de la tête tant il était heureux ; et ce couple de jeunes Européens entrain de s'embrasser ... ils mériteraient de vivre mille ans. Je n'ai pas le droit de contester leur baisers, de bousculer leur rêves, de brusquer leurs attentes.* » (P.317) Quelques heures avant l'accomplissement de son projet infernal, il avorte l'opération préférant de se suicider que de tuer les innocents. Après tout le mal qu'il a vécu, il restait une place dans son cœur pour l'amour. C'était sa propre rédemption.

Chaker, le jeune qui s'occupait du Bédouin à Beyrouth, et qui l'avait accompagné jusqu'à l'aéroport, avait aussi entendu la voix de la raison derrière l'acte du Bédouin « *A bien réfléchir tu as bien fait de ne pas prendre cet avion ce n'était pas une bonne idée.* » (P.318) dit Chaker.

I.1.1. Ancrage historique et social du roman

Chaque texte s'inscrit dans un contexte historique, politique et social, Les *Sirènes de Bagdad* ne constitue pas une exception, c'est pourquoi les événements politiques, et sociaux qui ont marqué l'histoire contemporaine de l'Irak ont été évoqués avec une lucidité qui n'échappe à aucun lecteur avisé. Leur évocation ne suit pas un ordre historique. Ils apparaissent au fur et à mesure des situations et des événements vécus par le héros ou par les autres personnages.

Commençant par l'Embargo onusien, suite à l'invasion irakienne du Kuweit au mois d'aout 1990, et le programme Nourriture Contre Pétrole qui en résulte, causant la mort de centaines de milliers d'irakiens, qui est évoqué à travers le récit tragique du décès de la femme de Kadem, cousin du Bédouin, morte à cause de manque des médicaments indispensables pour le traitement d'une maladie banale. Des médicaments indisponibles même au marché noir. Bédouin explique l'incapacité des Irakiens face aux sanctions onusiennes et face au régime corrompu : « *Sa première femme, une femme de chez nous est mourut suite a une banale pneumonie. A l'époque, le plan nourriture contre pétrole décrété par l'O N U prenait l'eau, et les médicaments de première nécessité manquait, y compris sur le marché noir.* » (P.33)

La tyrannie de Saddam et son parti Baath, dont ont souffert tous les irakiens et plus particulièrement les intellectuels, est aussi évoquée par le sort du docteur Jabir : « *Un septuagénaire grincheux [...] avant d'aller croupir trois années durant dans les geôles baathistes à la sortie des basses-fosses, le parti lui avait signifié qu'il était interdit d'enseignement sur l'ensemble du territoire irakien* » (P.39)

La chute facile de Bagdad et le retrait inexpliqué de l'armée irakienne sont présents dans les débats qui nourrissent le café Safir et tout le pays. « *Il(Omar) était revenu au village au lendemain du siège de Bagdad par les troupes américaines, incapables d'expliquer ce qui s'est passé. Une nuit, son unité était en état d'alerte totale, balle au canon et baïonnette en avant ; au matin, plus personne à son poste, tout le monde avait déserté, les officiers en premier.* »(pp. 47-48)

L'arrestation théâtrale de l'ancien président Saddam, qui malgré tous ses crimes, est considéré comme une figure de souveraineté. Son arrestation représente une humiliation de tous les irakiens, quelques soient leurs positions politiques ou idéologiques. Yacine, un des jeunes irakiens considère Saddam comme un emblème dont n'importe quelle atteinte constitue un affront à toute la nation : « *La capture de Saddam enchanta l'assistance avant de la frustrer : le rais piégé comme un rat, méconnaissable avec sa barbe de clodo et son regard hébété, exposé triomphalement et sans vergogne aux cameras de la planète était, aux yeux de Yacine, le plus grave affront fait aux Irakiens.* » (P.87)

Les débats qui tentent de tracer les frontières entre la résistance et le terrorisme constituent selon notre lecture une des principales thématiques qui traversent le roman. « *Vous vous prenez pour des fedayin. Vous n'êtes que des assassins, des vandales et des tueurs d'enfant.* » (P.242) dit un des otages qui avant son exécution trouvait le courage pour dénuer les pratiques terroristes commises au nom de la résistance.

La guerre civile entre les frères irakiens est présente à travers la bousculade du pont. C'est un des événements les plus tragiques qui ont secoué l'Irak, tant par la séparation des frères ennemis sunnites et chiites que par le nombre de victimes de ce lâche crime, connu sous le nom de « la bousculade », qui a coûté la vie à plus de 1200 victimes. La guerre des sectes a atteint le paroxysme de la tragédie : « *Je suis arrivé à Bagdad le jour où il y a eut cette énorme bousculade sur le pont [...] quand j'ai vu tous ces cadavres par terre, toutes ces montagnes de chaussures à l'endroit où la bousculade a eu lieu, quand j'ai vu ces visages de gosses bleus avec leurs yeux mi-clos, quand j'ai vu tout ce gâchis causé par les Irakiens à des Irakiens je m'étais dit tout de suite ça c'est pas ma guerre.* » (P. 171)

Le scandale d'Abou Grib est évoqué parce qu'il constitue, pour les intégristes, une des preuves de la légitimité de leur combat sacré contre les Américains et tous les Occidentaux. C'est un réservoir inépuisable de haine et de rancune duquel les intégristes puisent jusqu'à nos jours : « *Des impies sont en train d'assujettir des musulmans, d'avilir leurs notables et de jeter leurs héros dans les cages aux folles ou des poufresses en treillis leur tirent les oreilles et les testicules en se faisant photographier par la postérité.* » (P.88)

La déception des intellectuels irakiens, qui a suivi la chute de Bagdad, est présente dans le roman. Un sentiment qui ne résulte, bien entendu, de la tyrannie de Saddam, mais aussi de la passivité des gens, ce qui a conduit l'Irak vers le chaos : « *Je ne laisserai pas mettre nos torts sur le dos de Saddam. C'était un monstre, oui, mais un monstre de chez nous [...] et nous avons tous contribué à consolider sa mégalomanie.* » (P.41) dit docteur Jabir. Et aussi dans les propos de Bashéer le Faucon : « *Ce n'était pas Saddam, mais notre peur. Si nous avions fait montre d'un minimum de courage et de*

solidarité, jamais ce chien ne se serait permis d'aller aussi loin dans l'exercice de la tyrannie. » (P. 41)

Les prémonitions mondiales de la diffusion de la grippe aviaire et surtout la possibilité de transformation du virus de son état animal pur à l'état humain et devenir une épidémie à échelle mondiale, sont fortement évoquées dans le roman. Ces prémonitions sont présentes dans le choix de ce virus que porterait Bédouin dans son corps, et qui se transmet comme celui de la grippe aviaire « *Les gens que tu contamineras transmettront le germe aux autres en moins de six heures avant d'être terrassés. On croira à une grippe espagnole* »(p.299)explique professeur Gany à Bédouin.

Le conflit israélo-arabe apparaît aussi, selon Dr Jabir, il constitue la réelle raison de l'invasion américaine de l'Irak : « *L'Irak était la seule force militaire capable de tenir tête à Israël. Le mettre à genou, c'est permettre à Israël de faire main basse sur la région [...] aider Israël à asseoir définitivement son autorité sur le Moyen-Orient.* » (P.43) une thèse que lui partage Doc Jalal.

L'assassinat de Rafik Hariri est aussi présente dans le roman. C'était un des événements les plus tragiques tant sur l'importance de la personne ciblée que sur les conséquences politiques et sécuritaires de ce crime sur le Liban.

Les Sirènes de Bagdad embrasse donc tous les événements historiques qui ont marqué les années 2000. Ils donnent, ainsi au roman sa part du réel, et rendent le roman tel une pièce de théâtre qui se joue devant un spectateur impuissant devant la tragédie, mais la véritable catharsis est cette fragilité de l'âme, l'insignifiance de la vie et la facilité par laquelle l'Homme passe d'un monde à un autre.

I.2. Yasmina khadra et la littérature algérienne

Chaque écrivain s'inscrit dans une littérature qui répond aux aspirations et aux besoins d'un groupe ou une nation. C'est par ce pouvoir de traduire le dégoût et l'espoir, la douleur et la joie, que la littérature d'un pays s'épanouit et prend place.

Yasmina Khadra fait partie d'une vague de jeunes écrivains qui avait pour destin de revivre la littérature algérienne « d'impression » française, dans une des périodes les plus difficiles de son histoire, celle des années 1990.

Dans cette époque d'incertitude et d'insécurité, le roman algérien traite de nouveaux thèmes pour s'ouvrir à l'écriture universelle. Ainsi Zineb-Ali Benali constate que : « *Des renouvellements thématiques et esthétiques qui se dégagent des textes de Salim Bachi, de Yasmina Khadra, de Boualem Sansal par exemple, montrent qu'un franchissement des frontières à travers des personnages et des paysages différents, traduit plus que jamais une sortie du cadre national*¹¹. »

Les nouveaux thèmes de l'injustice sociale et la violence sont devenues des sujets permanents, et vont surmonter les anciens thèmes de l'amour et l'écriture d'identité hérités de l'époque coloniale.

Les écrivains de cette époque (année 1990) ont tous essayé de traiter le sujet du fanatisme religieux, qui jusqu'alors était un sujet de débats politiques et idéologiques. C'est une nouvelle toile de fond de toute une série de production littéraire. Dans une dimension universelle enrichie par un jeu intertextuel, les écrivains des années quatre-vingt-dix ont essayé de partager une expérience humaine douloureuse.

La littérature de cette époque se caractérise par un recours aux mythes, surtout gréco-romains, actualisés dans la situation tragique du pays. Le mythe est devenu une source dans laquelle ils puisent leur imaginaire narratif. Une inscription dans un imaginaire méditerranéen qui donne une dimension universelle à cette littérature.

I.2.1 de l'acculturation à la naissance de l'identité algérienne

Le roman algérien d'expression française est né au tournant des années 1920. A l'époque, La France s'apprêtait à fêter son centenaire colonial, et son administration accélérât les pas de l'acculturation prônée principalement par l'école. Dans ce contexte l'apparition des premiers romans d'Algériens autochtones, parrainés par le

¹¹ Zineb-Ali Benali " *La littérature africaine au XIX siècle: Sortir du post-colonial*". Colloque international. Université de Tamanrasset. 09/05/2007.

courant « algérieniste »¹², représente une réussite de la politique assimilationniste. Or, l'analyse¹³ de ces romans montre qu'ils témoignent d'un déchirement identitaire traduit par le sort des personnages.

Après les événements du 08 Mai 1945, une volonté de dessiner les contours d'une identité algérienne s'affiche clairement dans les écrits d'une nouvelle génération d'écrivains algériens¹⁴. Une identité algérienne, façonnée par la berbéricité et l'arabo-islamité auxquelles s'impose la présence française. Ces trois composantes s'associent, se divergent, se convergent, mais façonnent perpétuellement l'imaginaire jusqu'à nos jours, c'est ce que Christiane Chaulet-Achour affirme :

*« On peut constater que, quel que soit son mode d'expression linguistique, la littérature joue sur trois références majeures que l'on trouve, peu ou prou, dans toutes les créations : la civilisation arabo-musulmane, la culture berbéro-maghrébine et l'histoire conflictuelle et interculturelle France-Algérie. [Ainsi] le roman algérien, et tous les récits nés de la terre d'Algérie, est dynamique, novateur et porteur d'une pluralité identitaire remettant en questions les définitions étroites de l'origine, de l'authenticité et de l'algériennité. »*¹⁵

I.2. 2. Le roman algérien postcolonial

L'Algérie indépendante choisissait la rupture avec tout l'héritage colonial. Les jeunes responsables de l'Algérie optaient pour l'exclusif arabo-islamité comme soubassement de l'identité nationale. C'était l'époque de la « clôture identitaire »

¹² Mouvement culturel et principalement littéraire basé à Alger dont le chef de file est Robert RANDAU.

¹³ Deux travaux à consulter ; HARDI, Ferenc, *Le roman algérien de langue française de l'entre-deux guerres : discours, idéologie, et quête d'identité*, L'Harmattan, 2005. Et CHAULET ACHOUR, Christiane, *Prémices d'une littérature. Les premiers auteurs algériens francophones (1920-1940)* », *Al Qantara*, revue de l'Institut du Monde Arabe, n° spécial Algérie, 2003.

¹⁴ Mohammed DIB, *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954), *Le Métier à tisser* (1957) ; Mouloud FERAOUN auteur de *Le Fils du pauvre* (1950), *La Terre et le sang* (1953), *Les Chemins qui montent* (1957) ; Mouloud MAMMERI avec *La Colline oubliée* (1950), *Le Sommeil du juste* (1952) ; Kateb YACINE avec *Nedjma* (1956) ; Malek HADDAD avec *La Dernière impression* (1958), *Je t'offrirai une gazelle* (1959), *L'Elève et la leçon* (1960), *Le Quai aux fleurs ne répond plus* (1961) ; Assia DJEBAR, auteur de *La Soif* (1957) et *Les Impatients* (1958).

¹⁵ CHAULET ACHOUR, Christiane, *Mosaïque Algérie. Romans algériens [1992-2002]*, *Recherches Internationales*, n° 67-68, 1/2 – 2003, p. 339.

fondée sur les « mythe-idéologiques »¹⁶ Ainsi, le français langue d'expression littéraire, pendant plus de 40 ans, est associé au colonialisme. Plusieurs écrivains choisissaient le silence ; KATEB Yacine préférait le théâtre, en langue dialectale, comme domaines de création, Assia DJEBAR s'arrêtait d'écrire de 1967 jusqu'à 1980, quant à Malek HADDAD, il décidait de ne plus écrire en français.

Ce cloisonnement idéologique et culturel a donné la naissance à une autre forme de résistance des écrivains algériens. Rachid BOUJEDRA avec *La Répudiation* et le retour d'Assia DJABAR avec *L'amour la fantasia* sont les images les plus marquantes des fins des années soixante-dix et début des années quatre-vingt. Les questions identitaires sont posées, mais dans une perspective de questionnement sur les origines lointaines phéniciennes, méditerranéennes et africaines. C'était beaucoup plus le roman de questionnement que de positionnement.

I.2.3. La littérature algérienne des années 90

L'ouverture du pays à l'économie de marché, début des années 1990, l'évolution internationale des masses médias et des télécommunications vont accélérer les problèmes de la modernité face à un discours religieux intégriste. Ces questions vont s'ajouter à celles de l'identité. Une situation qui appelle « *la nécessité d'affronter les problèmes d'identité, d'élaborations de valeurs nouvelles par la contestation intérieure, par la revisitation critique de l'héritage de la culture religieuse, surtout par la laïcisation de la langue qui conditionne celle des pratiques sociales.* »¹⁷

Dans cette atmosphère d'incertitude, l'Algérie entrait dans une des époques les plus sombres de son histoire. Une « guerre civile » féroce déchirait le pays de 1992 jusqu'à 1999. Dans ce chaos les intellectuels étaient les premières cibles des terroristes. Pour la plupart d'entre eux, cette situation urgente appelle un engagement urgent. Parce que s'abstenir d'écrire serait une « *lâcheté* », il fallait opposait le « *verbe au verbe* » et la « *plume au fusil* », car « *Avoir peur, reculer, c'est faire avancer la gangrène, la vermine* »¹⁸

¹⁶ ARKOUN, Mohamed, *Humanisme et Islam*. Paris, Vrin, 2005. (Introduction)

¹⁷ DJEBAR, Assia, *Ces voix qui m'assiègent*. Paris, Albin Michel, 1999, p, 246-247.

¹⁸ BOUDJEDRA, Rachid, *FIS de la haine*. Saint-Amand, Denoël, coll. Folio, 1994, p. 16.

Dans cette littérature des années 1990 appelée « littérature d'urgence », Yasmina Khadra occupe une place particulière. Il est un des premiers auteurs du renouveau littéraire algérien. Après quelques romans policiers, il choisit la littérature universelle avec un style personnel est une langue travaillée. Pour lui, l'identité est une question consommée et par le temps et par la langue :

« La littérature d'identité ou de protestation n'est pas porteuse de grandes espérances. Parce qu'elle ne se complait dans la revendication, elle réduit considérablement sa marge de manœuvre. Or, la littérature, la vraie, est perpétuelle extension. Elle repousse sans cesse les limites de l'inventaire et se nourrit des espaces vierges... Elle échappe au phénomène de mode, se soustrait à la facilité et s'inscrit dans l'exigence ... je suis à l'aise dans cette quête forcenée d'univers nouveau. »¹⁹

La trilogie de l'auteur dont fait partie notre corpus représente cette littérature universelle qui traite la thématique du terrorisme et le dialogue « de sourds » qui est à l'origine de tous les conflits entre l'Orient et l'Occident. A propos de cette thématique, Yasmina Khadra explique : « *En me mesurant à des sujets graves et dangereux, au risque de me casser les dents, je mets à l'épreuve ma maturité d'écrivain.* »²⁰

I.3. Yasmina Khadra : biographie et parcours littéraire

Yasmina khadra est le pseudonyme de l'écrivain algérien Mohamed MOULESSHOUL (vous trouvez dans l'analyse paratextuelle une partie réservée au pseudonyme de l'écrivain), né le 10 janvier 1955 à Kenadsa wilaya de Bechar dans le Sud algérien. Officier de l'Armée de Libération Nationale blessé en 1958, le père de Mohamed MOULESSHOUL confie son fils à une école militaire en 1964 (Ecole Nationale des Cadets de la Révolution), pour faire de son fils un officier. A l'âge de neuf ans, le jeune bédouin devient soldat numéro « 129 ».

En 1978, il servira comme officier au front Ouest, après avoir terminé une formation militaire de trois ans à Cherchell. En 1990 à Oran, il devient Chef de bureau de lutte contre le terrorisme jusqu'à l'an 2000 où il démissionne pour se consacrer à l'écriture. En 2001, et après un court séjour au Mexique, il s'installe en France, à Aix-en-Provence, où il réside jusqu'aujourd'hui.

¹⁹ Yasmina Khadra interviewé par Marie-Laure, *Rue des Livres*, le 19-11-2007

²⁰ *Liberté*, quotidien algérien, 30-10-2005

Mohamed MOULESSHOUL choisit d'écrire sous pseudonyme. Diverses raisons le poussent, « la clandestinité » est la raison première. Elle lui permet de s'échapper de la censure et des harcèlements de l'hierarchie militaire. Mais, en tous les cas, *un peu d'ombre ne peut être que bénéfique à la création romanesque*. Il révèle son identité masculine en 2001 avec la parution de son roman autobiographique *l'Ecrivain*²¹, et toute son identité dans *L'imposture des mots*²² en 2002. Or, à cette époque il était une des personnalités littéraires les plus connues, en Algérie et dans le monde entier.

Il acquiert sa renommée internationale avec *Morituri*²³, adapté au cinéma en 2007 par Okacha TOUITA. Durant cette année, Yasmina est désigné à la tête du Centre Culturel Algérien à Paris fonction qu'il poursuivra jusqu'à sa démission en 2012.

Dans sa trilogie, Yasmina Khadra traite le thème du terrorisme et illustre « le dialogue de sourds » qui oppose l'Orient et l'Occident. *Les Hirondelles de Kaboul*²⁴ raconte l'histoire de deux couples afghans sous le régime extrémiste des Talibans ; *L'Attentat*²⁵, roman dans lequel un médecin arabe, Amine, nationalisé israélien cherche la vérité sur sa femme kamikaze ; *Les Sirènes de Bagdad*²⁶ relate l'histoire d'un jeune irakien victime à la fois des valeurs ancestrale qui lui imposent la vengeance de l'affront infligé à son père par les G.I , ainsi que le discours religieux intégriste qui lui donne une autre justification de son entreprise infernale.

*Ce que le jour doit à la nuit*²⁷ relate l'histoire d'un petit algérien de neuf ans, qui s'appelle Younes. Il vit avec ses parents et sa sœur. Après l'incendie criminel de leur récolte, ils sont ruinés et doivent quitter leurs terres pour trouver du travail en ville, à Oran. Son père, ne pouvant subvenir aux besoins de sa famille, décide de confier son fils à son frère, pharmacien, marié à une Française. Younes devient Jonas et intègre une communauté différente des siens. Yasmina Khadra relate le déchirement de Younes/Jonas entre deux communautés ; algérienne et franc-coloniale, un déchirement

²¹ Yasmina Khadra .*L'écrivain*, Julliard, Paris, 2001

²² Yasmina Khadra .*L'imposture des mots*, Julliard, Paris, 2002

²³ Yasmina Khadra. *Morituri*, Baleine, Paris, 1997

²⁴ Yasmina Khadra .*Les hirondelles de Kaboul*, Julliard, Paris, 2002

²⁵ Yasmina Khadra .*L'Attentat*, Julliard, Paris, 2005

¹⁴ Yasmina Khadra .*Les sirènes de Bagdad*, Pocket, Paris, 2006

²⁷ Yasmina Khadra.*Ce que le jour doit à la nuit*, Julliard, Paris 2008.

qui touche le nom du jeune Younes/ Jonas, avant son âme. Au fil des années, Younes-Jonas va découvrir son pays et apprendre à l'aimer. Mais il va aussi découvrir la misère des siens, la guerre et l'injustice. Enfin, il choisira son pays et sa communauté d'origine.

En 2012 la maison d'Édition Casbah fait paraître un recueil de douze nouvelles, (*Wadigazen, El Aar, Les portes du ciel, Le faiseur de paix, L'aube du destin, Une toile dans la brume, La longue nuit d'un repent, Yamaha l'homme qui riait, Le Caïd, Absence, Holm Marrakech* et *L'incompris*), sous un seul titre *Les chants cannibales*.²⁸) C'est un recueil qui peint l'Algérie dans plusieurs époques de son existence pleurant parfois son présent, fière de son glorieux passé dans d'autre fois, dans un cadre fictif et une langue poétique. C'est ce que l'auteur espère dans la quatrième de couverture :

« *Les chants cannibales traduiront la palette de mon écriture qui change en fonction des atmosphères et des rythmes que j'essaie de d'articuler auteur de mes personnages. Mes nouvelles n'ont pas la même structure ni le même ton. C'est une façon, pour moi, de domestiquer mes sujets et de bousculer ma vocation de romancier jusque dans ses derniers retranchement.* »

Dans *L'équation africaine*²⁹, il nous raconte le drame d'un médecin Allemand, Kurt KRAUSSMAN, qui à la suite d'un drame familiale, accepte de partir en voyage par bateau aux Comores avec un ami pour une mission humanitaire. Mais tous deux sont enlevés par un groupe de pirates somaliens. Dans leur lieu de détention, ils rencontrent Bruno, un otage français qui semble avoir été oublié et qui, malgré son enlèvement, refuse de condamner le continent dont il est tombé amoureux. Pourtant, les conditions de détention sont terribles, et leur gardien Joma, une brute sanguinaire qui se révèle poète, ne fait que les déstabiliser davantage.

Un an après la parution de son dernier roman, Yasmina Khadra surpris les critiques et ses admirateurs par sa fécondité littéraire et son talon quant il publie son roman *Les anges meurent de nos blessures*³⁰. Il raconte le parcours d'un boxeur algérien exploité, de la période coloniale jusqu'aux années 2000.

²⁸ Yasmina Khadra. *Les chants cannibales*, Casbah, Alger, 2012.

²⁹ Yasmina Khadra. *L'équation africaine*, Pocket, Paris, 2011.

³⁰ Yasmina Khadra. *Les anges meurent de nos blessures*, Julliard, Paris, 2013

En 2014 Yasmina Khadra, avec *Qu'attendent les singes*³¹, produit un roman sans précédent dans la littérature algérienne « d'impression française », que se soit au niveau de la thématique, ou de la langue. Un livre qui ne peut être lu comme un retour au roman policier, mais comme une œuvre qui reflète toute la vie politique, sociale, et culturelle d'une Algérie victime de la corruption, et d'abus de pouvoir des hommes d'ombre. *Les singes restent des singes tant ils subissent et ne révoltent guère.*

La dernière *Nuit du Rais*, raconte les dernières heures du leader libyen Kadhafi avant son assassinat. Mouammar, narrateur, revient sur ses relations avec les responsables Occidentaux et Arabes. Dans ce roman, Yasmina Khadra nous dévoile le côté affectif de Kadhafi, l'homme qui aime ses fils et son pays jusqu'aux derniers moments de sa vie. *La dernière Nuit du Rais*, évoque la prophétie de Kadhafi du désordre qui règne sur la Lybie après sa mort, et l'infiltration des rebelles par les intégristes islamistes.

Dieu n'habite pas la Havane est le dernier roman de Yasmina Khadra. Don Fuego, narrateur et héros, voit sa vie s'effondrer après la fermeture du cabaret Beuna Vista où il chantait la vie et l'amour chaque soir. Tombé dans l'oubli sentant le doute, il erre, dans cette ville (la Havane) sans repères à la recherche d'une nouvelle chance, quand il rencontre, par hasard, Mayensi. Cette mystérieuse belle fille, qui fuit son passé, va devenir la muse de Don Fuego, et lui donne de nouveau l'envie de vivre et de chanter.

I.3.1. Onomastique et autobiographie

Yasmina Khadra est un des rares écrivains algériens d'expression française qui écrivent sous la plume de pseudonymes. Nous expliquons la genèse de son pseudonyme dans l'étude paratextuelle. Un bel échange anthroponymique prouve d'amour, de sacrifices et de complémentarité. Une histoire proche du mythe.

Mohamed MOULESHOUL aurait pu refuser le cadeau de sa femme pour choisir un autre pseudonyme, qui relève de l'ordre esthétique (phonique, lexical ou sémantique comme il a fait Aygensparse)³² ou de l'ordre commercial (comme il fait

³¹ Yasmina Khadra. *Qu'attendent les singes*, Julliard, Paris, 2014

³² Plus d'explication dans l'étude paratextuelle : choix de pseudonymat, cette thèse.

Stéphane Rey³³ à titre d'exemple). Mais, quand on sait l'importance qu'éprouve l'écrivain aux noms propres, on comprend pourquoi il a choisi le nom qui va lui donner sa gloire. Yasmina « *est une variante de Yasmine : le jasmin qui est un mot d'origine persane.* »³⁴ C'est le nom d'une fleur blanche très odorante du jasmin. Quant à Khadra, il signifie qui a « *le visage éblouissant, rayonnant.* »³⁵ C'est un nom dérivé aussi de la couleur (akhdar) verte qui signifie vie et nature.

Si le hasard a donné à l'écrivain son nom, il n'en est pas pour ses personnages. L'onomastique fictive de Yasmina Khadra est très travaillée. Ainsi Bédouin, personnage principal (pour ne pas dire héros au sens traditionnel) est un homme qui représente toute une société. Il évoque aussi les origines bédouines de l'écrivain.

Très fier de ses origines, il honore la mémoire collective de sa communauté par son courage et son dévouement, mais aussi son humanisme. Dans le même roman Mohamed Seen constitue la seule voix de la raison dans ce fou monde. Ce Mohamed n'est autre que Mohamed, l'écrivain. Quant à Seen, le symbole d'équations mathématiques, il n'est associé à Mohamed que pour ouvrir le champ à toutes les interprétations autobiographiques, sémantiques, discursives dans le roman.

L'onomastique romanesque de Yasmina Khadra est une marque déposée. Elle est le lieu d'un travail doué à la croisée de la linguistique, la lexicologie, la stylistique, la sémiotique, la sémantique, l'anthropologie et bien d'autres disciplines. La fusion de toutes ces disciplines ne serait le fruit du hasard. C'est un outil qui enrichi le texte et l'ouvre à toutes les lectures, et c'est bien cette ouverture qui est l'essentiel de l'acte littéraire.

I.4. Le paratexte

Dans sa définition la plus élémentaire, une œuvre littéraire est composée d'une suite d'énoncés, autrement dit un texte. Or, ce texte ne se présente jamais seul. Il est toujours accompagné de plusieurs productions, verbales ou non verbales, comme un titre, un nom d'auteur, une préface, une illustration, etc. Ces éléments qui entourent et

³³ Plus d'explication dans l'étude paratextuelle : choix de pseudonymat, cette thèse.

³⁴ GEOFFROY, Younes & Néfissa, *Le livre des prénoms arabes*, Beyrouth, *Al-Bouraq*, 2000. p. 298.

³⁵ Idem., p.162.

enrichissent le texte servent aussi, selon Genette à « *le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa réception et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre.*³⁶ »

I.4.1 Définition du paratexte

Le mot paratexte est composé d'un nom texte et d'un préfixe para. Le mot texte veut dire, selon le dictionnaire de linguistique : « *l'ensemble des énoncés linguistiques soumis à l'analyse; le texte est donc un échantillon de comportement linguistique*³⁷ ». Hemeslev prend le mot texte au sens le plus large et désigne par là « *un énoncé quel qu'il soit ... Tout matériel linguistique étudié forme également un texte*³⁸. » Quant au sens du préfixe para, d'origine grecque, il signifie à coté de.

Par le mot paratexte, on désigne le texte et tous les éléments qui l'accompagnent, et qui forment avec lui l'outil matériel appelé le livre. Pour Genette le paratexte est : « *Ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public*³⁹. »

J-Hillis Miller, un critique anglophone donne, en expliquant le sens du préfixe para, une des descriptions les plus belles de l'activité du paratexte :

« Para est un préfixe antithétique qui désigne à la fois la proximité et la distance, la similarité et la différence, l'antériorité et la l'extériorité [...] une chose en para n'est pas seulement des deux cotés de la frontière qui sépare l'intérieur et l'extérieur ; elle est aussi la frontière elle-même [...] elle les divise et les unit⁴⁰. »

Dans cette « zone indécise », en reprenant les propos de Claude Duchet, entre le dedans et le dehors, entre le texte comme une réalité intérieure, et le discours du monde sur le texte comme une réalité extérieure, le sociocritique nous livre les composantes du paratexte dans l'œuvre littéraire : « *Zone indécise ...où se mêlent deux séries de codes : le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du*

³⁶ GENETTE, Gérard, *Seuils*, Paris, *Seuil*, Collection *Poétique*, 1987, p.7.

³⁷ DUBOIS, Jeans, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, *Larousse*, 2002, p.482.

³⁸ DUBOIS, Jeans, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, *Larousse*, 1994. p.482.

³⁹ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p.7.

⁴⁰ HILLIS. J, Miller *The Critic as Host, in deconstruction and Criticism*, New York, *The Seabury Press*, 1979, p.219.

texte.⁴¹» C'est bien cette zone que Compagnon appellera « zone intermédiaire entre le hors-texte et le texte⁴². »

Cette partie, entre le texte et le hors-texte, constitue une zone non seulement de transition, mais de médiation. Elle est le lieu d'une action sur le public, pour une meilleure réception et une meilleure lecture du texte.

Dans cette conception le paratexte se compose d'un ensemble hétérogène de pratiques et de discours de toutes sortes. Afin de mieux délimiter les frontières entre ces pratiques, Gérard GENETTE préfère diviser le paratexte en deux catégories:

- La première est le *péritexte*, qui désigne une « catégorie typique relié organiquement avec le texte », c'est-à-dire l'intérieur du texte tels le titre, la préface, et les autres éléments intérieurs.
- La deuxième quant à elle se situe à l'extérieur du livre, mais qui a une forte relation avec lui. Elle se compose de tous « les discours et les messages sur le livre dans les supports médiatiques ou dans des correspondances privées » (journaux intimes, communications et autres), cette deuxième catégorie est appelée *épitexte*.

La définition de n'importe quel élément de cet ensemble consiste à déterminer son emplacement (ou?), sa date d'apparition (quand?), son mode d'existence (comment?), sa situation de communication, destinataire et destinataire (qui?, à qui?), les fonctions qui animent le message (pourquoi?).

I.4.2. Les statuts du paratexte

Dans son œuvre intitulé *Seuils*, Gérard GENETTE analyse, d'une façon exhaustive, chaque élément du paratexte. Pour cela, il distingue plusieurs statuts :

I.4.2.1 Statut substantiel

⁴¹ DUCHET, Claude. *Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit*. In: *Littérature*, n°1, 1971. pp. 5-14.

⁴² COMPAGNON, Antoine, *La seconde Main*. Paris, Seuil, 1979. p.328.

Tous les éléments paratextuels partagent le statut linguistique, c'est-à-dire qu'ils sont d'ordre textuel. Ces éléments paratextuels peuvent investir d'autres manifestations d'ordre : iconiques (les illustrations) ou matérielles (les choix typographiques).

Dans notre corpus, l'image présentant l'enfant qui court et les deux colombes qui voltigent sont en parfaite harmonie avec le premier syntagme nominal du titre *Les Sirènes* qui évoque une alarme, un danger, la peur. D'une manière générale, un état d'alerte.

Les éléments paratextuels peuvent, également investir une autre manifestation qui est d'ordre matériel; il s'agit des choix typographiques. Ils sont très significatifs. En premier lieu, le nom ou le pseudonyme de l'auteur écrit en rouge et superposant le titre écrit en noir. Le fond blanc rend les autres couleurs (noir et rouge) très significatives. Le rouge qui évoque le sang et le noir qui évoque deuil et la mort sont très présents dans le roman de la page de couverture jusqu'à la dernière page.

Le dernier élément est d'ordre factuel, pour reprendre le terme de GENETTE : *« je qualifie de factuel le paratexte qui consiste non en un message explicite, mais en un fait dont la seule existence [...] apporte quelque commentaire au texte et pèse sur sa réception. »*⁴³ Ce qui est désigné n'est pas seulement l'âge est le sexe de l'auteur, mais aussi l'obtention de titre ou l'appartenance à une académie ou un groupe glorieux.

Pour ce qui est du nom ou du pseudonyme il sera développé dans une partie indépendante de notre recherche. Concernant les prix, ou la vie professionnelle de l'auteur, Il est certain que ces éléments pèsent sur la réception du roman. Malgré toutes les critiques et les reproches, Yasmina Khadra est devenu une marque aussi bien littéraire que commerciale.

I.4.2.2. Le nom de l'auteur ; le choix de pseudonymat

Le nom de l'auteur était l'élément paratextuel le moins présent, au moins au Moyen-âge et durant la renaissance. Actuellement, il est un des éléments paratextuels les plus importants, et est un élément majeur dans l'industrie du livre. Pour ce qui de son

⁴³ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p. 10.

emplacement, il se dissémine, avec le titre, dans tout l'épitéxte, annonces, catalogues, etc. Sa place officielle est à la page de couverture.

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, on remarque cette mise en valeur du nom de l'auteur par rapport aux autres éléments paratextuels. Le nom de l'auteur est écrit à de gros caractères en couleur rouge. Il superpose le titre, c'est peut être une façon qu'avec Yasmina Khadra affiche sa riposte face aux critiques de grandiloquence et pédantisme. Une autre explication d'ordre pragmatique est possible, parce que l'auteur est devenu une marque commerciale à part, qui pèse sur la réception du texte.

N'importe quel auteur peut publier sous trois formes. La première est de signer de son vrai nom d'état civil. La deuxième est de signer d'un faux nom, qu'il soit emprunté ou inventé, c'est le cas de pseudonymat. La troisième forme, quant à elle, est de publier sous anonymat. Dans *Les Sirènes de Bagdad*, comme dans la grande partie des écrits de l'auteur, il écrit sous le pseudonyme de Yasmina Khadra.

Différentes sont les raisons qui poussent un auteur à choisir d'écrire sous un pseudonyme. A titre d'exemple, Albert Ayguensparse, écrivain Belge, avoue d'avoir pris le nom d'un joaillier de Bruxelles, trouvé dans l'écrin d'une bague. Il affirme d'être séduit par la graphie et par le sens apparent du nom : « eaux éparses ». Quant à Thomas Owen, il affirme que son éditeur lui avait demandé de prendre un pseudonyme anglo-saxon, pour des raisons commerciales. Il a choisi le nom de Stéphane Rey. C'était le nom d'un enquêteur dans un récit antérieur.

Chez d'autres femmes-écrivains, c'est l'emprunt d'un prénom masculin qui par sa virilité leur permet l'accès à d'autres univers. C'est le cas de George Sand, dont le nom officiel était Amandine-Aurore Lucile Dupin. Elle s'habillait en homme, « par économie » Pour reprendre ses propres mots.

Yasmina Khadra écrivait ses premiers romans de son vrai nom Mohamed MOULESSHOU, avant de choisir un pseudonyme pour échapper aux harcèlements de l'hierarchie militaire. Pour ce qui est du choix de son pseudonyme, il affirme que c'était le choix de sa femme, après les harcèlements d'une commission militaire, sa femme lui

proposait de prendre son nom, il déclare qu'elle lui avait dit : « *Tu m'as donné ton nom pour la vie, je te donne le mien pour l'éternité.* »⁴⁴

Par l'adoption du prénom de sa femme, Yasmina Khadra témoigne d'une reconnaissance et d'un engagement humaniste, à ce sujet il déclarait que c'était : « *d'abord pour l'admiration que j'ai pour mon épouse [...] mon pseudonyme est une façon, pour moi, de combattre auprès de la femme arabo-musulmane, de lui dire le respect qu'elle m'inspire et tout l'amour que j'ai pour elle.* »⁴⁵

I.4.3. Le statut pragmatique

Le paratexte est constitué d'un ensemble d'éléments dont le degré de responsabilité diffère selon le destinataire ou le destinataire : « *un élément de paratexte est défini par les caractéristiques de son instance, ou situation de communication: nature du destinataire, du destinataire, degré d'autorité et de responsabilité du premier, force illocutoire de son message.* »⁴⁶

L'auteur est le plus souvent le destinataire du texte et du paratexte, mais il se peut que l'éditeur soit responsable partiellement ou entièrement dans l'élaboration surtout de message paratextuel.

Le destinataire d'un texte n'est pas seulement le lecteur. Chaque élément du paratexte s'adresse à un public. Le titre par exemple s'adresse à un public plus large que les autres éléments. La préface s'adresse spécifiquement aux lecteurs du texte, tandis que le prière d'insérer s'adresse aux critiques.

La force illocutoire (tout acte de parole réalisant ou tendant à réaliser l'action dénommée⁴⁷) du message paratextuel nous conduit vers la pragmatique. Un élément du paratexte peut communiquer une simple information; la date de publication par exemple mais, un autre élément du même paratexte peut exprimer une intention ou une interprétation. Ainsi, l'indication générique sur la couverture « roman » ne signifie pas « *ce livre est un roman* » mais plutôt « *Veillez lire ce livre comme un roman* » avec tout

⁴⁴ *Liberté*, 30-10-2005, quotidien algérien.

⁴⁵ Interview fait par Marie-Laure, *Rue des livres*, 19-11-2007

⁴⁶ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p.13.

⁴⁷ DUBOIS, Jeans, *Dictionnaire de linguistique* op.cit. , p. 240.

l'héritage littéraire et esthétique de ce genre, et toutes les traditions qui nourrissent la relation auteur-lecteur.

Le nom de l'auteur, par exemple, Yasmina Khadra ne signifie pas « je m'appelle Yasmina Khadra », ce qui est faux à l'état civil, mais j'ai choisi d'écrire sous ce pseudonyme. Il s'agit d'une décision prise par l'auteur, un engagement dont il est le seul à savoir ses causes, et dont il assume seul la responsabilité. Mais le lecteur est appelé à exploiter toutes ses compétences linguistiques et culturelles pour nourrir les images les plus oniriques et du texte et de son écrivain.

Gérard Genette témoigne de l'importance du statut pragmatique du paratexte dans la relation auteur-éditeur-lecteur :

« Je m'apprête aujourd'hui à aborder un autre monde de transcendance qui est la présence fort active autour du texte, [...] le paratexte: titre, sous-titre, préface, notes, prières d'insérer, et bien d'autres enfouis, moins visibles, mais non moins efficace, qui sont pour le dire trop vite, le versant éditorial et pragmatique de son rapport au public et par lui, au monde. »⁴⁸

L'étude des rapports pragmatiques du paratexte nous conduit vers l'aspect fonctionnel du paratexte qui est l'aspect le plus important, parce que « *le paratexte, sous toutes ses formes, est discours hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose qui constitue sa raison d'être, et qui est le texte*⁴⁹. » Tout élément paratextuel (un beau titre, une préface, une illustration...) est toujours subordonné au texte, et ne trouve sa raison que pour et dans le texte.

I.4.3.1. Le(s)titre(s), des niveaux d'analyse

Le titre est la carte d'identité de l'œuvre. Il provoque, davantage que tous les autres éléments paratextuels, le contact déterminant entre le public et l'œuvre. C'est souvent en fonction du titre et du nom de l'auteur qu'on décide de lire ou non un livre.

⁴⁸ GENETTE, Gérard, *Cent ans de critique littéraire*, in *Magazine Littéraire*, n°192, Février 1983, p.41.

⁴⁹ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p.16.

Le titre nous interpelle, nous choque, nous enchante, et parfois il conditionne même notre lecture. Il est le « [...] *début d'assouvissement de la curiosité du lecteur.* »⁵⁰

Le titre, comme l'œuvre, est conditionné par un processus littéraire, social et commercial. Leo Hoek voit dans le titre un « *objet artificiel, un artefact de réception.* » Le titre est beaucoup plus complexe de n'importe quel autre élément paratextuel. Il se trouve à la croisée de plusieurs domaines. Ainsi, Claude Duchet explique cette complexité entre le commercial, le social et le romanesque :

« *Le titre du roman est un message codé en situation de marché, il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire, en lui se croisent Littérarité et socialité : Il parle de l'œuvre en terme de discours social mais le discours social en terme de roman.* »⁵¹

Dans ce processus où se mêlent le littéraire, le social et le commercial, la notion *d'horizon d'attente*, devient plus emblématique que les autres éléments du paratexte. Grivel explique ce rapport énigmatique entre le titre et l'horizon de lecture :

"*Si lire un roman est réellement le déchiffrement fictif secret constitué puis résorbé par le récit même, alors le titre, toujours équivoque et mystérieux, est ce signe par lequel le titre s'ouvre; la question romanesque se trouve dès lors posée, l'horizon de lecture désigné, la réponse promise. Dès le titre, l'ignorance et l'exigence de son résorbement simultanément s'imposent. L'activité de lecture, ce désir de savoir ce qui se désigne dès l'abord comme manque à savoir et possibilité de le connaître est lancée.*"⁵²

Pour ce qui est de *l'horizon d'attente*, *Les Sirènes de Bagdad*, est paru dans une époque où les deux précédents romans de l'auteur ; *Les hirondelles de Kaboul* et *L'Attentat* faisaient écho. Le public attendait déjà, avec impatience, la sortie du dernier roman de la Trilogie.

D'un autre côté, les années 2000 avaient connu une recrudescence des attentats terroristes dans tout le monde. Il est difficile de dresser un inventaire exact, mais on peut en citer : le 11 Septembre 2001 aux États-Unis d'Amérique, les attentats de Bali en

⁵⁰ ACHOUR Christiane ; REZZOUG, Simone, *Convergences critiques. Introduction à la lecture du littéraire*, OPU Alger, 1985, p.28.

⁵¹ DUCHET, Claude, *Éléments de titrologie romanesque* in *Littérature* n°12, décembre 1973, pp. 49-73

⁵² GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*. Paris, Mouton, 1973, p. 173.

Indonésie, les crimes quotidiens d'Al-Qaïda en Iraq. En Amérique, en Asie, en Europe, le terrorisme est devenu une menace universelle.

Avec la Trilogie de Yasmina Khadra, le thème du terrorisme est sorti des calculs politiques et des débats idéologiques pour embrasser la littérature. Quoique les romans suivent le début et la fin tragique de plusieurs terroristes, la part humaine qui témoigne d'un talent et d'un humanisme, de la part de l'auteur, est présente.

Enfin, pour des raisons pratiques nous évitons l'analyse théorique des autres éléments tributaires du titre ou des titres, pour reprendre la terminologie de Léo Hoek et Claude Duchet. Nous n'analysons pas le moment d'apparition du titre ni son lieu. Parce que nous croyons que ces éléments, qui sont d'ordre bibliographique pour le premier et communicatif pour le deuxième, ne sont pas importants dans le cas de notre recherche. Or, l'annulation de ces deux éléments, nous impose d'analyser les autres instances, à savoir le destinataire et le destinataire du texte.

Comme tout autre message, le titre a un destinataire (de droit), qui n'est forcément pas l'auteur. Dante, par exemple, n'a jamais intitulé son chef-d'œuvre *La Divine Comédie*. L'inventeur est bien son éditeur. Dans le cas de notre corpus, *Les Sirènes de Bagdad* est l'œuvre dont le destinataire est Yasmina Khadra, qui est responsable et auteur du message.

Considérant le titre comme un message ou une partie d'un message, il s'adresse à un destinataire (à qui ?). Le public d'un livre n'est pas seulement, constitué de ses lecteurs. Il est « *une entité de droit plus vaste que la somme de ses lecteurs, parce qu'il englobe ...des personnes qui ne lisent pas nécessairement, ou pas entièrement, mais qui participent à sa réception* »⁵³. Le titre, davantage que le livre lui-même, s'adresse à un public plus large. Se sont les personnes qui le reçoivent et le transmettent et par là participent à sa circulation.

I.5. Le Titre, fonctions et jonctions

Dans sa définition du titre, Charles Grivel précise les fonctions du titre: « *ensembles de signes linguistiques ...qui peuvent figurer en tête d'un texte pour le*

⁵³ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p.72.

*designer, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé*⁵⁴. » Ces trois fonctions indiquées dans cette citation sont aussi exprimées par Achour Christiane et Rezzoug Simone: « (...) à la fois stimulation et début d'assouvissement de la curiosité du lecteur ; aussi réunit-il les fonctions de tout texte publicitaire, référentielle, conative et poétique⁵⁵. » Or, elles ne sont pas nécessairement toutes présentes. La première, qui est la désignation, est la seule qui doit être présente parmi les trois. Les deux autres fonctions; l'indication du contenu et la séduction sont facultatives. Car plusieurs titres sont sémantiquement vides (mais ils existent), ils ne donnent aucune indication du contenu et sont déplaisants à la fois.

Les relations qui existent entre ces trois fonctions ont conduit Hoek à la classification des titres sur le plan sémantique en deux classes de titres: « *les subjectaux* », qui désignent « *le sujet du texte* », comme *Madame Bovary*, et les « *objectaux* » qui réfèrent au « *texte lui-même* » ou désignent « *le texte entant qu'objet* », comme *Poème saturniens*⁵⁶. »

Qu'ils soient subjectaux ou objectaux, une vérité est incontestable; le titre ne se détache jamais, sauf quelques exceptions, du contexte historique, littéraire et social et permet d'articuler des réflexions, d'émettre des hypothèses de lecture dont l'affirmation ou l'infirmité constitue un dialogue perpétuel entre l'auteur, le lecteur et le texte.

I.5.1. La fonction de désignation

La désignation veut dire l'attribution d'un nom. Cette identification est peut-être la plus importante de toutes les fonctions du titre. Elle permet de distinguer les uns des autres. C'est ce que Leo Hoek appelle : « [...] *Une fonction distinctive : le titre singularise le texte, qu'il annonce, le distingue de la série générique des autres ouvrages dans laquelle il s'inscrit*⁵⁷. »

⁵⁴ GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque, op.cit.*, pp.169-170.

⁵⁵ ACHOUR Christiane ; REZZOUG, Simone, *Convergences critiques. Introduction à la lecture du littéraire, op.cit.*, p.28.

⁵⁶ HOEK HUIB, Léo, *Pour une sémiotique du titre*, février, 1973, cité par, GENETTE, Gérard, *Seuils*. Paris, *Seuil, Collection Poétique*, 1987. p.74

⁵⁷ HOEK HUIB, Léo, *La Marque du titre: dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. Paris, *Mouton*, 1981. Cité par GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, In *Entrées en littérature* Paris, Hachette, 1990, p.68.

Gérard Genette préfère le terme de « baptême⁵⁸ », pour rendre compte de cette fonction. Une fois ce nom (titre) est attribué, il sera employé par tous dans un esprit, et à des fins qui n'auront aucune relation avec les raisons de son choix. Le titre de l'œuvre n'a aucune relation sémantique avec le livre qu'il le désigne. Ainsi, si on demande à un libraire ou un étudiant « avez-vous *Les Hirondelles de Kaboul?* » la signification attachée à ce livre ne compte rien dans la phrase ni dans l'esprit des deux interlocuteurs. Cette signification ne redevient claire qu'à travers la question « Savez pourquoi s'intitule ce livre *Les Hirondelles de Kaboul?* »⁵⁹

I.5.2. fonction descriptive

Le titre indique le contenu, sauf quelques exceptions. C'est ce que Leo Hoek appelle : la fonction abrégative : « *le titre doit résumer, annoncer le contenu sans le dévoiler totalement*⁶⁰. »

Dans la tradition littéraire, cette relation de complémentarité ou vaut mieux dire de complicité entre le titre et le texte était toujours présente. Le titre, à la fois, annonce et cache le texte. L'indication du contenu nous renvoie à la notion de thème (ce dont on parle) et de rhème (ce que l'on dit du thème).

Gérard Genette distingue quatre types de titres thématiques. C'est-à-dire les titres évoquant le contenu).

- 1- La première catégorie des titres est celle des titres littéraux qui désignent explicitement le thème ou l'objet central de l'œuvre : *Guerre et paix*, *Roméo et Juliette*, *Phèdre*.
- 2- La deuxième est celle des titres métonymiques qui s'attachent à un objet ou un personnage qui n'est pas central : *Le père Goriot*, *Le Soulier de satin*. Dans *Le père Goriot*, le héros est Rastignac et non le vieillard Goriot.

⁵⁸ GENETTE, Gérard, *Seuils*, op.cit. , p.76.

⁵⁹ Exemple adapté d'un autre d'un exemple de Gérard Genette dans *Seuils*, Op., cit.

⁶⁰ HOEK HUIB, Léo, *La Marque du titre: dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. Paris, Mouton, 1981. Cité par GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, In *Entrées en littérature*, op.cit. , p.68

- 3- La troisième catégorie est celle des titres symboliques c'est le type métaphorique : *Le Rouge et le Noir*, *Le Lys dans la vallée*. Ces titres décrivent le contenu de façon symbolique. Dans le roman de Stendhal, le rouge symbolise la vie militaire de Julien Sorel, tandis que le noir renvoi métaphoriquement à la vie ecclésiastique. *Les Sirènes de Bagdad*, appartient à cette catégorie de titres symboliques ; les Sirènes désignent les mystificateurs ; Sirènes contemporaines qui séduisent, par leur discours trompeur, les jeunes ignorants, inconscients ou désespérés.
- 4- La dernière catégorie est d'ordre ironique ou antiphrastique, lorsque le titre fait antithèse à l'œuvre par exemple; *La joie de vivre* pour le roman le plus sombre de Zola, ou lorsque le titre présente une absence de pertinence thématique, par exemple *La cantatrice chauve*, ainsi que la plupart des titres surréalistes.

I.5.3. Les titres rhématiques

Cette catégorie de titres se réfère au texte comme objet. Ils ne désignent plus ce dont on parle, mais la façon dont on le présente, dont on l'écrit. Ainsi, *Les confessions* de Rousseau, se présente sous forme d'un aveu au lecteur.

Les Sirènes de Bagdad de Yasmina Khadra appartient aussi à cette catégorie de titres qui sont à la fois thématiques et rhématiques. Le chant des Sirènes renvoie aux discours intégriste visant à endoctriner les jeunes, donc les convaincre par la force du discours. Dans la majorité des 65 discussions, l'argumentation est le sujet omniprésent. Les prêcheurs de l'intégrisme ou les rares voix de la raison exploitent tous les procédés argumentatifs (l'analogie, la comparaison, réciprocité, l'ironie,...) afin d'arriver à leurs objectifs.

I.5.3.La fonction de séduction

Puisque le titre est le premier contact avec du lecteur avec livre, il doit attirer le client, qui est le lecteur. C'est, ce que Leo Hoek appelle la fonction appétitive : « ...le titre doit appâter, éveiller l'intérêt⁶¹. » Pour éveiller cet intérêt, il doit répondre aux

⁶¹ HOEK HUIB, Léo, *La Marque du titre: dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*. Paris, Mouton, 1981. Cité par GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, In *Entrées en littérature*, op.cit. , p.68.

normes de l'esthétique. La relation entre la beauté du titre et le livre a été exprimée, il y a longtemps, par Furetière : « *un beau titre est le vrai proxénète d'un livre*⁶². »

La séduction du titre prend plusieurs formes Pour Lessing : « *le titre ne doit pas être comme un menu ; moins il en dit sur le contenu, mieux il vaut*⁶³. » Le jeu de sonorité (*Les filles du feu* de Nerval), l'excès dans la longueur (*Pantagruel Roy des Dipsodes restitués à son naturel avec ses faicts et prouesses espoventales* de Rabelais) ou la concision (*Le désert* de Le Clézio) peuvent être des facteurs de séduction.

Pour ce qui est de la séduction du titre, *Les Sirènes de Bagdad* est à la fois séduisant et sombre. Le premier syntagme composant le titre du roman « *Les Sirènes* » est un terme non seulement connotatif mais aussi intertextuel, le second syntagme est un terme dénotatif qui renvoie à un toponyme connu comme étant la capitale de L'Irak. Nous avons réservé dans le quatrième chapitre une partie à l'analyse de ce toponyme ainsi qu'aux connotations qui lui sont assignées dans le texte.

I.6.L'analyse de la page de couverture

Le titre oriente l'acte de lecture lui-même. C'est ce que Henri Mitterrand confirme : « *Le titre facile à mémoriser, allusif, il oriente et programme l'acte de lecture*⁶⁴. », il existe, cependant, d'autres indices à interpréter :

« D'autres signes gravitant autour du texte du roman, des lieux marqués, des balises qui sollicitent immédiatement le lecteur, l'aidant à repérer, et orientent, presque malgré lui, son activité de décodage. Ce sont, au premier rang, tous les segments de texte qui présentent le roman au lecteur, le désignent, le dénomment, le commentent, le relie au monde »⁶⁵.

Au premier contact, le mot Sirènes évoque un son avertisseur qui accompagne les ambulances, les pompiers ou la police. En l'état de guerre, la sirène est le son qui accompagne les bombardements nocturnes. En tout les cas c'est un son qui connote le danger dans toutes ses formes.

⁶² Romanciers du XVIIIe siècle, *Le Roman bourgeois, Madame de Lafayette : La Princesse de Clèves*. Édition d'Antoine Adam. Bibliothèque de la Pléiade. 1958, p.1084.

⁶³ Dramaturgie de Hambourg, Lettres xxI.

⁶⁴ MITTERAND, Henri, *Les titres des romans de Guy des Cars*, in *Sociocritique*, 1979. P.51.

⁶⁵ Idem., p.15.

Les Sirènes de Bagdad est apparu chez plusieurs éditeurs, le mot « sirènes » est écrit avec une majuscule initiale dans plusieurs éditions et en minuscule dans d'autres. Il n'y a aucune indication officielle à ce sujet ni de la part de l'auteur ni de la part des éditeurs, et on ne sait pas exactement pourquoi cette modification ou rectification avait eu lieu.

Le mot « Sirènes » au pluriel prenant une majuscule nous renvoie aussi à ces créatures légendaires de la mythologie grecque. Punies par Déméter⁶⁶ pour ne pas avoir pris soin de Perséphone⁶⁷, ces créatures mi-femmes mi-oiseaux règnent sur les îles de la méditerranée causant la mort à tout marin qui entend leur chant.

Dans *L'Odyssée* d'Homère, les Sirènes forment un de ces épisodes les plus spectaculaires celui du Chant XII relatant l'épreuve du héros troyen Ulysse, qui fut une des rares personnes ayant échappées du chant mortel.

Ces créatures mi-femmes mi-oiseau envoûtent les marins par la beauté de leur chant et provoquent leur mort. Les marins, surtout imprudents, passant à proximité sont séduits par leurs chants et se dirigent vers une fin fatale : « *Il est perdu celui qui, par imprudence, écoute leur chant, et jamais sa femme et ses enfants ne le reverront dans sa demeure, et ne se réjouiront. Les Sirènes le charment par leur chant harmonieux, assises dans une prairie, autour d'un grand amas d'ossements d'hommes et de peaux en putréfaction*⁶⁸. »

Kadem, cousin et ami du Bédouin, refuse d'enlever l'ambiguïté sur l'intitulé de son chant :

-« Je l'ai intitulé Les Sirènes de Bagdad. » Dit Kadem

-« Celles qui chantent ou bien celles des ambulances? » Demande Bédouin.

⁶⁶ Dans la mythologie grecque, déesse de la Fertilité, du Blé et de la Terre cultivée, couramment représentée couronnée d'épis de blé, et assimilée par les Romains à Cérès. Source Encarta 2006.

⁶⁷ Dans la mythologie grecque, fille de Zeus, père des dieux, et de Déméter, déesse de la Terre et de l'Agriculture. Hadès, dieu du Monde souterrain, tomba amoureux de Perséphone et voulut l'épouser. Hadès enleva alors la jeune fille tandis qu'elle cueillait des fleurs et l'emporta dans son royaume, où elle devint la reine des Enfers. Source Encarta 2006.

⁶⁸ Homère, *Odyssée*, Chant XII (traduction de Leconte de Lisle (1867) dans Encarta 2006.

-« C'est à chacun de voir. »(p.82) Répond Kadem

Le titre du roman accentue ce caractère énigmatique de ces créatures qui symbolisent aussi le fait d'obéir à ses désirs et ses pulsions. Il séduit le lecteur et l'oblige de lui ancrer dans un processus discursif entre le texte et le paratexte, puis dans un jeu intertextuel avec les précédents romans de la Trilogie. Également avec tous les autres textes ayant la même thématique.

Dans le roman, les Sirènes signifient : tromper par un langage mystifié, une apparence trompeuse. Le chant des Sirènes désigne donc, le fait de tendre un piège sous une « apparence avantageuse ». C'est la force de la séduction ou la force de l'argumentation.

Les Sirènes connotent dans le roman de Yasmina Khadra, les voix qui prêchent, jour et nuit sans répit, pour la mort. Elles représentent par excellence le discours des extrémistes islamistes visant à endoctriner les jeunes Arabes et Musulmans. Dans le cas de ce roman, Salah, les jumeaux Hassan et Hussein, Bilal, Adel, Adnane, Lliz et en particulier Bédouin, ne sont que des échantillons de ces jeunes victimes d'un discours religieux trompeur, pour faire d'eux des machines à tuer. Amrouche Fouzia, qui a consacré un grand effort dans l'investissement de ce roman, évoque la ressemblance entre les anciennes et les nouvelles Sirènes dans les propos suivants :

« Tels ces navigateurs attirés par l'irrésistible voix mélodieuse des Sirènes, les candidats kamikazes, eux aussi écoutent et suivent le chant séducteur, destructeur des nouvelles Sirènes pour embrasser (in)consciemment la mort⁶⁹. »

L'allusion aux Sirènes renvoie, aussi, à un personnage clé dans le roman, Sayed auquel nous avons consacré une partie dans l'analyse pragmatique.

En plus du titre, nous analysons aussi le message photographique et les autres parties du message linguistique de la page de couverture du roman, afin de repérer les interconnexions entre ces éléments et le texte.

⁶⁹AMROUCHE, Fouzia, *Investissement symbolique et réactualisation du mythe d'Ulysse dans Les Sirènes de Bagdad* de Yasmina KHADRA mémoire de Magistère soutenu, 2009 à l'Université de M'Sila.

On remarque, en premier lieu, cette mise en valeur sur le plan typographique du nom ou pseudonyme de l'auteur qui superpose le titre. Peut être parce qu'il est devenu une marque commerciale à part. Au dessous du nom de l'auteur écrit en rouge vif, et dans la même disposition on trouve le titre *Les Sirènes de Bagdad* écrit en noir. A gauche du titre deux colombes voltigent, et un enfant apparait de dos en train de courir à leur droite.

Nous essayons d'analyser les deux couleurs : noir et rouge. Deux couleurs très apparentes, tout en commençant par la couleur rouge, très présente sur la couverture. En se référant au dictionnaire des symboles, Le rouge est « *Universellement considéré comme le symbole fondamental du principe de vie, avec sa force, sa puissance et son éclat, le rouge couleur de feu et de sang*⁷⁰. »

Dans *Les Sirènes de Bagdad* la couleur rouge n'est plus associée à la vie, au contraire, elle évoque le sang qui saigne dans l'Irak et fait partie de cette « *syntaxe de sang*⁷¹. » très apparente dans le texte.

Les extraits suivants montre bien cette « *syntaxe de sang* » et de brutalité dans les multiples discussions et les témoignages des personnages :

« Ne sont-ce pas ces mains qui tirent dans le noir, égorgent et étouffent. » (p.12)

« Les idylles les plus folles fondirent en larme et en sang. » (p.27)

« Il vase vider de son sang » (p.58)

« Souleyman perd beaucoup de sang. »(p.59)

« Le soldat remarqua le sang sur la main et la chemise de Souleyman. »(p.65)

« Leurs gueules me paraissaient plus grandes que celle d'un volcan, prêtes à nous ensevelir sous une déferlante de lave et de sang. » (p.65)

⁷⁰ CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, Jupiter, 2000. p. 831.

⁷¹Rachid Mokhtari, *La graphie de l'horreur*, cité AMROUCHE, Fouzia, thèse de doctorat, Réécriture et mouvance interculturelle du mythe d'Ulysse dans *Les Sirènes de Bagdad* de Yasmina KHADRA Le chien d'Ulysse de Salim BACHI, *N'Zid* de Malika MOKEDDEM, sous la direction de Pr ; KHADRAOUI Said, Université de Batna, soutenue 2017.

« La tête de Souleyman explosa. » (p.67)

« Brandissait des orteils tailladés, bigarrés de sang et de poussière. » (p.68)

« Nos villes s'émiettent tous les jours à coups de voiture piégées, d'embuscades et de bombardement. » (P.76)

« Il s'agissait d'un horrible et vulgaire accident. » (P.77)

« On parlait d'une centaine de morts. On assistait, impuissants à une véritable boucherie.» (p.86)

« Les raids sanglants sur les autres villes du pays brassaient large. »(p.94)

« Il y aurait eu des morts parmi les forces de l'ordre. »(P.96)

« Des corps et des cris ; des cris et des corps ».(p.102)

« Les vergers baignaient dans une obscurité malsaine. »(p.103)

« Quelques corps étaient alignés sur le bord d'une allée, mutilés, carbonisés. »(p.103)

« Un homme ensanglanté pleurait. » (p.104)

« J'avais les mains en sang. » (p.104)

« Les mains bandées, la chemise lacérée et le pantalon maculé de sang. » (p.106)

« Une voix me répétait, en cognant à mes tempes, que la mort qui empestait les vergers viciait en même temps mon âme, que j'étais mort moi aussi. » p108

« Un filament de sang s'égouttait sur sa nuque. » (p.112)

« J'étais condamné à laver l'affront dans le sang jusqu'à ce que les fleuves et les océans..Deviennent aussi rouge que l'éraflure sur la nuque de Bahia. » (p.114)

« Kadem est là, lui aussi, son bras saignait. » (p.114)

« Il avait les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte, du sang coulait de son nez. » (p.115)

« Ils portaient des un pantalon de jogging blanc ensanglanté et une chemise crasseuse. »(P138)

« L'offense se devait d'être lavée dans le sang. » (p.145)

« Nous avons perdu notre âme et nous en apprêtons à faucher celle des autres. »(p146)

« Mais Bagdad était une passoire (...) un champ de bataille, un stand de tir, une gigantesque boucherie. » (p.159)

« Dès qu'un attentat était perpétré, se ruaient sur le drame comme des mouches sur une goutte de sang. » (p.161)

« Je suis persuadé que cette offense va me coller au cul jusqu'à ce qu'elle soit lavée dans le sang. »(P.171)

« Tout ce que je portais à la bouche avait un goût de sang. » (p.171)

« J'étais dans une autre dimension...que mes ancêtres avaient scellé dans le sang et la douleur. »(P.172)

« Ils ne regardent jamais de ce coté de l'Histoire et ne voient notre pays qu'une immense flaque de pétrole dans laquelle ils laperont jusqu'à la dernière goutte de notre sang. »(p.187)

« Je regardais les ambulances ramasser les morceaux de chairs sur les trottoirs. » (p.191)

« Nettoie ce sang avant qu'il sèche. » (P205)

« Aucun bédouin ne peut composer avec une offense sans que le sang soit versé. » (p210)

« On ne savait plus distinguait les morceaux de chair des morceaux de pain. » (P.223)

« Le sang se mit à gicler de sa figure. » (p.231)

« Je vis Hassan s'essuyer les mains maculées de sang. » (p.238)

« Ne te ronge pas les sangs pour des prunes. »(P.270)

« Ses mains sont rouges à force d'être triturées. » (P.298)

« Une flaque de sang en guise d'auréole. » (p.306)

« Le cendrier moucheté de grumeaux de sang que j'étreins d'une main ankylose. » (P.307)

« Chaker a nettoyé le sang sur la moquette. (p307)

Les deux colombes, symbole de la paix, occupent moins d'espace que les autres éléments. Elles voltigent, effrayées peut-être par les tirs des ces soldats du check point. Ces colombes signifieraient cette paix confisquée à l'Irak depuis l'invasion américaine. Elles seraient peut être dans le roman, ces innocentes personnes tuées par l'armée américaine ; Souleyman, le simple d'esprit, les Haitem et les tous les autres victimes.

Penché à gauche vers le côté des deux colombes, ce garçon qui apparaît de dos en train de courir. Le mur en face de lui d'une couleur blanche cassée de noir, portant aussi les traces de balles. Ce sont peut-être les premières balles qui ont raté le simple d'esprit Souleyman avant que Mike le descend.

Le seul passage du roman dans lequel un enfant court et celui de la mort de Souleyman : « *Souleyman courait, courait, l'échine roide, les bras ballants, le corps ridiculement penché à gauche. Rien qu'à sa façon de courir, on voyait bien qu'il n'était pas normal. Mais en temps de guerre, le bénéfice du doute privilégie la bavure au détriment du sang-froid (...) Souleyman courait, courait à peine secoué par les balles qui lui criblaient le dos.* » (P.69)

La deuxième couleur très présente dans la page de couverture est la couleur noire. C'est la couleur de la veste de l'enfant et bien la même couleur qu'avec est écrit le titre. Cet indice nous obligé de chercher de nouveau la symbolique cette couleur.

La couleur noire varie d'une culture à une autre mais presque dans la symbolique occidentale et arabe des couleurs, le noir est toujours associé à la mort, le deuil, la tristesse, le désespoir et le mal.

Le noir et aussi la couleur du pétrole qui salive les Entreprises internationales occidentales. L'association du rouge du sang et le noir du pétrole résonnent dans les propos de Sayed : « *Ils ne regardent jamais de ce côté de l'Histoire et ne voient en notre*

pays qu'une immense flaque de pétrole dans laquelle ils laperont à la dernière goutte de notre sang»(P.187).

Conclusion

En guise de cette analyse contextuelle et paratextuelle, on peut dire qu'au niveau du contexte, le roman embrasse tous les événements historiques, politiques, et sociaux de son époque. Cette inscription dans l'histoire actualise le roman et renforce l'effet du réel du texte.

En ce qui concerne le paratexte, le choix de l'auteur et/ou la maison d'édition est très réussi. L'association entre le message linguistique (le titre, nom de l'auteur, typographie) et le message photographique donne une envie de lire le texte, et appellent le lecteur à mobiliser toutes ses compétences interprétatives et intertextuelles.

Après avoir analysé la page de couverture, et situé le texte dans ses éléments paratextuels. Nous nous penchons dans les prochains chapitres sur l'analyse de notre corpus ; les noms propres dans *Les Sirènes de Bagdad*.

Chapitre II

Le nom propre objet
d'étude
pluridisciplinaire

Introduction

Depuis les débuts du XIX^{ème} siècle, le nom propre est devenu l'objet d'étude de plusieurs disciplines ; l'onomastique, la philosophie, la linguistique, en passant par l'anthropologie. Toutes ses disciplines avaient essayé de répondre à une problématique particulière qui relève soit d'ordre épistémologique, soit d'ordre méthodologique de chacune d'entre elles.

L'onomastique s'intéressait de l'origine et l'évolution des noms propres à travers le temps, la question du sens était secondaire pour l'onomastique. Il s'agit, dans une étude diachronique, de regrouper les noms propres par familles, époques historique, origines ethniques, activité professionnelle, puis de suivre leur évolution et changement dans les différentes périodes. Ces noms propres sont regroupés sous deux catégories importantes, selon qu'ils désignent : des noms de personnes et sont donc appelés des anthroponymes, ou des noms de lieux et sont appelés des toponymes. Mais l'onomastique s'intéressait aussi aux noms des cours d'eau, des montagnes...

Le sens et la référence du nom propre, marginalisés par l'onomastique, constituaient l'axe des recherches de la logique. Pour les philosophes et les logiciens, il fallait avant tout chercher si le nom propre a un sens ou non. Deux réponses contradictoires concourent :

- le nom propre n'a pas de sens, une position dont Stuart Mill est le chef de file. Pour lui le nom propre désigne seulement et n'a plus de sens.
- le nom propre est riche de sens. Frege est parmi les premiers à prendre cette position. Il considère les noms propres ont un sens comme toutes les autres catégories de la langue.

La question du sens n'a jamais été posée seule, elle a été toujours accompagnée de la question de référence. En ce sens, le problème est de déterminer si le nom propre a une référence stable ou non, en premier lieu, puis établir la relation entre la référence et le sens du nom propre, en deuxième lieu.

En grammaire, le nom propre avait sa place comme toutes les autres parties du discours. C'est-à-dire déterminer la catégorie grammaticale à laquelle renvoie le nom propre, et sa fonction dans la phrase.

La linguistique structurale n'avait donné aucun intérêt au nom propre. Ainsi, Saussure considérait le nom propre comme une partie « *inanalysable* » parce qu'il renvoie à une entité extralinguistique conventionnelle. En domaine d'analyse linguistique, le nom propre ne répond pas à l'exigence du signe linguistique celle d'avoir un signifié et un signifiant. Le nom propre a un signifié mais pas un signifiant stable.

Les nouvelles linguistiques néo-structuralistes récusent l'ancienne conception, qui considère le nom propre comme objet extérieur à la langue. Ainsi, le nom propre est devenu au centre d'études de plusieurs chercheurs tels Molino et M-N Prieur, pour ne citer que les plus importants. Le nom propre est devenu l'objet d'étude syntaxique, morphologique et sémantique. La fonction du nom propre dans le discours est devenue au centre d'intérêts de ces nouvelles disciplines.

Actuellement, le nom propre est devenu au centre des recherches de l'analyse du discours, la pragmatique, la linguistique textuelle... Chaque discipline se charge de l'étude du nom propre dans un aspect différent des autres. En analyse du discours et en pragmatique le nom propre est analysé en tant que partie du discours qui nuance les propos des interlocuteurs en fonction du contexte, de la compétence des interlocuteurs, et de l'intention du locuteur.

Le nom propre est aussi le champ d'investigation de l'anthropologie. Il est le produit d'un groupe, d'une société, d'un peuple. Façonné par l'histoire, il devient un bien collectif riche, et révélateur des changements et des mutations positifs ou négatifs du groupe.

II.1 Le nom propre problème logico-philosophique

Bien avant les linguistes les philosophes et les logiciens se sont intéressés du nom propre. Le langage est l'objet d'étude de deux courants différents, d'une part les philosophes dont Russel est le chef de file, et les logiciens mathématiciens dont Frege et

Mill sont les images les plus marquantes. Les questions de sens, de références, et la relation entre ces deux constituaient les champs de bataille, heureusement pacifique, entre ces deux courants. Sans vouloir entrer dans l'histoire ni prétendre donner une étude exhaustive, nous proposons quelques repères, qui dans le cadre de notre étude, enrichissent la réflexion sur ce vaste champ.

De Stuart Mill, à Frege, à Russell en passant par Kripke et Wittgenstein, philosophes et logiciens ont tous essayé de répondre à une ancienne question ; les noms propres ont-ils un sens ?

II.1.1 le nom propre, dépourvu de sens

C'est le courant dont Stuart Mill est le chef de file. Pour lui, les noms propres sont des expressions qui réfèrent uniquement sans avoir un sens. Dans son approche pour dégager la spécificité du nom propre par rapport aux autres signes, Mill distingue les noms en fonction de plusieurs critères, nous retenons dans cette étude les trois critères les plus importants, selon la conception millienne :

- Le premier critère est celui de la distinction entre noms généraux et noms individuels. Un nom individuel ou singulier désigne un nom qui fait référence à un seul objet. Tandis que nom général fait référence à un nombre infini d'objet.

-Le deuxième critère est d'ordre ontologique. Il s'agit de la séparation entre noms concrets/abstraites. Dans cette opposition le nom *blanc* est du concret, et *blancheur* est un attribut que partagent les objets blancs, donc c'est un nom abstrait.

-Le troisième critère oppose les noms connotatif / non-connotatif ou dénotatifs.

Pour Mill, les noms propres appartiennent à la catégorie des noms singuliers concrets et non-connotatifs : « *Les seuls noms qui ne connotent rien sont les noms propres*⁷². » Les noms propres sont donc des termes qui désignent des individus singuliers et sont dénotatifs parce qu'ils ne peuvent véhiculer aucune caractéristique de l'individu. Ainsi, des noms comme Albert, Samir, ou Nday dénotent des individus et n'indiquent aucun attribut des ces personnes (leur taille, couleur de leur cheveux, etc.)

⁷² STUART MILL, John, *A System of logic*, New York, Hayer & Brothers, 1882, P. 30.

Un nom ne possède une signification que s'il est accompagné de ses attributs. Ainsi, « *il véhicule quelque information*⁷³ » contenue dans sa connotation. Le nom propre qui n'apporte aucune information d'aucune sorte n'a donc, « *à proprement parler, aucune signification*⁷⁴. » Il ne sert que de différencier les objets individuels (personnes, lieux, marques, etc.) sans leur associer aucune signification. Ainsi, Mill explique : « *lorsque nous nommons un enfant au nom de Paul, ou un chien par le nom de César, ces noms sont simplement des marques utilisées pour permettre à ces individus d'être des sujet de discours*⁷⁵. » De ce fait, le nom propre sert seulement à distinguer un objet parmi d'autres. Le nom propre n'a donc pas de sens, il se rattache au désigné par une convention.

La théorie de Mill influençait largement la vision des linguistes, ainsi André Goosse rectifie la définition de Maurice Grevisse : « *le nom propre na pas de signification véritable, de définition ; il se rattache à ce qu'il désigne par un lien qui n'est pas sémantique, mais par une convention qui lui est particulière*⁷⁶. »

C'est bien la même conception d'Ullman lorsqu'il exclut le nom propre de la sémantique : « *les noms propres n'ont pas de sens et par conséquent la notion de signification ne s'applique pas à eux. La fonction d'un nom propre est l'identification pure : distinguer et individualiser une personne ou une chose à l'aide d'une étiquette spéciale*⁷⁷. »

II.1.2. le nom propre, pourvu de sens

Ce deuxième courant est représenté par FREGE. La relation entre le sens et la référence du nom propre va constituer le centre de toute sa réflexion. D'après lui, le sens du nom propre est indissociable de sa référence. La relation qui unie les deux permettrait d'expliquer comment un signe linguistique contribue au sens de la phrase et désigner un objet déterminé.

⁷³ Idem., P.41.

⁷⁴ Idem., P. 40.

⁷⁵ Idem., P. 30.

⁷⁶ GOOSSE, André, *Le bon usage, Grammaire Française*. Paris, Gembloux-Duculot, 1986. § 451.

⁷⁷ ULLMAN, Stephen, *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1952, P.24.

Pour FREGE, les noms propres sont des signes logiques saturés, qui par le biais du sens qu'ils expriment désignent leur référence, soit un objet déterminé. C'est-à-dire qu'ils ont pour sens la manière dont ils désignent leur référence.

Concernant la question du sens du nom propre, De Brosse voit que les noms propres ont une origine et une signification avant de désigner une personne : « *les noms propres personnels ont une origine significative, et forment un sens dans le langage. Ils sont formés sur les mêmes principes que les autres mots d'une langue*⁷⁸. »

Une autre caractéristique de la pensée de FREGE concerne le sens qui n'est pas d'ordre psychologique mais il est d'ordre logique. Pour lui, le sens d'un mot ne peut être associé à une représentation psychologique parce qu'elle serait subjective et individuelle. Pour lui, c'est le principe de contextualité ou « proposition complète » qui permet d'expliquer l'objectivité du sens. C'est la raison pour laquelle il peut être partagé par plusieurs individus. Dans une lettre à HUSSERL, FREGE schématise les relations qu'entretiennent le nom propre à sa référence par le biais du sens comme suit :

Nom propre

↓

Sens du nom propre

↓

Référence du nom propre

II.1.3. Le nom propre est les descriptions définies

La notion de descriptions définies est développée par plusieurs logiciens, bien qu'ils ne partagent pas les mêmes conceptions. Pour Russell, le sens du nom propre est l'objet repéré dans la réalité. Ainsi, un nom comme Batna renvoie à une ville particulière qui existe et qui s'appelle ainsi, Mohamed est le nom d'une personne qui s'appelle « Mohamed ». Pour lui, les noms propres sont des descriptions définies

⁷⁸ De BROSSE, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* II, Paris, Saillant, Vincent et Desaint, 1765, P. 276.

déguisées. En d'autre terme, un mot comme « *Socrate* » est en fait la formule abrégée d'une description définie de type « *le maître de Platon* » pour Russell, les descriptions définies représentent le nom complet du référent désigné pour des raisons pragmatiques, le nom propre est donc le raccourci de la description.

Russell distingue les noms propres logiques qui dénotent toujours un objet existant ; ce sont les noms propres authentiques. Et les noms propres de la langue naturelle qui font semblant de désigner sans que cela soit juste : un nom comme *Cerbère* ou *Père Noël* semblent désigner des êtres réels, mais en fait ne dénotent aucun être existant. Russell voit que les noms propres naturels ne se distinguent pas des descriptions définies. C'est l'idée même que partagent Jean Molino quand il donne l'exemple de la description définie : « *l'actuel roi de la France est chauve*⁷⁹. » qui est, pour lui, une description qui ne renvoie à aucune personne réelle, puisqu'il n'y a actuellement pas de roi.

Du point de vue de la logique, il y a deux types d'expressions à référence unique ; d'une part, les noms propres logiques qui désignent un individu unique, et d'autre part les noms propres de la langue naturelle et les descriptions définies qui peuvent avoir une dénotation vide.

II.1.4. Désignateur rigide

En révision de la théorie de Russell qui rapproche les noms propres et les descriptions définies jusqu'à leur assigner le même comportement logique, Kripke va à l'encontre et les oppose.

Le nom propre, selon Kripke désigne toujours le même objet, quelque soit le monde possible considéré. Le nom propre fonctionne donc, comme un désignateur rigide qui n'est pas analogue à n'importe quelle description définie qui le caractérise. Une description définie peut servir à reconnaître ou présenter un objet, mais ne peut désigner cet objet de façon constante. La thèse de désignateur rigide de Kripke est

⁷⁹ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, In *Langage*, n° 66, 1982, p. 14.

conforme avec la conception de Mill : « *les noms propres sont attachés aux objets-même et ne dépendent pas de la permanence de tel ou tel attribut*⁸⁰. »

Il s'agit, pour Kripke, d'un primat du monde réel auquel correspond le nom propre ; même quand nous parlons d'un autre monde possible le nom propre désigne l'objet qui est son référent dans le monde réel. Je veux imaginer la ville de Taghit⁸¹ ayant une station de ski, dans cette imagination, je pars du monde réel où la ville de Taghit existe et j'imagine un monde possible où cette ville ait une propriété qui n'a pas « la station de ski » dans le monde réel. Dans la l'itinéraire qui m'a amenait du monde réel au monde possible, l'objet (Taghit) reste le même, seules ses propriétés changent.

II.1.5. Le problème des énoncés d'identité

Un des premiers problèmes de la logique est celui des énoncés d'identité de type $a = b$ et $a = a$. Pour FREGE, ces énoncés posent, d'une part, un problème concernant la valeur informative ; un énoncé de type « $a = b$ », peut fournir plus d'informations qu'un énoncé de type « $a = a$ », et constitue une expression du principe logique d'identité. Et d'autre part, il y a le problème de la valeur sémantique de « a » et « b ». Même si les deux termes sont coréférentiels, il n'est toutefois pas toujours légitime de procéder à la substitution de ces termes dans des contextes différents. Par exemple, « Zorro » et « Antonio Banderas » dans « Zorro est Antonio Banderas. » ne sont pas substituables.

Pour FREGE, les énoncés de type « $a = a$ » et « $a = b$ » se distinguent par leur rapport à la connaissance. La première (« $a = a$ ») a une forme analytique, tandis que la seconde (« $a = b$ ») et en vertu de sa forme, ne peut avoir cette forme, mais elle peut apporter une connaissance nouvelle. Ces deux types d'énoncé d'identité se distinguent alors par leur forme logique. L'énoncé « $a = a$ » constitue l'expression du principe logique d'identité, mais il n'en va pas de même pour « $a = b$ », dont l'énoncé pourrait se révéler vrai ou faux. Ainsi, FREGE explique ces différences : « *Si maintenant nous voulions voir dans l'identité une relation entre ce à quoi les noms « a » et « b » font référence, $a = b$ semblerait ne pas pouvoir se différencier de $a = a$, à condition bien sûr*

⁸⁰ STUART MILL, John, *A System of logic, op.cit.* P. 33.

⁸¹ Une ville de du désert Algérien dans la wilaya de Bechar.

que $a = b$ soit vraie. En ce cas, on exprimerait une relation d'une chose avec elle-même⁸². »

Conclusion

En fin de cette partie, nous résumons les problèmes du nom propre comme suit :
-pour ce qui est du sens, on peut dire que le nom propre fonctionne dans des cas comme une marque distinctive vide, mais cela n'empêche pas que le nom propre qu'il soit d'une personne ou un lieu renvoie à « une série d'interprétants » qui le rendent plus riche.

-le nom propre peut avoir le même sens d'une description définie. Mais dans d'autre usage il désigne dans le monde réel indépendamment des attributs qui lui sont associés.

-concernant le problème de la référence et sa relation avec le sens du nom propre. On peut dire que le nom propre a une référence, c'est-à-dire l'individu ou le lieu qu'il désigne, mais aussi un « Sinn » ou *sens* (selon la théorie de FREGE). Les descriptions définies ne donnent pas le sens du nom propre, elles ne servent qu'à en fixer la référence.

Jean MOLINO dans son article *Le nom propre dans la langue* arrive à ces propositions qui témoignent du passages du logique au linguistique.

1-Dans un emploi normal par un locuteur informé, le nom propre fonctionne comme marque pure qui vise directement un objet singulier en vertu de sa seule forme [cf. GARDINER].

2. Le nom propre assure ainsi la continuité de la référence et fonctionne alors comme désignateur rigide, invariant dans le cadre spatio-temporel et relativement invariant dans le cadre des mondes possibles.

3. Il est souvent associé, explicitement ou implicitement, à un classificateur qui indique la classe à laquelle appartient l'objet individuel désigné par le nom : Médor, parce que le nom fait partie d'une catégorie spécifique, signifie « le chien qui porte le nom Médor ».

4. Il peut, dans certains cas, être paraphrasé par une description définie qui sert de représentation identifiante du nom propre : je peux expliquer à quelqu'un qui ignore le sens du nom propre « Sainte Anne » que Sainte Anne est la mère de la Sainte Vierge

⁸² G. FREGE, *Über Sinn und Bedeutung*, *Kleine Schriften*, Hildesheim, Georg Olms AG, 1990, p.143. Traduction de Lynda Maurice dans sa thèse : *La question du rapport entre le sens et la référence dans la philosophie du langage : Le cas des noms propres*. Université Jean MOULIN - Lyon III, 12 octobre 2007.

[LINSKY, 1977, p. 55]. Mais un nom propre n'est en général pas réductible à un ensemble déterminé, quel qu'il soit, de descriptions définies.

5. Il induit une série indéfinie d'interprétants plus riches et plus chargés d'affectivité que ne le sont les interprétants des noms communs.

II.2. Le nom propre dans la langue et la linguistique

Le nom propre occupe une place importante dans le langage. Il n'y a pas une seule personne qui n'a pas au moins un nom. Chaque jour nous s'adressons à des personnes désignées par des noms propres. Nous achetons des produits, habitons dans des quartiers et des villes, résidants dans des immeubles qui portent tous des noms propres.

Le nom propre longtemps considéré comme «*un parent pauvre à la linguistique* » va être au centre des études sémantiques, syntaxiques, morphologique...

II.2.1. Définition du nom propre

La grammaire traditionnelle est à l'origine de la première définition du nom propre, et bien entendu la première distinction entre le nom propre et le nom commun.

Les premiers grammairiens philosophes tels Beauzée dans *Grammaire générale* (1767) s'efforcent de distinguer les appellatifs (*sont des termes de la langue utilisés dans la communication directe pour interpeller l'interlocuteur auquel on s'adresse en le dénommant ou en indiquant les relations sociales que le locuteur institue avec lui* : *Madame, êtes-vous prête ? Camarades, tous à la manifestation ! Paul, viens ici. Les appellatifs sont des noms propres, des termes de parenté ou des noms spécifiques (papa, maman, Sire, Monsieur, etc.*⁸³), des noms propres, « *La seule division des Noms ainsi entendus, qui conviennent aux vues de la Grammaire générale.* » (235)

Cette distinction est d'actualité jusqu'à nos jours, parce qu'il la fonde sur la compréhension de l'idée du nom propre et sur l'étendu de sa signification: « *la latitude des noms propres [...] est la plus restreinte qu'il soit possible ; puisqu'ils désignent les êtres par l'idée d'une nature individuelle : que par conséquent la compréhension de ces Noms est au contraire la plus complexe et la plus grande.* » (p.240).

⁸³ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 2002, P.45

Pour Dumarsais, le nom propre se distingue du nom commun par cette particularité de désigner des êtres particuliers. Ainsi, il le définit: « *Le nom propre est le nom qui n'est dit que d'un être particulier du moins dans la sphère où cet être se trouve*⁸⁴. ». Il voit donc que le nom a une « *double qualité* » ; ou il est le nom d'un seul et est appelé nom propre, ou il est le nom de plusieurs et est appelé nom commun.

Maurice Grevisse affirme cet héritage de la grammaire traditionnelle dans sa distinction entre nom propre et nom commun dans la citation suivante :

*« le nom commun est celui qui s'applique à un être ou un objet en tant que cet être ou cet objet appartient à une espèce ; ce nom et commun à tous les individus de l'espèce : cheval, maison, douceur, pays [...] Le nom propre est celui qui ne peut s'appliquer qu'à un seul être ou objet ou une catégorie d'être ou d'objet pris en particulier ; il individualise l'être, l'objet ou la catégorie qu'il désigne ; Paris, Molière, Anglais. »*⁸⁵

Le nom propre est donc le nom le plus authentique, parce que c'est lui qui désigne des êtres particuliers tels Albert, Said, Batna.

II.2.2. Les catégories de noms propres

Les onomasticiens étaient les premiers qui ont affiché un désir pour abandonner la quête de définition du nom propre au profit de recherches de sa catégorisation. Dans son œuvre, *Le nom propre et le nom commun*, W Manczak : affirme qu'il vaut mieux : « *renoncer à chercher une définition qui tracerait une limite nette entre les noms propres et les noms commun* » et qu'il est plus pratique de « *se contenter d'une définition approximative qui soit plus une approche qu'une définition* »(207). Une affirmation qui témoigne de la difficulté de délimiter l'objet d'étude de l'onomastique : le nom propre. W. Manczak s'efforce de cerner la catégorie des noms propres, plutôt qu'en donner une définition.

⁸⁴Dumarsais, *Œuvres complètes*, p. 193. Cité par FABRE, Paul, *Théories du nom propre et recherche onomastique*. In *Cahiers de praxématique*, N° 8, 1987. P. 13.

⁸⁵ GREVISSE, Maurice, *Le bon usage, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, 11^{ème} Gemblout-Duculot, 1980. § 385.

Des travaux de M. Le BIHAN *Le nom propre, étude de grammaire et de rhétorique*⁸⁶ et F. ZABEEH⁸⁷, Jean MOLINO débouche sur un inventaire qui délimite les frontières des noms propres. Il s'agit de tous les termes classés dans la catégorie de nom propre. Ainsi, il aboutit à cette liste :

1. Les noms de personnes ou anthroponymes : Albert, Omar, etc.
2. Les noms d'animaux: Médor, Fox, Lacy, etc.
3. Les appellatifs et les titres tels que: Papa, Maman, etc.
4. Les noms de lieux : Paris, Bagdad, etc.
5. Les noms de temps : Lundi, Midi, Septembre, etc.
6. Les noms d'institutions: Peugeot, ONU, etc.
7. Les noms de produits de l'activité de l'homme: *Madame Bovary, la 5^{ème} Symphonie*, etc.
8. Les noms de symboles mathématique ; Pi, etc.
9. A la précédente liste MOLINO ajoute cette dernière catégorie qui rassemble tous les autres noms qui ne peuvent pas être classés dans une de ces précédentes listes. Tout ce qui importe peut avoir un nom propre, à titre d'exemple ; quelqu'un appelle sa voiture Trottinette.

Knud Togeby ajoute aux listes précédentes ; les noms de points cardinaux, noms de planètes, noms de montagnes et de mers, noms de cours d'eau, noms d'îles, noms de rues, noms de calendrier (Noël, Pâques...) noms de lettres de l'alphabet.

De la première liste, Jean MOLINO en sorte avec un certain nombre de conclusion : en premier lieu, « *le champ de nom propre est très vaste que ne laisserait entendre la plupart des analyses : même si on excluait, avec de bons arguments, telle ou telle catégorie, on ne saurait arriver à l'unité que par un coup de force dont l'arbitraire enlèverait toute valeur à la définition ainsi obtenue*⁸⁸. Il conclut que la multitude des catégories, et des variantes dans chaque catégorie, défie toutes ambitions de définition du nom propre : La Catégorie des anthroponymes, surtout, est hétérogène. En deuxième

⁸⁶ Le BIHAN, M, *Le nom propre étude de grammaire et de rhétorique*, Thèse de troisième cycle, Rennes, 1974.

⁸⁷ ZABEEH, F, *what is in a Name?* The Hague, Nijhoff.1968.

⁸⁸ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, op.cit., P.6.

lieu, et après la classification, il répertorie les différentes catégories autour de trois pôles qui correspondent aux trois dimensions de la deixis⁸⁹:

1-dimension de la personne (catégorie 1.2.3.)

2-dimension de l'espace (catégories 4.)

3-dimension du temps (catégorie 5.)

A ces pôles Paul Fabre, voit qu'il est obligatoire d'ajouter un autre pôle : c'est le pôle de la production humaine, symbolique ou matérielle (catégories 6. 7.)

De ces deux listes on constate que le champ du nom propre est très vaste de façon que toute tentative de catégorisation devienne utopique.

II.2.3. Quelles frontières entre nom propre et nom commun ?

Comme nous l'avons avancé, la grammaire traditionnelle était à l'origine de la première définition et distinction entre nom propre et nom commun. Cependant, dans tous les manuels de grammaire, aucune étude spécifique n'est consacrée au nom propre. Marie-Noëlle Garry-Prieur⁹⁰ donne l'exemple de *La Grammaire de Bonnard*⁹¹. Dans la partie A du chapitre II, consacré au Nom, il oppose *les noms propres aux noms communs* (§ 109), mais sans aucune partie spécifique aux noms propres. Un autre exemple vient de *La Grammaire Larousse du Français Contemporain*⁹² qui commence par les distinctions suivantes :

§ 244. Substantif et adjectif qualificatif

« *A l'intérieur de la classe des noms, le substantif et l'adjectif qualificatif*

Se distinguent... »

§245. Le nom propre

⁸⁹ Selon le dictionnaire de linguistique générale, Jean Dubois Larousse, 2002, p. 133. (La deixis est donc un mode particulier d'actualisation" qui utilise soit le geste (deixis mimique), soit des termes de la langue appelés déictiques (deixis verbale). Le déictique, ou présentatif, est ainsi assimilé à un geste verbal (équivalence entre *donne* assorti d'un geste, et *donne ceci*).

⁹⁰ Marie-Noëlle Garry-Prieur *Le nom propre constitue-t-il une catégorie linguistique*, In *Langage français*, n° 92, 1991.

⁹¹ BONNARD, H, *Code du français courant*, Paris, Magnard, 1981.

⁹² CHEVALIER, Jean-Claude ; BENVENISTE, Claire ; ARRIVÉ, Michel, PEYTARD, Jean, *Grammaire Larousse du Français Contemporain*. Paris, Larousse, 1964, pp.162-163.

« Dans la classe du substantif, il faut faire une place à part au nom propres »

Pour les grammairiens, il n'y a aucune frontière, au moins syntaxique, entre le nom commun et le nom propre, pour Grevisse : « *Le langage ne met pas de barrière entre le domaine des noms propres et celui des noms communs : le passage de l'un à l'autre est fréquent*⁹³. » Un nom commun peut devenir nom propre, de même que le nom propre peut devenir nom commun ou même changer de catégorie grammaticale et devenir adjectif ou interjection.

Les linguistes héritent des grammairiens cette attitude, c'est ce que Jespersen en témoigne : « *Linguistiquement parlant, il est impossible de tracer une ligne de démarcation rigoureuse entre les noms propres et les noms communs.* »⁹⁴

Si la grammaire normative ne fait pas de distinction nette entre nom propre et nom commun, les analyses linguistiques témoignent d'un désintérêt des noms propres au profit de toutes les autres catégories du discours. Le nom propre est resté « *le pauvre parent de la linguistique*⁹⁵. ». Jean MOLINO explique cette marginalisation : « *les révolutions de la linguistique moderne n'ont guère touché les noms propres : il n'y a pas eu d'analyse structurale ou générative des noms propres. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, on ne fait guère allusion aux noms propres dans les ouvrages de linguistique*⁹⁶. »

Quoique les problèmes définitoires du nom propre ne soient pas résolus, et ses limites avec le nom commun ne soient tracés, cela n'empêche pas son analyse linguistique. Pour faire, il faut l'envisager dans plusieurs niveaux ; graphique, phonétique, phonologie, morphosyntaxique et sémantique.

II.3.1 La graphie du nom propre

Le critère graphique, issu de la grammaire normative, qui distingue le nom propre du nom commun par la majuscule, est peut être le critère graphique le plus

⁹³ GREVISSE, Maurice, *Le bon usage, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, op.cit., § 224.

⁹⁴ JESPERSEN, Otto, *La Philosophie de la Grammaire*, (trad. A. M. Léonard) Paris, Minuit, 1971, p.82

⁹⁵ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, op.cit., p. 5.

⁹⁶ Ibid. p. 5.

important. Concernant ce critère, Maurice Grevisse postule que : « *Les noms propres prennent toujours de la majuscule*⁹⁷. »

Dans la langue française, la majuscule occupe une place importante, à titre d'exemple, la *Grammaire Larousse du Français Contemporain* donne cette règle :

« *La majuscule marque une coupe et s'emploie après un point final de phrase ou après des points d'interrogation ou d'exclamation qui jouent le même rôle, enfin au début de chaque vers. On l'emploi aussi au début :*

a) *D'un nom propre*

b) *D'un titre... »*⁹⁸

Marie-Noëlle Gary-Prieur voit que ce qui rapproche la phrase, le nom propre, le vers et le titre est « *l'autonomie* » de ces unités. En effet, la majuscule indique le début d'une expression linguistique qui constitue un tout. L'autonomie peut se manifester sur le plan du sens et de la forme, c'est le cas de la phrase et du titre, et sur le plan de la forme seulement, c'est le cas du vers qui ne coïncide pas forcément avec une unité autonome de sens, ou sur le plan du sens seulement. Ce dernier cas est celui du nom propre, qui sur le plan du sens représente une unité autonome à cause de son association avec un référent initial.

Malgré la spécificité du français par rapport aux autres langues, il semble bien que le critère de la majuscule, à lui seul, ne résolve pas la complexité graphique du nom propre. En effet, il existe des noms propres sans majuscule, au moins dans les autres langues, et des noms communs abstraits qui commencent par une majuscule : Liberté, Droit, Amour, etc. A ce sujet Marie-Noëlle Gary-Prieur voit dans l'attribution d'une majuscule à un nom commun, dans un contexte donné, une volonté de l'interpréter comme un nom propre.

Par ailleurs, il existe des langues sans majuscule (l'arabe) et des langues dans lesquelles tous les noms prennent une majuscule initiale (l'allemand).

⁹⁷ GREVISSE, Maurice, *Le bon usage, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, op.cit., § 385.

⁹⁸ CHEVALIER, Jean-Claude ; BENVENISTE, Claire ; ARRIVÉ, Michel, PEYTARD, Jean, *Grammaire Larousse du Français Contemporain*, op.cit., P. 31.

II.3.2 Phonétique et phonologie

On a souvent entendue que les noms propres n'ont ni orthographe ni prononciation précises. L'analyse du système phonétique-phonologique du français montre qu'il n'existe pas de micro-systèmes⁹⁹ qui opposent noms propres et noms communs.

Aujourd'hui dans plusieurs pays, les noms propres, surtout ceux des communautés étrangères ou migrantes, conservent les caractères phonologiques d'origines, bien qu'il soit toléré certaines modifications afin de niveler les systèmes phonétiques et phonologiques avec le pays d'accueil. Mais c'est un critère qui permet d'identifier des origines ethniques et culturelles des communautés qui coexistent dans le même pays ou la même région.

II.3.3 Morphologie

Contrairement à plusieurs langues¹⁰⁰ qui possèdent des marques morphologiques qui différencient les noms propres des noms communs, en français, il n'existe aucun trait morphologique (suffixation ou préfixation) valable qui différencie le nom propre du nom commun. Cependant, il existe des sous-groupes de noms propres qui possèdent des traits distinctifs. Il s'agit des cas de diminutifs. Par exemple en anglais *Bess est le diminutif de Elisabeth, Bill est le diminutif de William et Dick de Richard...*¹⁰¹ ces noms sont des formes hypocoristiques¹⁰². En anglais aussi, il existe un autre procédé d'abréviation qui consiste à dégager la syllabe initiale du mot pour obtenir une sorte de

⁹⁹ Selon le *Dictionnaire de linguistique générale*, Jean DUBOIS, 2002(On donne le nom de *microstructures* à certains sous-systèmes qui, à l'intérieur d'une structure plus large, présentent des régularités spécifiques et une organisation qui leur assurent une relative autonomie de fonctionnement. Ainsi, les noms de parente constituent une microstructure formée, en français, d'unités linguistiques en nombre fini, déterminées sémantiquement par les rapports qu'elles entretiennent entre elles et par rapport à un « moi » (*ego*) imaginaire, et morphologiquement par un système particulier de morphèmes (*grand* et *petit* dans *grand-mère, petit-fils*, etc.).

¹⁰⁰ En fidjien, à titre d'exemple, le morphème *ko* marque les noms propres alors que le morphème *na* marque les noms communs, voir F. HOCKETT, *A Course in Modern Linguistics*, New York, Macmillan, 1958.

En ukrainien, il existe aussi des suffixes « *anthroponymiques* » (*yk, ak, ko*)

¹⁰¹ Exemple emprunté à A. De Vincenz, *structuralisme et onomastique*, in *Orbis*, X, 1961

¹⁰² Selon le dictionnaire de linguistique générale, Jean Dubois Larousse, 2002, p. 236(On appelle *hypocoristique* un mot traduisant une affection tendre. Les hypocoristiques sont le plus souvent des appellatifs familiers comme *frérot, mon chou, fifille*, etc. Les procédés hypocoristiques sont en général la substitution de suffixe et le redoublement de la syllabe initiale).

racine hypocoristique employée avec ou sans les suffixes *ie*, *y* elle sert de forme hypocoristique conventionnelle de la sorte :

Forme pleine	racine hypocoristique	forme finale conventionnelle
Edward	Ed	Eddie
Joseph	Joe	Joey

Pour ce qui est du nombre, en général les prénoms, les noms de familles et les noms de ville ne s'emploient pas aux pluriels, que rarement. En effet, il existe des constructions qui manifestent une présence du pluriel (les Dupont,) qui signifie « la famille de ... ». Or, dans plusieurs langues, les noms de familles et les prénoms peuvent prendre la marque du pluriel. Par exemple, en langue turque *Mehmetler* veut dire *Mehmet* et sa famille.

II.3.4 La syntaxe

Le critère syntaxique le plus connu qui distingue les noms propres en français, est l'absence de l'article. Chomsky proposait de définir la catégorie des noms propres comme celles des « *noms sans déterminants* » il ajoutait « *la distinction Propre-Commun est de type sous-catégorisation stricte*¹⁰³. » Le déterminant, donc n'accompagne que la catégorie des noms communs, il est incompatible avec le nom propre.

Exemple :

Albert est sorti.

L'homme est sorti.

*Le Albert est sorti.

*Homme est sorti.

Dans cet exemple les deux constructions: « *Le Albert est sorti », et « *Homme est sorti » sont fautives. Cependant le nom propre peut admettre des expansions (adjectif, nom, groupe nominal, groupe prépositionnel, relative) qui sont interprétées comme non-restrictives.

Albert, heureux, me saluait.

¹⁰³ CHOMSKY, N, *Aspects of the Theory of Syntax*, M .I.T Press, 1965. P.100.

Albert, de bonne humeur...

Albert, qui aimait les fruits...

Mais si l'expansion est restrictive, le nom propre doit être précédé de l'article.

Cet Albert qui aimait les fruits.

Or, ce critère, de l'absence de déterminant, n'est pas aussi solide dans tous les cas. Il n'en résout en aucun cas la complexité de la théorisation du nom propre : le nom propre peut se combiner avec les mêmes déterminants que le nom commun. Paul FABRE cite l'argument de G. Kleiber à propos de l'incompatibilité présumée du nom propre avec le déterminant indéfini :

« Admettons qu'un lecteur lit dans le journal l'énoncé "Tous les Emile aiment le sylvaner (vin blanc alsacien). On peut contredire cette assertion générale, en disant, d'un Emile, voire du seul Emile, qu'il connaît bien, mais "Emile n'aime pas le sylvaner! " Le lien sémantique entre les deux emplois d'Emile est le même que celui qui existe entre l'emploi de chien dans "Tous les chiens aiment la pâtée" et celui de chien dans "Mais mon chien n'aime pas la pâtée!" Aussi, étant donné cette relation sémantique patente entre nom propre sans déterminant et nom propre avec déterminant, ne paraît-il pas souhaitable de considérer une forme comme Emile [...] tantôt comme nom propre (Emile n'aime pas le sylvaner [...]), tantôt comme nom commun (Tous les Emile aiment le sylvaner)¹⁰⁴. »

Marie Gary-Prieur, qui a consacré presque toutes ses études aux noms propres, voit que : « *Les noms propres relèvent de plusieurs sous-catégories : il y a des noms propres (+animé) et des noms propres (-animé) (Pierre/ Toulouse) ; des noms propres (comptable) (il y a trois Vincent dans ma classe) et des noms propres (-comptable) (il y a des Vincent qui arrive).*¹⁰⁵

En conclusion de l'étude de ces niveaux linguistiques, graphique, phonétique morphologique et syntaxique, on peut tirer:

¹⁰⁴ KLEIBER, Georges, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 302-303.

¹⁰⁵ GARRY-PRIEUR, Marie-Noëlle, *Le nom propre constitue-t-il une catégorie linguistique*, In *Langage*, n° 92, 1991, p. 17.

- 1- il n'y a pas d'universaux morphologique ou graphique. Un nom propre peut s'écrire tout en majuscule ou en minuscule.
- 2- Un propre peut prendre la marque du pluriel dans plusieurs langues, en langue turc, par exemple, (Mehmtler = Mehmet et sa famille)
- 3- Tout peut être un nom propre, (Trompe-la-mort est nom propre) comme on peut nommer quelqu'un (peut-être ou bouche d'hyène).
- 4- Le nom propre peut combiner avec un déterminant (défini ou indéfini) intégré ; Le Havre, La chapelle ou précédé d'un article ; la France, le Rhône, etc.
- 5- Le nom propre peut avoir des dérivés par suffixes ou préfixes. Comme il peut avoir une racine hypocoristique conventionnelle, c'est le cas des diminutifs.

II.3.9. La sémantique des noms propres

Les théories des philosophes et logiciens ont toujours orienté les recherches linguistiques surtout celles concernant la sémantique du nom propre. En effet, Les sémanticiens, à l'image des logiciens, se sont divisés en deux grands courants :

Le premier courant postulait que les noms propres n'ont pas de sens, et que de ce fait ils doivent être exclus de la sémantique dont la tâche principale est l'étude du sens dans la langue. Ainsi, Ullman voit que : « *Les noms propres n'ont pas de sens et, par conséquent, la notion de signification ne s'applique pas à eux. La fonction du nom propre est l'identification pure : distinguer et individualiser une personne ou une chose à l'aide d'une étiquette spéciale*¹⁰⁶. »

Une idée que LYONS lui partage dans la citation suivante : « *Ils (noms propres) n'ont pas de sens ou un type de signification unique et spécial qui les distingue, en tant que classe, des noms communs*¹⁰⁷. »

¹⁰⁶ ULLMAN, Stephen, *Précis de sémantique française*, op.cit., p. 24

LYONS, John, *Éléments de Sémantique*. Paris, Larousse. Coll. *Langue et langage*, 1978. P.82.

De son côté Kleiber exclut aussi les noms propres du système lexical des langues. Il affirme ainsi que : « *par rapport aux autres unités lexicales, noms communs en particulier, ils (noms propres) occupent une place spécifique, et marginale dans la structure sémantique d'une langue donnée*¹⁰⁸. »

Le deuxième courant de sémanticiens voit que le nom propre est très significatif. Ainsi Breal voit :

*« Si l'on classait les noms d'après la quantité d'idées qu'ils éveillent, les noms propres devraient être en tête, car ils sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels... il suffit de rapprocher le mot « César » entendu l'adversaire de Pompée, et le mot allemand Kaiser, qui signifie « empereur » pour voir ce qu'un nom propre perd en compréhension à devenir un nom commun*¹⁰⁹. »

Dans une autre approche qui met le « *contexte* » au centre de la compréhension du sens du nom propre, Jespersen voit que c'est l'emploi qui détermine le sens du nom propre comme du nom commun.

« J. S. Mill et ses émules insistent trop sur ce qu'on pourrait appeler la valeur lexicale des noms propres, et pas assez sur la valeur qu'ils prennent dans le contexte et dans la situation particulière où ils sont employés. Il est vrai qu'il est impossible d'assigner une signification au mot John en dehors de tout contexte, mais il n'en est pas autrement pour la plupart des "noms communs". Si l'on me demande ce que veut dire « jar », « sound », « palm » ou « tract », je pourrai répondre que ceci : montrez-moi le contexte où ce mot est employé et je vous dirai ce qu'il veut dire. Dans un cas, le mot pipe désigne une pipe que l'on fume, dans un autre un tuyau de canalisation, ou bien un porte-voix, ou encore un tuyau d'orgue. De même le mot John prend un sens différent chaque fois qu'il est employé, et seul le contexte permet de le découvrir ; le fait que ce sens soit plus spécialisé dans chacun de ces cas que celui de pipe tient à ce qu'un nom propre évoque un plus grand nombre de traits particuliers qu'un nom commun, et c'est là une chose très importante. Je pourrais emprunter à Mill sa terminologie, mais certes pas ses vues, et dire que les noms propres, tels qu'on les emploie effectivement, "connotent" un plus grand nombre de propriétés. »

¹⁰⁸ KLEIBER, Georges, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, op.cit., p. 183.

¹⁰⁹ BREAL, Michel, *Essai de Sémantique*, Genève, Slatkine Reprints, 1976. p. 82

Marie-Garry partage les résultats des recherches de Breal et Jespersen. Ils partagent deux idées principales concernant le sens du nom propre :

1-Le nom propre, désignant une personne, a plus de « *propriétés sémantiques* » qu'un nom commun.

2-Il n'y a pas de frontières claires entre le nom commun et le nom propre, seuls l'usage et le contexte déterminent leurs sens.

II.3.5.1. Sens autonymique

En linguistique, on parle d'autonymie quand un signe renvoie à lui-même en tant que signe. Poser le nom propre dans la catégorie des signes autonymiques, c'est le rapprocher aux déictiques (ici, je, maintenant) et aux citations. Jean MOLINO explique cette dimension autonymique du nom propre : « *le nom propre est une citation et à valeur autonymique ; « Jean », c'est seulement celui qui a la propriété de s'appeler Jean. En cela, le nom propre est proche des pronoms personnels, c'est-à-dire d'éléments appartenant au champ déictique du langage.*»¹¹⁰ Le nom propre a donc la même caractéristique des déictiques dont le référent ne peut être déterminé que par rapport à la situation d'énonciation.

La question du sens autonymique ou de la sémantique du nom propre nous conduit vers la pragmatique du nom propre, autrement dit les fonctions et les usages du nom propre dans la langue et bien entendu dans la société.

¹¹⁰ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue. In Langage*, op.cit., p.12.

II.4. La pragmatique du nom propre

Parler de la pragmatique des noms propres c'est parler de leurs usages dans la société, Benveniste voit que le nom propre est une entité d'ordre social : « *Ce qu'on entend ordinairement par nom propre est sans doute une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse désigner constamment et de manière unique un individu unique*¹¹¹. »

C'est bien ce pragmatisme que Ducrot et Todorov nuancent : « *On peut alors considérer comme le sens d'un nom propre pour une collectivité donné, un ensemble de connaissances relatives au porteur de ce nom, connaissances dont tout membre de la collectivité est réputé posséder au moins quelques unes*¹¹². »

La convention, limitée aux seuls membres du groupe social, régie l'ordre et l'utilité du nom propre : « *Ce qui caractérise le nom propre, c'est que son emploi est régi par un fait social, la présentation*¹¹³. »

Le nom propre a cette dimension sociale qui le distingue des autres signes. Il est une réalité qui s'inscrit dans la société et l'histoire commune d'un groupe d'individus. Pour Marianne Mulon, c'est cette spécificité sociologique qui est au centre d'intérêt des études onomastiques :

*« L'onomastique considère le nom propre d'une part comme le fait de langage, c'est-à-dire relevant de la linguistique et impliquant la prise en compte d'études du vocabulaire commun, de nomenclature, de recherches étymologiques ; d'autre part comme désignant d'une réalité qui peut être d'ordre topographique, archéologique, historique ou sociologique*¹¹⁴. »

Dés lors, le nom propre est considéré comme un élément du patrimoine qui n'appelle pas seulement la linguistique, mais bien d'autres disciplines.

¹¹¹ BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1973, p. 200.
DUCROT, O. ; TODOROV, T. *Dictionnaire encyclopédique des Sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 321.

¹¹³ BUYSENS, Eric, *Les noms singuliers*, Cahiers Ferdinand de Saussure, n° 28, 1973, p. 26.

¹¹⁴ MULON, Marianne, *L'Onomastique française, Bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960, La Documentation française*, Paris, Sous les auspices des Archives Nationales, 1977, P.457

Ce passage du langage au social nous oblige à chercher les usages et les fonctions des noms propres.

II.4.1 Les usages des noms propres

Une des études les plus marquantes sur les usages des noms propres est celle de Jean MOLINO, *Le nom propre dans la langue*, dans laquelle il distingue quatre grands types d'usages des noms propres:

- 1- Mise en correspondance d'un nom propre et d'un individu. Cet usage prend deux formes possibles :
 - a) donner à notre interlocuteur le nom d'un individu qu'il a sous les yeux, «Je vous présente Yasmina Khadra »
 - b) indiquer à notre interlocuteur la coïncidence entre un individu et un nom déjà connu de lui. « Celui-ci est Yasmina Khadra »
- 2- Usage référentiel unique: Le nom commun utilisé, est désormais choisi, retenue, sélectionné, en quelque sorte, non plus pour dire son sens, mais pour désigner une référence unique. Même si le nom propre n'est pas connu (ce Valat ou le Valat), en fait appel à un autre appellatif connu (le Ruisseau du Valat) pour bien marquer la référence.
- 3- Le baptême : dans l'énoncé "je te baptise Marie" ou "Albert". Il y a là un usage très particulier des noms propres. C'est un acte social qui donne naissance d'un anthroponyme. C'est un contrat fondé sur un performatif ¹¹⁵ (*J. Austin appel verbes performatifs les verbes dont l'énonciation revient à réaliser l'action et qui décrivent une certaine action du sujet parlant*): "je te nomme", "je t'appelle".
- 4- Usage vocatif ¹¹⁶ (on appel vocatif un cas exprimant l'interpellation ... dans les langues casuelles, en particulier en grec et en latin.): Il s'agit de l'acte de langage que Granger appelle "*l'interpellation*" aux moyens d'appellatifs, dans l'énoncé de type "*Albert, ouvre la fenêtre!*" Albert devient un vocatif

¹¹⁵ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse, édition, 1994. P. 354.

¹¹⁶ Idem., p. 508.

De cette énumération on constate que le baptême et l'interpellation concernent seulement les anthroponymes.

II.4.2. Fonctions du nom propre

Lévi-Strauss nous montre avec précision les fonctions du nom propre dans la citation suivante : « *Le nom propre sert à identifier, à classer et à signifier*¹¹⁷. » parce que : « *le nom propre est finalement plus une fonction qu'une catégorie*¹¹⁸. »

En premier lieu, la fonction d'identification: dans chaque communauté, il y a un système de nomination qui assure la fonction d'identification et distinction pour tous les individus qui la composent. Pour expliquer cette fonction, nous empruntons le même exemple de Strawson :

« Imaginons que nous regardions un match de football avec un ami, que nous ne connaissions ni les règles du jeu ni les joueurs et que ceux-ci ne portent aucune marque distinctive ; si nous voulons commenter entre nous les actions d'un joueur en particulier, il ne nous reste plus qu'à inventer un nom qui nous permettra de parler simplement de lui sans passer par une description définie qui nous conduirait à d'infinies circonlocutions (celui qui a, il y a quinze minutes, lancé une attaque...) »¹¹⁹.

Cet acte d'identification définit ce que MOLINO appelle « *les conditions d'utilité* » du nom propre : en premier lieu, la nécessité de faire la référence à un individu. En deuxième lieu, le besoin d'assurer la continuité « spatio-temporelle » de la référence. Ces deux fonctions montrent qu'aucune marque distinctive ne soit capable d'assurer leur fonctionnement économique.

En deuxième lieu, la fonction de classification. Selon le dictionnaire de linguistique « *le nom propre n'a pas d'autre signifié que le nom lui-même* » mais les noms propres « *sémaniquement, se réfèrent à un objet extralinguistique, spécifique et*

¹¹⁷ LÉVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.

¹¹⁸ FABRE, Paul, *L'affluence hydronymique de la rive droite Rhône*, Thèse, Montpellier, Centre d'Etudes Occitanes, 1980, P. 48.

¹¹⁹ Strawson cité par MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, in *Langage*, n° 66, 1982, pp.05-20

*unique distingué par sa dénomination des objets de même espèce*¹²⁰.» il représente une classe d'être ou d'objets.

Le nom propre donc sert à classer les espèces naturelles ou humaines. Pour P. Geach : « *tout nom propre est associé à un nom commun qui exprime les conditions de reconnaissance et d'identification de ce nom propre*¹²¹. » On voit que pour Geach le classificateur a pour but de permettre la reconnaissance de l'objet nommé.

Ce classificateur peut être associé au nom implicitement ou explicitement, Jean MOLINO développe cette idée en définissant le classificateur qui: « *indique la classe à laquelle appartient l'objet individuel désigné par le nom « Jean » est un prénom d'homme, « Médor » un nom de chien*¹²². » Mais il reste prudent sur la question de classification des noms propres. Pour lui : « *les noms propres classent, puisqu'ils constituent des classes d'équivalence dans lesquelles se rangent tous ce qui portent un même élément de nomination...* » Cette nomination obéit aussi à « *des principes fondamentaux d'organisation sociale* » mais « *l'individu n'est pas une espèce...une espèce botanique n'a qu'un nombre limité de noms, un homme peut en avoir un nombre infini*¹²³. Dans le premier cas d' "espèces", les noms servent à classer, dans le deuxième cas "l'individu" les noms servent à enrichir la définition sociale.

Jean Molino explique le caractère conventionnel de cette fonction par cette citation : « *La nomination obéit, dans toutes les cultures, à des règles strictes qui laissent plus ou moins d'initiative au donneur de nom* »¹²⁴. » Parce que : « *Les noms propres classent, puisqu'ils constituent des classes d'équivalence dans lesquelles se rangent tous ceux qui portent un même élément de nomination et les principes de ces partitions correspondent souvent à des principes fondamentaux de l'organisation sociale*¹²⁵. »

Enfin, le nom propre signifie. Dans une dimension ethnologique MOLINO insiste sur la distinction de la signification, puisqu'il se peut que le donneur de nom ait une signification plus différente que son porteur. Par la suite il insiste sur la distinction

¹²⁰ DUBOIS, Jean et al, *Dictionnaire de linguistique*. Paris, édition 1991, § 397

¹²¹ GEACH, Peter Thomas, *Reference and Generality*, Ithaca, N.Y, Cornell, University Press, 1962. P.43

¹²² MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*. In *Langage*, op.cit., p.16.

¹²³ Idem., p.18.

¹²⁴ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, op.cit., pp. 5-20.

¹²⁵ Idem., p.18.

entre « *les trois dimensions fondamentales du symbolique, stratégies de production, stratégies de réception et niveau neutre d'existence*¹²⁶. »

II.5. Le nom propre dans la perspective sociale

Les premières révolutions des linguistes concernant le nom propre proviennent de Benveniste qui voit que le nom propre appartient au code social. Il explique, ainsi que : « *ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse désigner constamment et de manière unique un individu unique*¹²⁷. »

La valeur du nom propre est déterminée par les codes sociaux de nomination qui ancrent le nom dans un contexte socioculturel particulier. Et c'est ce contexte qui permet plus l'interprétation que la compréhension par les membres du groupe.

Dans le même sillage, on peut comprendre la théorie de Rey-Derbove, qui affirme que le nom propre tire sa valeur du code social : « *Les connotations sociales du nom propre sont fortes et variées : présomption sur le sujet d'après l'habituelle répartition des noms, sur l'époque aussi d'après les modes, sur l'appartenance ethnique, sur l'origine sociale, sur le sexe*¹²⁸. »

II.5.1. Le nom propre dans la société

Considérant comme déictique, le nom propre n'a pour fonction que la désignation d'un individu particulier, mais il semble bien que la fonction du nom propre n'est pas seulement la désignation. En effet, dans toutes les sociétés le nombre des patronymes sont très limités par rapport aux nombres de familles, c'est le même cas pour les prénoms. Dans plusieurs sociétés les surnoms permettent d'éviter les confusions dues à l'identité des noms de famille et les prénoms ce qui prouve la faiblesse du système distinctif des noms propres (patronyme et anthroponyme)

En expliquant l'importance des surnoms dans l'intégration sociale des individus, Collard donne l'exemple des Guidar, une communauté du Nord-Cameroun, où tout

¹²⁶ Ibid.

¹²⁷ BENVENISTE, Emile, *L'onomastique et le pronom en français moderne*, in *Problème de linguistique générale* II, Paris, Gallimard, 1956, p.200

¹²⁸ REY-DEBOVE Josette, *Le Métalangage*. Paris, Le Robert. 1978. P. 108

individu reçoit « au cours de son existence deux noms : à sa naissance d'abord, un nom qui indique son rang de naissance, puis, trois ou quatre mois plus tard, un « surnom » qui le désigne de façon plus personnelle¹²⁹ .»

II.5.1.1. Le nom propre sanction de l'existence sociale

L'attribution d'un nom à un enfant est avant tout un acte social. Il s'accompagne selon les sociétés et les cultures par une cérémonie ou un rituel qui confirme l'inscription de l'individu dans son groupe. Dans plusieurs communautés africaines l'enfant jusqu'à un certain âge n'a pas de statut qui le distingue des autres. Lizot explique ce statut que l'enfant acquiert quelques années après sa naissance : « *C'est entre un et trois ans que les enfants se voient attribuer un nom ; ils entrent alors de plain-pied dans la culture. Avoir un nom personnel, c'est posséder une existence sociale*¹³⁰. » Pour les Ouehons (Guère) de l'Ouest ivoirien, « *tout nouveau-né, quel que soit son sexe, est un Lebaï (étranger)*¹³¹ » Dans les sociétés européennes, la déclaration du nom de famille consacre l'existence sociale, celle du prénom (nom de baptême) la filiation spirituelle et l'insertion dans la communauté chrétienne.

L'attribution du nom propre à un individu est une reconnaissance de sa place dans son groupe et témoigne aussi d'un acte de socialisation qui unit le groupe permettant la délimitation des frontières entre ses membres et les étrangers.

II.5.2. La fonction de classification

Il serait, peut-être, impossible de dresser un inventaire complet et exhaustif des manières de classement des noms propres puisqu'elles sont différentes d'une société à l'autre et prennent plusieurs formes, mais en tout cas c'est la règle de filiation qui régit le classement des noms propres. A ce sujet Lévi-Strauss explique, après une étude sur plusieurs pays africains, et amérindiens: « *Presque toutes les sociétés que nous avons citées forment leurs noms propres à partir d'appellations claniques*¹³². » Les règles de transmission des noms confirment les tendances dominantes du système de

¹²⁹ COLLARD, Chantai, *Les Noms-numéros chez les Guidar*, in L'Homme, t. XIII, n° 3, 1973. p.45.

¹³⁰ LIZOT, J., *Onomastique Yanômami*, in L'Homme, t. XIII, n° 3, 1973. p.64.

¹³¹ TIEROU, Alphonse, *Le Nom africain ou langage des traditions*, Paris, G. P. Maisonneuve et La rose, 1977. p. 17.

¹³² LÉVI-STRAUSS, C, *La Pensée Sauvage*, Paris, Pion, 1962. p.228

parenté (patrilinéaire, matrilinéaire, bilinéaire...). L'identité sexuelle est aussi un facteur de classement des noms propres. Dans chaque société, il ya un système de nomination qui distingue les noms de personnes selon leur sexe. L'appartenance à une localité ou une maison l'emporte sur la filiation peut être aussi un critère de classement, par exemple, un chauffeur est désigné par le nom de son « patron », tout comme les esclaves étaient désignés par les noms de leur propriétaire.

Les noms propres classent, aussi les individus selon leur origine et leur statut social. On peut savoir seulement à travers le nom d'une personne son origine, son ethnie, sa région.

En tout les cas les noms propres classent dans toutes les sociétés, c'est ce que Zonabend y arrivait :

« à partir des anthroponymes, chaque société répartit ses membres au sein d'une hiérarchie qui lui est propre (...) ; le nom apparaît alors comme un outil mnémotechnique dont la fonction est, entre autres, de définir les différents champs de référence de la société en question : champ parental, champ social, champ symbolique... L'individu est, en quelque sorte, situé, de par son nom, au carrefour de ces champs de force¹³³ .»

II.5.2.1. Les noms propres comme symbole

Le choix de n'importe quel prénom peut répondre à une ou à plusieurs intentions, qui relèvent d'une tradition familiale, religieuse ou d'une mode de nomination, ou même de l'harmonie acoustique. BROMBERGER explique dans la citation suivante, les rapports symboliques entre le dénommé et celui à qui on a emprunté le nom « *se sont trois révélateurs permettent de « mesurer » l'importance symbolique du nom : les conditions qui en régissent l'usage, les fonctions propitiatoires qu'on leur reconnaît, l'apparement explicite que l'on établit entre le dénommé et le personnage éponyme, mythique ou légendaire.* ¹³⁴»

¹³³ZONABEND, Françoise, *Le nom de personne*, in L'Homme, 1980, t. XX, n° 4. p.12.

¹³⁴ BROMBERGER, *Pour une analyse anthropologique des noms de personnes*, in *Langages*, vol.66, juin 1982. P.117.

On voit que ce qui fonde la fonction symbolique du nom propre est sa valeur chez la personne qui l'avait attribué. Une valeur où se mêle le subjectivisme, le social et le psychologique.

II.5.2.2. La signification des noms dans les langues

La signification des noms propres n'est pas seulement une question de sens du nom mais aussi de la valeur qu'on lui attribue. Dans plusieurs sociétés occidentales, les patronymes et une grande partie des anthroponymes n'ont pas de sens ou ils ont un sens opaque. La majorité des noms propres sont issus de langues mortes, et de violents contacts entre plusieurs cultures et par conséquent plusieurs langues.

Dans les pays africains et arabes les noms ont tous un sens. M.HOUISS nous donne l'exemple des communautés de l'Afrique de l'Ouest où la signification des anthroponymes n'est plus différente des noms communs. Chez certaines de ces communautés, les Mosi¹³⁵ par exemple ; les enfants reçoivent pour noms individuel des termes appartenant au vocabulaire courant : « poule », « serpent », « tamarinier » l'examen de ces noms a montré que les Mosi possèdent un système de correspondances symboliques, à une plante ou un animal pour identifier chaque individu.

Dans le même ouvrage HOUISS conclue que les noms individuels se réfèrent à une expérience préalable même à la naissance de l'individu. Une expérience reconnue par la mère elle-même ou après consultation d'un devin comme une « *injonction des Puissances numineuses*¹³⁶ » Ainsi le nom individuel « *bèngdo* » : « *feuilles de haricot* » rappelle que les premières douleurs se sont produites soit quand la mère était dans un champ de haricots soit quand elle préparait un plat de haricots ou une sauce de feuilles¹³⁷ »

Dans l'autre cas de choix du nom après une consultation d'un devin, le nom de la personne est perçu comme une réponse à l'injonction des puissances, il est la garantie que leur message a été reconnu et de ce fait, le nom individuel témoigne d'une alliance propitiatoire avec elles.

¹³⁵ Tribu sénégalaise

¹³⁶HOUISS, M., *Les noms individuels chez les Mosi*, Dakar, Institut français d'Afrique noire IFAN, « Initiations et Etudes Africaines 17 », In L'Homme V. 1963. p.24.

¹³⁷Idem., p.55

II.5.3. Le nom propre et l'identité culturelle

Les noms propres d'une communauté peuvent être révélateurs du système de valeurs et de croyances qui la régissent. Les significations des anthroponymes et les connotations qui leur sont associées constituent des éléments pour cerner le « *profil culturel*¹³⁸ » d'un groupe et le statut symbolique que l'ont prêté ou que l'on souhaite aux individus. Ainsi le nom de « Abdallah » (le serviteur du dieu) est à lui seul montre que l'individu est de culte musulman, ou le nom de « Mohand » permet d'avancer qu'il s'agit d'un individu appartenant aux communautés « tamazighs » voire kabyles (algériennes), de même que le nom d'Isaac est de culte juif et Christ de religion chrétienne. Dans ces sociétés, les noms totémiques consacrent l'appartenance des individus aux forces éponymes fondatrices de l'ordre social.

Les noms propres, par leurs significations, leurs fonctions et leur symbolique constituent un matériel riche pour l'analyse anthropologique. C'est ce que Christian BROMBERGER explique :

« Le système onomastique apparaît, en fait, comme une double grille de lecture de la société et de la culture dont il participe ; c'est, d'une part, un système classificatoire dont l'étude permet de cerner les principes -patents ou latents -selon lesquels une société regroupe et distingue les individus ; c'est, de l'autre, un système de symboles dont l'analyse dévoile les valeurs et les enjeux qui se greffent sur l'identité individuelle et collective¹³⁹. »

II.6. L'onomastique histoire et vocation

L'onomastique, en tant que recherche universitaire, est née au XVIII^{ème} siècle. Comme toutes les autres sciences, elle subit l'influence de l'histoire, surtout l'esprit historique et le comparatisme de la grammaire traditionnelle. Des pionniers français commencèrent l'établissement des noms de lieux et de personnes. Entre autre, de Turgot (1756) "étymologie" de l'Encyclopédie, et Charles de Brosses (1765) *du traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*¹⁴⁰.

¹³⁸ ZONABEND, Françoise, *Le nom de personne*, in L'Homme, 1980, t. XX, n° 4. p.14.

¹³⁹ BROMBERGER, Pour *une analyse anthropologique des noms de personnes*, in *Langages*, vol.66, juin 1982. p.121.

¹⁴⁰ DROIXHE, Daniel, *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et évolutions positivistes*. Genève, Droz, 1978.

Avec l'évolution des sciences humaines, l'onomastique a suscité l'intérêt, mais aussi le reproche de la part des linguistes et des logiciens. On reproche surtout son incapacité à définir son objet d'étude qui est le nom propre : « *ce n'est pas un des moindres paradoxes que l'on peut considérer quand on s'occupe d'elle (de l'onomastique), de se rendre compte qu'on n'a pas pu définir exactement l'objet de la science onomastique*¹⁴¹. »

Cette incapacité est due à la quête d'explication de la formation des noms propres, au lieu de la recherche de leur nature. Une explication qui doit forcément faire appel à d'autres disciplines telles que la philologie, l'histoire, et l'étiologie.

De Brosse voit que les noms propres ont une origine et une signification avant de désigner une personne: « *les noms propres personnels ont une origine significative, et forment un sens dans le langage. Ils sont formés sur les mêmes principes que les autres mots d'une langue.* »¹⁴². On voit que, pour De Brosse, l'idée de la formation l'emporte sur l'idée de la nature.

C'est bien là la démarche diachronique de l'onomastique ; réduire de nom propre actuel à l'appellatif qu'il a d'abord été :

*<<Ce que constate le toponymiste, c'est que le nom propre d'un lieu fut d'abord l'appropriation d'un nom commun. Une montagne devint, en tel lieu La montagne, une désignation désormais tellement propre que le souvenir du nom commun put se perdre. Le nom commun devenu propre se détache, dans son évolution locale, de l'évolution culturelle (sociale) du nom commun [...] Nous pouvons donc donner des noms propres à tout [...] C'est toujours par emprunt à du connu.>>*¹⁴³

Une idée que Leibniz affirme dans les propos suivants :

<<je pose, en effet, pour axiome que tout ce que nous appelons nom propre a servi un jour pour nommer, sinon il n'aurait pas sa raison d'être. Ainsi chaque fois que nous échappe

¹⁴¹ CAMPROUX, C, In C. Baylon et P. Fabre, *Les noms de lieux et de personnes*, Paris, Nathan, 1982, p. 16.

¹⁴² De BROSSE, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, op.cit., p.276.

¹⁴³ Abbé VILLETTE, Guy, *Correspondance personnelle*. Lettre du 15 mars 1987.

l'appellation d'un fleuve, d'une montagne, d'une forêt, d'un peuple, d'une ville, d'un village, nous devons comprendre que nous nous sommes éloignés de la langue ancienne. >>¹⁴⁴.

La quête d'explication impose la méthode de recherche, ce qui est à l'origine de reproches concernant les choix méthodiques de cette discipline (l'onomastique): « *sans remettre en cause l'apport de cette tradition onomastique, on peut se demander si les tenants de la méthode historico-philologique ont véritablement pris la mesure de leur objet d'étude, de sa définition, de ses fonctions*¹⁴⁵. »

A ces deux reproches s'ajoute l'intérêt particulier de l'onomastique à l'anthroponymie et la marginalisation relative des autres branches : la « *vocation propre de la recherche anthroponymique est* » [ou vaut mieux utiliser l'expression de Paul Fabre : [devrait être] « *de dégager, au sein d'une société, les règles d'attribution des noms, les principes selon lesquelles on classe, en dénommant, des individus similaires et différents*¹⁴⁶. »

Pour ce qui est de la *vocation propre de la recherche anthroponymique*. Les travaux anthroponymiques ont été orientés par une tradition de classification, fondée pendant des siècles, permettant la distinction des catégories de noms de personnes en fonction de plusieurs critères ; linguistiques (relatifs à la chaque langue), dialectales (relatif à une région ou un parler), propriétés sémantiques (prénoms ayant une origine ou inspiration religieuse contre prénoms profanes) prénoms dénotant un trait physique ou une activité professionnelle...

Plusieurs siècles après, les onomasticiens contemporains Dauzat¹⁴⁷ et Lebel¹⁴⁸ témoignent du même intérêt ; classer les noms propres et décrire leur évolution.

¹⁴⁴ LEIBNIZ, C. W, cité par A. Jacob, *Genèse de la pensée linguistique*, Paris, Colin, 1973, p.46.

¹⁴⁵ BROMBERGER, Christian, *Pour une analyse anthropologique des noms de personnes*, *Langages*, n°66, 1982, p. 103.

¹⁴⁶Ibid.

147 1-DAUZAT, A., *Les Noms de Personnes*, Paris, Delagrave, 1942. 2-DAUZAT, A., *Les noms de Famille de France*, Paris, Payot, 1949. 3- DAUZAT, A., *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, 1951.

148 LEBEL, P., *Les Noms de Personnes*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1968.

En ce qui concerne la toponymie, relativement marginalisée par rapport à l'anthroponymie, Nikonov, qui proclame la primauté de *l'étiologie*¹⁴⁹ sur l'étymologie, ainsi que Paul Fabre¹⁵⁰, les deux ont essayé de découvrir les lois d'attribution et de classement, à l'image des recherches sur les anthroponymes.

II.6.1. Les branches de l'onomastique

L'onomastique se divise en deux grandes branches dont chacune se divise en plusieurs sous-catégories :

1-L'anthroponymie: s'occupe de l'étude des noms de personnes (nom de famille, prénom, etc.)Qu'ils s'agissent de noms réels, c'est-à-dire, des noms existant aux registres de l'état civil, ou fictifs dans le cas de l'anthroponymie romanesque (Bardamu de Céline ou Bédouin de Yasmina Khadra)

Pour ce qui est de l'étude anthroponymique, il faut savoir que pour l'anthroponymie civile, l'attention est beaucoup plus orientée par la sociologie, l'histoire et même l'archéologie. Mais dans le cas de l'anthroponymie romanesque, l'étude est orientée par l'analyse littéraire. L'anthroponymie comprend:

a)-La théonymie : s'occupe de l'étude des noms de divinités d'une religion polythéiste (la religion grecque)

b)-Hagionymie :du latin *hagios* qui veut dire saint. Elle s'occupe de l'étude des noms de saints des religions monothéistes. C'est une des branches les plus importantes de l'onomastique, parce qu'elle permet à l'onomasticien et à l'historien d'établir les relations qui existent entre les noms des saints et l'enseignement religieux.

c)-L'ethnonymie: (de *ethnos* qui veut dire nation ou *tribu*) elle s'intéresse de l'étude des noms de communautés urbaines, rurales, régionales ou nationales. Elle est liée à la toponymie dans certains noms (Alger = Algérois), dans d'autre cas elle se rattache à un anthroponymes (Nail = Nailais).

¹⁴⁹ L'ensemble des signes pathologiques

¹⁵⁰ FABRE, Paul, *L'affluence hydronymique de la rive droite Rhône*, op.cit., p.48.

2-La toponymie s'occupe de l'étude des noms de villes ou des circonscriptions administratives, elle comprend :

a)L'hydronymie (du grec hydro qui veut dire qui a une relation avec l'eau). Elle étudie les noms des cours d'eau, des lacs, des mers, etc.

b) L'oronymie:(du grec "oros" qui veut dire montagne). Elle étudie les noms de montagnes et du relief de la couche terrestre.

c)La microtoponymie (de "Mikros" qui signifie petit). Elle s'intéresse de l'étude des noms de lieux-dits, de forêts, de châteaux, de quartiers, des établissements industriels, etc.

d) L'hodonymie (du grec "hodos" qui veut dire chemin). Cette branche s'intéresse de l'étude des noms de chemins, de rues et des routes.

Conclusion

En conclusion, l'onomastique est la branche de la linguistique qui étudie les lois générales de l'apparition, de l'évolution et du fonctionnement des noms propres dans une langue. Les données fournies par les autres sciences ne font que compléter l'investigation, les résultats obtenus étant plus ou moins utiles à chacune d'elles.

Une collaboration plus active des linguistes, géographes, historiens, ethnographes, dans les recherches d'onomastique sera sans doute utile pour tous. L'onomastique est par excellence une science interdisciplinaire.

II.7. Le nom propre, un champ pluridisciplinaire

La complexité du signe (nom propre), a fait qu'aucune discipline n'a pu à elle seule résoudre les problèmes définitifs du nom propre. Il fallait donc faire appel à d'autres disciplines à contribuer. Une complexité qui réside d'après Barthes dans le foisonnement du signe lui-même, contrairement au nom commun qui nécessite une contextualisation dans un syntagme pour être compris :

« le nom propre est un signe et un nom bien entendu(...)comme signe, le nom propre s'offre à une exploration, à un déchiffrement : il est à la fois un milieu(au sens biologique du

terme) dans lequel il faut plonger ,baignait indéfiniment dans toutes les rêveries qu'il porte et un nom(...)c'est un signe volumineux ,un signe toujours gros d'une épaisseur touffue de sens, qu'aucun usage ne vient réduire aplatis ,contrairement au nom commun ,qui ne livre jamais qu'un de ses sens par syntagme »¹⁵¹

Le nom propre est un signe pluridisciplinaire. P. H Billy, postule qu'il s'agit de tout un processus qui échappe à la linguistique :

« Le nom propre est un signe linguistique comme le nom commun, et il relève en cela de la linguistique. Mais le processus de nomination, la dénomination elle-même et le fonctionnement du nom propre sont liés à bien des facteurs extralinguistiques qui l'ancrent à la réalité et font toute sa particularité. Plus que le nom commun, il est un objet pluridisciplinaire »¹⁵²

Le nom propre n'est plus un signe séparé de son contexte, mais un élément en parfaite interaction avec son milieu quelque soit sa nature.

Conclusion

A la fin de ce chapitre, on peut dire que le nom propre est un signe très complexe. Ses problèmes définitoires et ses limites sont problématiques dans toutes les disciplines. En logique, les questions du sens, de référence et les énoncés d'identité posées par la première génération de philosophes et logiciens ne sont plus aujourd'hui au centre des études philosophiques. L'ancienne conception qui orientait l'analyse du langage *tel qu'il devrait être* est disparue laissant place à une nouvelle génération de philosophes qui situent le nom propre dans la philosophie du langage qui s'intéresse aux mécanismes du langage *tel qu'il est parlé*.

En linguistique, les analyses syntaxiques et sémantiques ont aussi prouvé leur insuffisance à tracer les limites entre nom propre et nom commun. Actuellement, le nom propre est devenu l'objet d'études en analyse du discours et en pragmatique, en étudiant ses fonctions dans la construction de l'énoncé et son interprétation par les interlocuteurs.

¹⁵¹ BARTHES, Roland cité par ACHOUR, Christiane ; BEKKAT, Amina. *Convergence Critique II*. Algérie, Tell, 2002. p.84

¹⁵² BILLY, Pierre-Henri , *Le nom propre et le nom sale*, in *Nouvelle Revue d'Onomastique*, 21-22, Société Française d'onomastique, 1993. P. 3.

En anthropologie, le nom est révélateur de l'ensemble des valeurs symboliques, et des rapports de forces dans un groupe ou un peuple. Il est aussi une composante essentielle de l'identité personnelle et collective de l'individu. Le nom propre participe aussi à la construction du « profil culturel » du groupe et façonne son patrimoine.

Chapitre III

Le nom propre objet sémio-
pragmatique

Introduction

Dans la tradition linguistique le nom propre n'a jamais eu d'importance. Dans le chapitre V consacré à l'analogie, Saussure classe le nom propre dans la catégorie des mots « isolés » pour lui « *les formes sur lesquelles l'analogie n'ait aucune prise sont naturellement les mots isolés tels que les noms propres*¹⁵³. » Les noms propres sont donc isolés et inanalysables dans le système de signes. Ce sont des objets extérieurs au système. C'est ainsi que le nom propre est resté un « *parent pauvre à la linguistique* »

Par la suite, Jakobson introduit la notion de structures doubles. Une réflexion qui pose le nom propre dans la sémiotique. Pour lui, les noms propres sont des signes qui renvoient au code et de ce fait ne peuvent avoir de sens que dans le code : « *Dans le code de l'anglais « Jerry » signifie une personne nommée Jerry*¹⁵⁴. » par la suite, Jakobson pose le nom propre dans la catégorie des *autonymes*¹⁵⁵ (un signe qui renvoie à lui-même en tant que signe et non à l'objet), des embrayeurs (ici, je...) et du discours cité (citation). C'est ce que MOLINO explique dans la citation suivante : « *le nom propre semble échapper à la vie morphologique du nom commun et se rapprocher de la citation*¹⁵⁶. »

Ce manque d'intérêt appelle la contribution d'une autre discipline « la sémiologie » qui a la possibilité d'envisager le nom propre dans d'autres aspects.

III. La sémiotique, origine et objet

Le terme sémiotique (ou sémiologie) peut être défini comme la théorie ou la science des signes (du grec séméion «signe» et de -logie du grec -logia «théorie», de logos «discours»). Le philosophe John Locke (1632-1704) est le premier qui a utilisé le terme de sémiotique (*sémiotikè*) au sens de «*connaissance des signes*» et a considéré son importance pour la compréhension du monde. Il écrit:

¹⁵³ De SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, (publication originale 1916 Paris, Payot, 1971, p.237.

¹⁵⁴ JAKOBSON, Roman, *Essais de Linguistique Générale*, (traduit et préface par RUWET, Nicolas) Paris, Minuit, 1963, p. 177.

¹⁵⁵ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 2002, p. 60.

¹⁵⁶ MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, *Langage*, N° 66, 1982, pp.5-20.

« Je crois qu'on peut diviser la science en trois espèces. [...] la troisième peut être appelée sémiotique ou la connaissance des signes [...] son emploi consiste à considérer la nature des signes dont l'esprit se sert pour entendre les choses, ou pour communiquer la connaissance aux autres. Car puisque entre les choses que l'esprit contemple il n'y en a aucune, excepté lui-même, qui soit présente à l'entendement, il est nécessaire que quelque chose se présente à lui comme figure ou représentation de la chose qu'il considère, et ce sont les idées. Mais parce que la scène des idées qui constitue les pensées d'un homme, ne peut pas paraître immédiatement à la vue d'un autre homme, ni être conservée ailleurs que dans la mémoire, qui n'est pas un réservoir fort assuré, nous avons besoin de figures de nos idées pour pouvoir nous entre-communiquer nos pensées aussi bien que pour les enregistrer pour notre propre usage. Les signes que les hommes ont trouvés les plus commodes, et dont ils ont fait par conséquent un usage plus général, ce sont les sons articulés. C'est pourquoi la considération des idées et des mots, en tant qu'ils sont les grands instruments de la connaissance, fait une partie assez importante de leurs contemplations, s'ils veulent envisager la connaissance humaine dans toute son étendue¹⁵⁷. »

Aujourd'hui, les deux termes «sémiologie» et «sémiotique» sont souvent employés pour le même sens. Cependant, «l'Association internationale de sémiotique» a accepté le terme de «sémiotique» comme celui recouvrant toutes les acceptions de ces deux termes. En France, le terme de «sémiotique» est le plus souvent employé dans le sens de «sémiotique générale», alors que l'emploi du terme «sémiologie» renvoie à des sémiotiques spécifiques (par exemple, la sémiologie de l'image, publicité, cinéma ...)

Quoique ces deux termes aient la même origine étymologique, les méthodes, les procédés et les terminologies sont différents, et renvoient à deux acceptions différentes: une européenne (voire française) l'autre américaine (anglo-saxonne).

III.1. La conception européenne

Le terme de sémiologie a été créé par Ferdinand de Saussure. Dans son *Cours de Linguistique Générale*, il considère le signe linguistique comme une partie d'une discipline plus vaste qui est la sémiologie :

« La langue est un système de signes exprimant des idées et, par là, comparable à l'écriture, l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux

¹⁵⁷LOCKE, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduction de P. Coste, Paris, Vrin, 1972. Livre IV, chapitre XXI

*signaux militaires, etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes. On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ;(...) nous la nommerons sémiologie (...). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent*¹⁵⁸. »

Pour Saussure la langue est « *seulement le plus important des systèmes de signes* »¹⁵⁹. En domaine des recherches linguistiques, il révolutionne les conceptions en considérant la langue dans l'axe synchronique, c'est-à-dire comme un système dans lequel chaque élément dépend des autres.

Dans les années soixante, en France, Roland Barthes donne un nouvel élan aux recherches sémiologiques, surtout celles de l'image et du cinéma, il définit ainsi la sémiologie et ses champs d'études :

*« La sémiologie a [...] pour objet tout système de signes, quelle qu'en soit la substance, quelles qu'en soient les limites: les images, les gestes, les sons mélodiques, les objets, et les complexes de ces substances que l'on retrouve dans des rites, des protocoles ou des spectacles constituent sinon des "langages" du moins des systèmes de signification*¹⁶⁰. »

L'élargissement du champ de la linguistique, qui historiquement limite l'analyse à la phrase, à l'étude de toute forme textuelle complexe (récit, article de presse...), sémiotique discursive (du discours), et en particulier sémiotique narrative (du récit), fut une des principales contributions de Barthes dans le développement de cette discipline. Il ajoutait :

*« La sémiologie est peut-être appelée à s'absorber dans une trans-linguistique, dont la matière serait tantôt le mythe, le récit, l'article de presse, bref tous les ensembles signifiants dont la substance première est le langage articulé, tantôt les objets de notre civilisation, pour autant qu'ils sont parlés (à travers la presse, le prospectus, l'interview, la conversation et peut-être même le langage intérieur, d'ordre fantasmatique). [...] nous espérons élargir peu à peu l'étude des communications de masse, rejoindre d'autres recherches, contribuer avec elles à développer une analyse générale de l'intelligible humain. »*¹⁶¹

¹⁵⁸ De SAUSSURE, Ferdinand *Cours de linguistique générale*, op.cit., pp. 33-34.

¹⁵⁹ Ibidem. P.33

¹⁶⁰ BARTHES, Roland, *Rhétorique de l'image* « présentation ». In *Communications*, n°4, 1964, pp. 40-51.

¹⁶¹ Ibid.

La sémiologie, pour Barthes, doit élargir le champ d'études pour comprendre toutes les productions sociales (objets de consommations, modes, rituels, etc.), en particulier celles qui sont véhiculées par les systèmes de communication de masse. Dans cette perspective, l'homme est envisagé dans son environnement social et non comme un simple émetteur ou récepteur coupé de son milieu.

Une autre discipline voit le jour avec les travaux d'E. Buysens, G. Mounin et L.-J. Prieto, appelée «*sémiologie de la communication*». En effet, ces chercheurs limitent leurs investigations aux phénomènes qui relèvent de la «communication» intentionnelle tels : le code de la route, code morse, code des numéros de téléphone, code des signaux télégraphiques ou encore le code des signes des cartes topographiques: «*La sémiologie peut se définir comme l'étude des procédés de communication, c'est-à-dire des moyens utilisés pour influencer autrui et reconnus comme tels par celui qu'on veut influencer*¹⁶². »

Les linguistes structuralistes héritiers de F. de Saussure se divisent en deux groupes: le premier, d'orientation « restrictive » ne s'intéressent qu'à la «sémiologie de la communication», et n'analysent pas les faits culturels, tandis que le second, d'orientation « extensive », vise à décrire et expliciter les phénomènes relatifs à la circulation de l'information dans les sociétés humaines.

Les modalités de communication structurées, ainsi que toutes les formes d'interaction humaine ont construit le centre d'intérêt de plusieurs spécialités européens et américains en psychologie, anthropologie, sociologie, sous le nom « Ecole de Pablo Alto ».

III.1.2. La conception américaine

Parallèlement aux travaux de Saussure, le philosophe et scientifique américain Charles Sanders Peirce (1839-1914) développe une discipline qu'il appelle la sémiotique. Pour lui, elle est un autre nom de la logique: «*la doctrine formelle des signes*» dont le projet consiste à décrire de manière formelle les mécanismes de production de la signification et à établir une classification des signes.

¹⁶² BUYSENS, Eric, *La communication et l'articulation linguistique*, cité par MOUNIN, G, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, 1970, p. 13.

Peirce liait la sémiotique au domaine de la logique : « *la logique, dans son sens général, n'est qu'un autre nom de la sémiotique*¹⁶³. » En effet, selon l'approche de C. S. Peirce, la sémiotique est envisagée comme une philosophie de la représentation: « *j'appelle la sémiotique,[...] la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de sémosis possibles*¹⁶⁴. » Mais aussi de la communication : « *Par signe j'entends tout ce qui communique une notion définie d'un objet de quelque façon que ce soit.* »¹⁶⁵

Dans un sens plus large Charles Morris (philosophe américain) envisage la sémiotique comme une métascience¹⁶⁶, qui aurait comme champ de recherche l'étude de la science par l'étude du langage de la science. Pour lui chaque science se sert des signes et exprime ses résultats au moyen de ceux-ci.

III.1.3. Qu'est-ce que la sémiotique ?

La sémiologie (ou sémiotique) est une *science de la signification* qui vise à *comprendre les processus de production du sens*, dans une perspective *synchronique*. Celle-ci apparaît comme un métalangage qui se définit plus par sa démarche que par son objet, puisque tout fait ou phénomène est susceptible d'être envisagé en tant qu'il peut fonctionner comme configuration signifiante, donc dans une perspective sémiotique.

La sémiotique est aussi une science transdisciplinaire, dans la mesure où son champ concerne la compréhension de phénomènes relatifs à la production du sens dans ses dimensions à la fois *cognitives, sociales et communicationnelles*.

La sémiotique se divise en deux approches : la perspective relative à la cognition où la sémiotique est envisagée comme l'étude de *processus de signification*. Elle concerne en particulier la philosophie, les sciences cognitives, les sciences du langage; et la perspective socio-culturelle où la sémiotique est envisagée comme l'étude de

¹⁶³ PEIRCE, Charles Sanders, *Collected Papers*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1931-35-58. (2.227.) le premier chiffre indique le numéro du volume, le deuxième indique le numéro du paragraphe.

¹⁶⁴ PEIRCE, Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*, (traduits et commentés par Gérard DELEDALLE) Paris, Seuil, 1978. P. 135

¹⁶⁵ Idem., p. 116

¹⁶⁶ Du grec *méta* qui signifie «ce qui dépasse, englobe».

processus de communication, envisagés non comme «transmission» mais comme «*mise en commun*» et «*mise en relation*».

Cette seconde approche a donc pour objet l'étude de la culture en tant qu'elle est communication. Elle s'intéresse beaucoup plus : aux sciences de l'information et de la communication, l'anthropologie, la sociologie et les études littéraires.

Les différents aspects de la sémiotique peuvent être envisagés¹⁶⁷ selon trois grands niveaux:

-La *sémiotique générale*, a pour fin de construire et de structurer son objet théorique ainsi que le développement des modèles purement formels de portée générale. Relèvent de ce niveau, les recherches visant à proposer une théorie générale de la pensée symbolique et à définir la structure du signe, ses relations et ses effets. Ce niveau concerne *la théorie de la connaissance*.

-Les *sémiotiques spécifiques*, portent sur l'étude de systèmes symboliques d'expression et de communication particuliers. A ce niveau, les systèmes langagiers sont envisagés de manière théorique, à partir des points de vue de la syntaxe (relations formelles des signes entre eux), de la sémantique (relations des signes à la référence) et de la pragmatique (relations des signes aux utilisateurs). Ce niveau concerne l'étude du *langage*. Les domaines suivants sont envisagés comme des systèmes spécifiques appartenant au champ de la sémiotique (nous sélectionnons quelques exemples qui ont rapport au canal visuel ou dont les signes sont susceptibles d'être véhiculés par celui-ci):

- la kinésique (étude de la gestualité, de l'attitude et des mouvements corporels) et la proxémique (étude de l'organisation sociale de l'espace entre les individus) comme modalités de la communication;
- le système du vêtement et de la parure;
- la «graphique» (théorie de la transcription graphique des systèmes monosémiques);
- la narratologie (étude de la structure du récit et des formes discursives narratives);

¹⁶⁷ DOMENJOZ, Jean-Claude, *L'approche sémiologique*, Contribution présentée dans le cadre de la session I du dispositif de formation 1998-1999 *,catégories fondamentales du langage visuel*, septembre 1998.

- la sémiologie de l'image fixe (théorie de la signification par l'image);
- la sémiologie de l'image en séquence (roman photo, bande dessinée);
- la sémiologie du cinéma.

-La sémiotique *appliquée*, est l'application d'une méthode d'analyse utilisant des concepts sémiotiques. Son champ d'action concerne l'interprétation de productions de toutes natures; par exemple, la sémiologie de l'image fixe comme analyse de l'image au moyen d'outils sémiotiques. Ce niveau porte sur *le discours*.

III.1.4 De la conception dyadique du signe à la conception triadique

Dans son *Cours de linguistique générale* 1916, Saussure considère le signe linguistique comme « l'unité du système signifiant que constitue le langage ». Cette unité se compose de deux facettes indissociables, qu'il les compare aux deux côtés d'une feuille de papier : le signifiant et le signifié. Saussure commence par définir le signe comme une : «*entité psychique à deux faces*» qui «*unit un concept et une image acoustique*». Le signe n'est donc pas l'association d'un mot et d'une chose.

Pour Saussure, comme pour la plupart des linguistes modernes, seule la forme orale du langage est probante, l'écrit n'étant qu'un codage secondaire. C'est pourquoi il décrit le signifié comme «*image acoustique*», c'est-à-dire l'empreinte que laisse un son (ou une séquence de sons) dans notre esprit.

Contrairement à Saussure, le signe, selon Peirce, est constitué par la relation de trois composantes que l'on peut rapprocher d'un modèle triadique, et qui sont nommées *Representamen* pour le signifiant, *Objet* pour le référent et *Interprétant* pour le signifié.

Peirce distingue un *objet immédiat*, c'est-à-dire un référent au sens strict, fixé sans lequel le signe n'existerait pas, mais qui ne recouvre pas toutes les possibilités existantes et un *objet dynamique*, référent plus large, qui comprend ce que le signe ne peut pas directement exprimer, mais ne peut qu'indiquer, et que le récepteur doit interpréter grâce à son expérience.

De même, il distingue un *interprétant immédiat* c'est-à-dire un sens probable, susceptible de venir spontanément à l'esprit de n'importe quel récepteur qui connaît le

code , un *interprétant dynamique* qui est le sens particulier formé dans l'esprit d'un récepteur particulier à chaque instance de réception (qui peut résulter en une action), et un *interprétant final* : sens sur lequel tous les récepteurs peuvent s'accorder, c'est le sens « correct ».

III.1.4.1. Les catégories *Phanérosopiques* de Peirce

Dans sa phénoménologie qu'il appelle *Phanérosopie* ou l'étude des *phanérons* : « *tout ce qui est présent à l'esprit, que cela corresponde à une chose réelle ou pas.* »¹⁶⁸, Peirce classe les trois catégories nécessaires et suffisantes pour rendre compte de toute l'expérience humaine. Ces catégories correspondent aux nombres : *premier*, *second*, *troisième*. Elles sont désignées comme « priméité », « secondéité », « tiercéité » (« *firstness* », « *secondness* », « *thirdness* »). Il leur donne le nom de « *catégories phanérosopiques* »¹⁶⁹ :

-La **priméité** « *c'est l'Être, au sens philosophique, de tout ce qui est, dans l'immédiateté de son être (sans référence à un second ou un troisième) ; c'est le « un » par rapport au « un », le « un » en tant que tel* »¹⁷⁰ Il s'agit d'une conception de l'être indépendamment de toute autre chose. Il s'agit donc d'une conception de l'être dans sa globalité. Ce serait, par exemple¹⁷¹, le mode d'être d'une « *rougéité* » avant que quelque chose dans l'univers fût rouge ; ou une impression générale de peine, avant qu'on ne se demande si cette impression provient d'un mal à la tête, d'une brûlure ou d'une douleur morale. C'est ce que Peirce appelle « *univers des Possibles.* ».

-La **Secondéité** « *c'est la catégorie de l'Existence de tout ce qui est, quel qu'il soit ; c'est la lutte (parce qu'elle suppose une résistance, donc une limite au moi)*¹⁷² il s'agit d'une conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. C'est la catégorie « *de l'action-réaction* » ou le monde de la vie pratique : exemple la girouette s'oriente en fonction de la direction du vent. Par exemple¹⁷³, la pierre qu'on lâche tombe sur le sol ; la girouette

¹⁶⁸ cf. 1.284.

¹⁶⁹ Cf.1.300.

¹⁷⁰ Cf.1.302.

¹⁷¹ Exemple emprunté à *Signo*, <http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>.

¹⁷² Cf.1.322.

¹⁷³ Exemple emprunté à *Signo*, <http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>.

s'oriente en fonction de la direction du vent ; vous éprouvez une douleur, maintenant, à cause d'un mal de dents, C'est « *l'univers des Existants.* »

-La Tiercité : « *c'est la pensée de tout ce qui est, la conscience réfléchie, la médiation, la généralité, la tentative d'expliquer les choses.* »¹⁷⁴ Il s'agit de la médiation par laquelle un premier et un second sont mis en relation. La tiercité est, donc, la catégorie de la pensée, du langage, de la représentation, du processus sémiotique ; elle permet la communication sociale. C'est la vie intellectuelle de l'individu. Par exemple, nous prédirons que chaque fois que nous lâcherons une pierre, elle tombera sur le sol. C'est « *l'univers des nécessitants.* »

III.1.4.2. Le signe sémiotique

Considéré dans les catégories phanéroscopiques le signe est un *Représentamen* premier, qui renvoie à un *Objet* second, par l'intermédiaire d'un *Interprétant* troisième. Nous préférons ce simple schéma pour rendre compte de ces relations :



Dans la relation triadique, le *Représentamen* détermine son *Interprétant* à entretenir la même relation triadique avec le même *Objet*.

La définition de chacun des « moments » du processus sémiotique R, O et I correspond strictement aux trois grandes catégories de phanérons :

- le *Représentamen* est le fondement, il représente quelque chose ;
- l'*Objet* est ce que représente le signe ;
- l'*Interprétant* est la pensée, le jugement, qui permet de renvoyer R à O.

Le signe est donc une triade ; *Représentamen*, *Objet* et *Interprétant*, chacun de ces trois termes du processus sémiotique se subdivise à son tour selon les trois catégories : on distinguera donc la priméité, la secondéité et la tiercité dans le *Représentamen*, dans le mode de renvoi du *Représentamen* à l'*Objet*, et dans la façon dont l'*Interprétant* opère la relation entre le *Représentamen* et l'*Objet*.

¹⁷⁴ Cf.1.337.

L'ensemble des relations de la triade avec les catégories peut être schématisé comme suit :

	1	2	3
R	R1	R2	R3
O	O1	O2	O3
I	I1	I2	I3

Concevoir les trois trichotomies, c'est concevoir le *Représentamen* (R) par rapport à lui-même en tant que lui-même, soit 1.1 comme priméité de la priméité, 1.2 comme secondéité de la priméité, 1.3 comme tiercéité de la priméité ; concevoir la deuxième trichotomie c'est concevoir le *Representamen* par rapport à l'*Objet* et déterminer que ce rapport est du 2.1, c'est-à-dire une priméité de la secondéité, ou du 2.2 ou du 2.3. Enfin la troisième trichotomie permet de spécifier le rapport du *Representamen* à son *Interprétant* comme 3.1, priméité de la tiercéité, 3.2, secondéité de la tiercéité, ou 3.3.tiercéité de la tiercéité.

Du premier tableau, PEIRCE arrive à identifier les neuf sous-signes qui caractérisent les divers moments et rapports du signe :

	1	2	3
R	Qualisigne	Sinsigne	Légisigne
O	Icône	Indice	Symbole
I	Rhème	Dicisigne	Argument

III.1.4.3. La trichotomie du représentamen

Le Representamen peut être (1) un *qualisigne* (priméité), c'est-à-dire une qualité qui fonctionne comme signe. Il peut être (2) un *sinsigne*(secondéité), c'est-à-dire une chose ou un événement spatio-temporellement déterminé qui fonctionne comme signe. Il peut être (3) un *légisigne* (tiercéité), c'est-à-dire un signe conventionnel. Par exemple, les mots de passe, les insignes, les billets d'entrée à un spectacle, les signaux du code de la route, les mots de la langue sont des *légisignes*.

Cependant, les *légisignes* ne peuvent agir qu'en se matérialisant dans des *sinsignes* qui constituent des « répliques ». Ainsi, l'article « le » est un *légisigne*, dans le système de la langue française. Mais il ne peut être employé que par l'intermédiaire de la voix ou de l'écriture qui le matérialise. Matérialisé dans des *sinsignes* (des occurrences, qui occupent des positions spatio-temporelles différentes), il comprend également des *qualisignes*, comme l'intonation dans la réplique orale ou la forme des lettres dans la réplique écrite.

III.1.4.4.La trichotomie de l'objet

Un *Représentamen* peut renvoyer à son *Objet* selon la priméité, la secondéité ou la tiercéité, c'est-à-dire par un rapport de similarité, de contiguïté contextuelle ou de loi. Suivant cette trichotomie, le signe est appelé respectivement (1) une icône, (2) un indice ou (3) un symbole.

Un signe (*Représentamen*) renvoie à son objet de façon iconique lorsqu'il ressemble à son objet. Le *Representamen* d'une icône peut être un *qualisigne*, un *sinsigne* ou un *légisigne*. Par exemple, le sentiment (*qualisigne*) produit par l'exécution d'un morceau de musique est l'icône de ce morceau de musique. Le portrait d'une personne (*sinsigne*) est l'icône de cette personne, et une maquette (*sinsigne*) est l'icône d'un bâtiment construit ou à construire. Le dessin d'un verre (*sinsigne*) est l'icône d'un verre, mais placé sur une caisse, il entre dans le code des pictogrammes et devient une réplique du *légisigne* qui signifie «fragile», en représentant iconiquement une espèce (un verre) du genre (les objets fragiles).

Un signe renvoie à son objet de manière indicielle lorsqu'il est réellement affecté par cet objet. Ainsi, la position d'une girouette est causée par la direction du vent : elle en est l'indice ; un coup frappé à la porte est l'indice d'une visite ; le symptôme d'une

maladie est l'indice de cette maladie. Le *Representamen* d'un indice ne peut pas être un *qualisigne*, car il n'y a dans la priméité que du «même», pas de contiguïté contextuelle ; un *qualisigne* est donc toujours iconique. Le *Representamen* d'un indice peut être un *sinsigne*, ou un *légisigne*, comme certains mots de la langue appelés «embrayeurs» (« ceci », « je », « ici »).

Un signe est un symbole lorsqu'il renvoie à son objet en vertu d'une loi. Un mot de passe, un ticket d'entrée à un spectacle, un billet de banque, les mots de la langue sont des symboles. La règle symbolique peut être formulée a priori, par convention, ou s'être constituée a posteriori, par habitude culturelle. Le *Representamen* d'un symbole est nécessairement un *légisigne*, mais celui-ci ne peut réellement agir qu'en se matérialisant dans une réplique, et le symbole implique dès lors un indice. Ainsi, dans le code de la route, le feu rouge en général est un *légisigne* symbolique, mais chacune de ses répliques en contexte constitue un *sinsigne* indiciel.

III.1.4.5. La trichotomie de l'interprétant

Suivant la trichotomie de l'interprétant, le signe est appelé respectivement (1) un *rhème* (priméité), (2) un *dicisigne* ou signe dicent (secondéité) et (3) un *argument* ou raisonnement (tiercéité).

L'Interprétant rhématique a une structure de priméité : il ne fait donc appel à rien d'«autre», pour opérer la relation du *Representamen* à l'*Objet*, qu'aux qualités du *Representamen*, qui sont aussi les qualités de toute une classe d'objets possibles. Le rhème n'est ni vrai ni faux, il équivaut à une variable dans une fonction propositionnelle ; il fonctionne comme un blanc dans une formule, un vide à remplir pour répondre à un questionnaire : «... est rouge». Par exemple, le portrait d'une personne, sans autre indication, représente toute une classe d'objets possibles : les personnes ressemblant à ce portrait ; il s'agit d'un *sinsigne* iconique rhématique. Mais si le portrait est considéré dans un contexte, accompagné de l'indication du nom de la personne, par exemple sur un passeport, le niveau d'interprétation change : nous passons à la secondéité (*sinsigne* indiciel dicent). Le principe de la hiérarchie des catégories détermine six classes de processus sémiotiques rhématiques.

Le *dicisigne* est un signe interprété au niveau de la secondéité ; il fonctionne comme une proposition logique, qui met en relation des constantes (un sujet, c'est-à-dire ce dont on parle, et un prédicat, c'est-à-dire ce qu'on en dit), et peut être vraie ou fausse. Par exemple, le portrait d'une personne avec l'indication du nom de cette personne est un *sinsigne* indiciel dicent. L'interprétant de ce signe correspond, en effet, à la proposition : «*Cette personne représentée est Monsieur un Tel*. Un *dicisigne*, est vrai ou faux, à la différence d'un rhème qui n'est que possible et n'a pas de valeur de vérité. Mais un *dicisigne* ne fournit pas de raison de sa vérité ou de sa fausseté, à la différence d'un argument qui aboutit à une conclusion en suivant un processus rationnel.

L'argument interprète un signe au niveau de la tiercéité ; il formule la règle qui relie le Representamen et son Objet. Un signe *argumental* a toujours comme Representamen un *légisigne* et comme objet un symbole. On distingue cependant trois types d'arguments selon la nature de la règle qui relie le Representamen à son Objet.

La règle peut être imposée aux faits (déduction) : « *Chaque fois qu'il y a un feu rouge, il y a un ordre de s'arrêter* », ou résulter des faits (induction) : « *Chaque fois qu'il y a de la fumée, il y a du feu* » ; l'argument peut aussi consister à découvrir, sous la forme d'une hypothèse, une règle susceptible d'expliquer un fait (abduction). Peirce donne cet exemple d'abduction : imaginons qu'en entrant dans une pièce, j'aperçoive sur la table une poignée de haricots blancs et, à côté, un sac de haricots ; je constate que ce sac contient uniquement des haricots blancs ; je fais alors l'hypothèse que les haricots qui se trouvent sur la table proviennent de ce sac. L'abduction est un argument qui fait appel à la priméité pour formuler la règle (il s'agit d'une hypothèse, donc d'une règle possible), tandis que l'induction repose sur la secondéité (la règle découle de l'observation répétée de faits réels, contingents) et que la déduction appartient exclusivement à la tiercéité¹⁷⁵.

II.2. Statut sémiotique du nom propre

¹⁷⁵ Explication empruntée à *Signo*, <http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>.

Dans la dimension saussurienne dyadique du signe, tout signe qui n'unit pas les deux unités (signifiant et signifié) est un signe extérieur à la langue, et peut être étudié comme un signe sémiologique.

Etant donné que le nom propre n'a pas de signifié, et a seulement un désigné, il peut être étudié comme un signe sémiologique. Son sens, son figement et son fonctionnement sont liés à des facteurs extralinguistiques. Le fait de considérer le nom propre comme un signe sémiologique, c'est qu'il renvoie à une représentation, qui « *doit en premier lieu avoir des qualités indépendantes de sa signification*¹⁷⁶. » c'est-à-dire, avoir pour origine quelque chose et signifier une autre chose différente. Le nom propre fait partie de ces signes qui renvoient à d'autres choses : « *Il est possible qu'il existe des représentations qui ne sont pas des signes*¹⁷⁷. »

Selon Peirce « *le signe devrait produire...une détermination d'un signe du même objet dont il est lui-même signe. Le signe interprétant, comme tout signe, fonctionne seulement comme signe, pour autant qu'il est à nouveau interprété ; c'est-à-dire qu'il détermine, actuellement ou virtuellement, un signe du même objet dont il est lui-même signe*¹⁷⁸. » En ce sens le nom propre peut être considéré comme un « signe d'un autre signe », pour reprendre les mots de F. Cheriguen, et de ce fait, il se rapproche du symbole. Sur ce point Salvador Vincent écrit : « *on a vu comment un certain mot, avec une apparence tout-à-fait innocente peut devenir un instrument fondamental dans la construction du sens, dans les stratégies de communication sémiotique, et plus concrètement, dans le monde complexe de la signification littéraire. Les possibilités de la fonction sémiotique toponymique sont, sans doute, très riches*¹⁷⁹. »

Le nom propre établit « *un raccourci à valeurs métonymique*¹⁸⁰ » ou effet « *catalyseur* » pour reprendre les propos de Barthes. Le signe selon Peirce n'acquiert le statut de signe que s'il véhicule quelque chose autre que lui-même : « *s'il (signe) se représente lui-même, c'est comme partie d'un autre signe qui représente quelque chose*

¹⁷⁶ MS 389

¹⁷⁷ Cf. 2.274.

¹⁷⁸ MS 599 Les règles de la raison

¹⁷⁹ SALVADOR, Vincent, Nouvelle Revue d'Onomastique, 21-22.1993, Société Française d'Onomastique, Paris, p.188.

¹⁸⁰ CHERIGUEN Foudil, *Essais sémiotique du nom propre et du texte*, Office des Publications Universitaires, 2008, p. 76.

*d'autre que lui-même*¹⁸¹. » Le nom propre est un signe linguistique qui renvoie à un référent, c'est-à-dire un individu particulier, mais il véhicule aussi au delà de son référent un ensemble d'informations de connotations, de valeurs et c'est à ce niveau qu'il devient signe d'un signe. Et c'est bien cette deuxième représentation du nom propre qui fait l'objet d'étude sémiologique.

Rapprocher le nom propre au rang du symbole c'est lui donner son statut de signe sémiotique. En effet, le nom propre fonctionne comme un signe symbolique dans la mesure où il peut représenter toute une classe d'êtres. Ainsi, Barthes remarquait que les noms proustiens présentent une « *plausibilité francophonique* » ; leur véritable signifié est France.

III.2.1. Le nom propre chez Peirce

Comme nous l'avons présenté, la théorie catégoriale de Peirce envisage les rapports de n'importe quel signe avec l'objet. Pour lui, tout signe devra posséder une triple caractéristique ; *indexique, iconique et symbolique*.

Le nom propre est le terme individuel exemplaire qui répond à cette exigence théorique. Ainsi, Peirce développe sa réflexion sur le nom propre :

*« Un nom propre, quand le rencontre pour la première fois est relié existentiellement à quelque percept ou autre connaissance équivalente individuelle de l'individu qu'il nomme. Il est alors, et lors seulement, un authentique Index. Lors de la seconde rencontre, on le considère comme Icône de cet index. Une fois l'habitude nous a familiarisé avec lui, il devient un Symbole que nous interprétant représente comme Icône d'un Index de l'individu nommé. »*¹⁸²

Sur le premier plan, le nom propre est qualifié d'*index*. Pour Peirce, la classe des index est très large. En plus des noms propre, elle contient la classe des pronoms démonstratifs, personnels et relatifs, interjections, lettres des anagrammes, variables algébriques, quantificateurs (les déterminants qui indiquent la quantité par laquelle le nom est défini ; tout, deux, chaque, un, etc., sont des quantifieurs)¹⁸³. Le rôle de ces signes, selon Peirce, est « *d'amener l'auditeur à partager l'expérience du locuteur en*

¹⁸¹ MS 278

¹⁸² cf. 2.329.

¹⁸³ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*. Op.cit. p. 393.

lui montrant ce dont il parle. »¹⁸⁴ C'est-à-dire « rapporter la pensée à une expérience particulière. »¹⁸⁵

Or, le nom propre a une particularité propre à lui qui le distingue des autres index, c'est son caractère conventionnel. Pour Peirce, « le nom propre ne diffère d'un index qu'en ce qu'il est un signe conventionnel. »¹⁸⁶ Par la suite, il explique son double fonctionnement :

« Le nom propre est ce qui permet d'ancrer l'énoncé au locuteur et à son énonciation grâce à une expérience première où l'objet individuel référé est présent et indexiquement identifié, de telle sorte qu'il devient ensuite possible d'utiliser le nom dans une situation d'absence. »¹⁸⁷

En d'autres termes, le nom propre est né comme index puis il devient un symbole¹⁸⁸, cela veut dire un signe qui réfère à l'Objet qu'il dénote en vertu d'une loi, autrement dit, une convention qui est « une association générale d'idées, qui fait que le symbole est interprété comme réfèrent à l'Objet »¹⁸⁹ et est utilisé dans des situations différentes de celle où il est indexiquement reconnu par ses usagers. Dans ce deuxième cas où le nom propre devient un symbole, il est un signe d'un autre signe. Selon Peirce, le nom propre n'est signe d'un signe que « s'il (signe) se représente lui-même, c'est-à-dire, comme partie d'un autre signe qui représente quelque chose d'autre que lui-même¹⁹⁰. » C'est-à-dire qu'il est un signe réinterprété pour donner un autre signe.

Les anthroponymes et les toponymes peuvent être considérés comme des symboles proches des symboles logiques et mathématiques. C'est le cas lorsqu'un nom propre devient un symbole qui représente une classe entière d'êtres, mais aussi au sens commun, comme la colombe à la paix ou la balance à la justice.

¹⁸⁴ Cf.4.56

¹⁸⁵ Ibid

¹⁸⁶ PEIRCE, Charles Sanders, *the New Elements of Mathematics* EISELE, Carolyn, Paris, Mouton, 1976. P. 243.

¹⁸⁷ Cf.2.329.

¹⁸⁸ Chez Ch. S. Peirce un symbole est la notation d'un rapport - constant dans une culture donnée-entre deux éléments. DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique générale*, op.cit. p.460.

¹⁸⁹Cf. 2.249.

¹⁹⁰ PEIRCE, Charles Sanders, *(MS) the Annotated Catalogue of the Papers of C. S. Peirce*, University of Massachusetts Press, 1967. (M S. 278)

Dans une analyse sémiotique, étant considéré comme signe d'un signe, le nom propre peut-être analysé à deux niveaux : le premier niveau est celui de l'analyse de ce nom comme tous les autres mots de la langue (signe linguistique). Le deuxième niveau est constitué sur la base du premier ; le nom propre à pour origine, par exemple, un nom commun ou un adjectif qui ont un signifié et un référent qui sont différents du nom propre dont ils ont pour origine. Le nom propre acquiert un autre statut différent de son objet d'origine.

A ce sujet de changement de statut Foudil CHERIGUEN, professeur à l'Université de Bejaia, après une étude exhaustive sur le fond onomastique algérien, aborde le sujet de figement (au plan de sens) et l'évolution (au plan de lexique) du nom propre. Il considère que le nom propre, par son statut deuxième de signe d'un signe, acquiert un référent nouveau d'une autre structure qui constitue son objet, d'un côté. D'autre côté, par son statut de symbole, il devient un objet translinguistique. Ainsi, un toponyme à pour fonction, première de délimiter un espace bien déterminé. Puis il devient la partie *présente* pour une partie *absente*. Le toponyme est par excellence un objet translinguistique parce que « *le signe a nécessairement pour objet quelque fragment d'histoire*¹⁹¹. »

Pierce distingue deux moments dans le fonctionnement du nom propre. Le premier moment est celui de l'acte de *baptiser*. Il s'agit de donner un nom à un objet individuel identifié. Le second moment est celui de son *usage référentiel* dans une situation de non-identification. En d'autres termes, l'usage du nom propre en tant que partie d'un énoncé.

Au premier niveau « le baptême » : le nom propre est dit « *authentique* »¹⁹² parce qu'il est lié à une situation « *existentielle* », quant au deuxième niveau il est dit *dégénéré* : « *un index est un representamen dont le caractère représentatif consiste en ce qu'il est un second individuel. Si la secondité est une relation existentielle l'individu est authentique ; si la secondité est référence, l'individu est dégénéré.* »¹⁹³ C'est-à-dire que dans le processus de nomination apparaît l'attribution d'un nom à un objet.

¹⁹¹ Cf. 2.230.

¹⁹² Cf. 2.329.

¹⁹³ Cf. 2.283.

A ce sujet P. Thibaud voit dans le premier niveau de fonctionnement du nom propre une situation *pragmatique d'ostension*¹⁹⁴ (terme ou construction qui permet de montrer l'objet que dénote un mot *Ceci est la craie, ceci est le tableau*), et une *interpellation* dans son deuxième niveau de fonctionnement.

Cependant le nom entretient, toujours selon Peirce, une relation « *dynamique* » entre l'objet, l'index et l'interprète. Un index « *est un signe ... qui renvoie à son objet... parce qu'il est en connexion dynamique, et avec l'objet individuel d'une part, et avec le sens ou la mémoire de la personne pour laquelle il sert de signe, d'autre part.* »¹⁹⁵ Un Indice est un signe qui entretient un rapport physique, matériel avec la chose qu'il désigne. Les signes indiciels sont des traces sensibles d'un phénomène, une expression directe de la chose manifestée. Par exemple des empreintes de pas sur la neige, un bruit, ou la fumée comme un indice de l'existence d'un feu.

Ensuite, apparaît ce que Peirce appelle « *Icône* »¹⁹⁶. Une image mentale (idée qui vient de l'objet nommé) qui demeure dans toutes les utilisations du nom propre en situation de non-présence de l'objet nommé. Peirce définit l'icône comme « *un signe qui fait référence à l'Objet qu'il dénote simplement en vertu des ses caractères propres, lesquels il possède, qu'untel Objet existe réellement ou non ... N'importe quoi, que ce soit une qualité, un existant individuel, ou une loi, est un icône de n'importe quoi, dans la mesure où il ressemble à cette chose et en est utilisé comme signe.* »¹⁹⁷

Conclusion

En fin de cette partie nous avons situé le nom propre dans une approche qui dépasse les problèmes linguistiques et logico-philosophiques. Le nom propre est un signe sémiologique parce qu'il renvoie à plusieurs *interprétants*. Les connotations qui lui sont associés le rendent un signe d'un autre signe tel un symbole ce qui nous oblige de le considérer de nouveau dans le discours. Puisque si le nom propre renvoie à autre chose qui n'est pas contenue dans son signifiant, mais aussi connue par les usagers de la

¹⁹⁴DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*, op.cit., P.339.

¹⁹⁵ Cf. 2.305.

¹⁹⁶ Cf. 2.276.

¹⁹⁷ Cf. 2.247.

langue, cela veut dire qu'il nuance les propos des énonciateurs selon le contexte et les situations de communication.

III.3. Le nom propre dans le discours

Comme partie d'un énoncé le nom propre participe à la construction du sens dans le discours. Ce sens n'est pas stable, il change, se modifie dans le discours en fonction du contexte.

Le nom propre est à la fois signe linguistique, et signe comme substitut (il renvoie à un individu, ou un symbole). En effet, comme unité relevant d'un mode de signifiante « *sémiotique* » au sens d'É. Benveniste ¹⁹⁸ il possède une forme (phonologique et graphique) et un sens. Comme unité de dénomination (relevant d'un mode de signifiante « *sémantique* », « *engendré par le discours* » toujours selon É. Benveniste¹⁹⁹ il renvoie au monde.

Dans les emplois contextuels du nom propre (le changement du sens selon le contexte) la sémiotique du nom agit sur son sens (sémantique). Ainsi, M. Wilmet explique que si « *en langue, le nom propre est un signe nanti d'un signifiant normal et d'un signifié disponible* », le passage de la langue au discours « *connecte le signifiant avec un référent R et mue [...] "l'objet du monde" virtuellement appellable Socrate (ou Platon ou Nestor...) en un objet effectivement appelé Socrate²⁰⁰* » C'est-à-dire que la référence agit sur le sens, et dans ce sens qu'on peut interpréter les « *halos positifs ou négatifs* » dont parle M. Wilmet et les potentialités « *d'évocations symboliques* » que mentionne P. Charaudeau²⁰¹

Au sujet des *halos positifs*, dans son article « *le nom propre dans le discours du reportage sportif ; Une passe à la Zidane* » I. Khmelevskaia montre que, dans le reportage sportif, le nom propre d'équipe ou de joueur possède une triple fonction qui confère au discours une dimension épique : initiatique, ludique et axiologique. En premier lieu, la construction de néologismes et de formes syntaxiques complexes à base de nom propre, mais aussi « *paraphrases* » de noms d'équipes. Puis enfin, par leur

¹⁹⁸ BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p.63.

¹⁹⁹ Ibidem. P.64

²⁰⁰ WILMET, Marc, *Grammaire critique du français*, Paris, Duculot, 1997, p.68.

²⁰¹ CHARAUDEAU, Patrick, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Education, 1992.

forme linguistique et leurs usages discursifs, les noms propres contribuent à rapprocher le commentaire sportif des sagas scandinaves.

De ce fait, les noms propres renvoient à des référents qui éveillent des représentations, des souvenirs positifs ou négatifs et de ce fait participe dans des situations discursives à la compréhension du discours.

III.3.1. Identité et identification

Dans le discours, le rapport entre le nom propre et le référent n'est pas stable. Même, s'il est garant d'une identité et d'une identification linguistique et sociale, le nom propre n'est pas nécessairement le garant de telle identité. Michelle Lecolle, Marie-Anne Paveau et Sandrine Reboul-Touré dans *Le sens du nom propre dans le discours* affirment « *que les êtres du monde, les réalités sociales ou fictives changent sans pour autant changer de nom, un même nom désigne un individu autre* ». Mais parfois aussi le nom change (ou l'individu change de nom); parfois encore un nom propre change de référent, perdant ainsi le lien qui l'unissait à son « référent initial ²⁰²», tout en assurant, par exemple dans un roman, la continuité du récit. La continuité d'une identification pourtant en évolution.

Enfin, un nom propre peut avoir une référence multiple. Il en est ainsi par exemple du toponyme (nom de ville ou de pays) auquel ses potentialités référentielles confèrent en discours une grande souplesse, de sorte qu'il n'est pas rare que plusieurs valeurs (valeur locative, valeur événementielle notamment) se combinent pour une même occurrence, comme le montre M. Lecolle (2004²⁰³, 2006²⁰⁴)

La question de l'identification est abordée en quelque sorte de manière inverse par G. Cislaru dans *Le pseudonyme, nom ou discours? D'Etienne Platon à Oxyhre*. Pour elle, l'individu à Internet ne change pas d'identité mais de nom, par le biais d'un pseudonyme. Au vu de ce nom que le sujet s'attribue à lui-même apparaît alors tout un jeu de construction de l'ethos discursif, où s'entrecroisent des stratégies de masquage et de dévoilement, d'intégration à une communauté d'échange et à une thématique de

²⁰² Dans l'acte de baptême (Garry Pieur)

²⁰³ LECOLLE, M. *Toponymes en jeu : Diversité et mixage des emplois métonymiques de toponymes, Studii si cercetari filologice*, 3 / 2004 : 5-13.

²⁰⁴ LECOLLE, M. *Polyvalence des toponymes et interprétation en contexte*, In *Pratiques*, 107-122.

dialogue. Loin d'être une simple étiquette, le pseudonyme, mot et discours, participe ainsi activement à une co-construction dialogique du sens.

III.3.2. Nom propre ; Histoire et mémoire collective

Qu'il s'agisse de noms de lieux, d'événements ou de personnes, que les noms propres renvoient à des référents dramatiques ou ludiques, ceux-ci éveillent des échos et construisent des résonances significatives, par leur sonorité, par leur monde d'appartenance domaniale et par leur pertinence pour des communautés discursives. L'exemple d'I Khmelevskaia montre que le nom propre possède une fonction cognitive forte. C'est un organisateur cognitif, mémoriel et culturel.

M.-A. Paveau dans son travail sur les noms de bataille, « *De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille* ». montre que les noms propres profondément ancrés dans la mémoire collective des groupes, les « polémonymes²⁰⁵ » accomplissent en effet une triple opération : catégorisation de l'événement (victoire, défaite, défaite glorieuse), distribution de ses valeurs dans la culture du groupe et construction d'un sens social servant de repère pour les commémorations par exemple (Austerlitz et Dien Bien Phu ont déclenché en France en 2004 et 2005 des débats politiques et idéologiques qui ont bien souligné ce triple fonctionnement).

III.4. Le nom propre en pragmatique

Les noms propres sont des parties du discours et des unités discursives, étant des produits interactifs. Nous allons analyser quelques noms propres dans *Les Sirènes de Bagdad* en tant qu'unités discursives produites dans une situation de communication particulière, qui appelle les interlocuteurs à mobiliser leurs compétences linguistiques, sociales, culturelles et communicatives. Une mobilisation qui aboutit nécessairement à une interprétation voulue par le locuteur. Le nom propre agit, donc sur la réception du discours et modifie l'attitude et l'interprétation des interlocuteurs.

²⁰⁵ Noms de batailles.

Les noms propres sont, à l'image de tous les autres éléments du langage, l'objet de la pragmatique qui « étudie l'utilisation du langage dans le discours, et les marques spécifiques qui, dans la langue, attestent sa vocation discursive²⁰⁶. »

La pragmatique est une science qui a vu le jour dans les années 1970, mais la réflexion pragmatique remonte, bien avant, aux travaux de Peirce et Morris. Une des meilleures définitions de cette discipline est celle de Charles William Morris pour qui : « la pragmatique est cette partie de la sémiotique qui traite de l'origine des usages, et des effets de signes à l'intérieur du comportement dans lequel ils apparaissent »²⁰⁷ : elle a pour fonction d'étudier « en quelque sorte le langage en action » et pouvant se définir comme « l'étude des cas où l'interprétation d'une expression dépend de facteurs inhérents au contexte d'énonciation. »²⁰⁸ Le contexte comprend le texte qui précède un énoncé donné et la situation dans laquelle cet énoncé est utilisé. Cette citation met en première place la relation entre l'interprétation de l'énoncé et son contexte de production (d'énonciation.²⁰⁹)

La pragmatique a pour objet l'étude des termes et des procédés, qui dans un discours, traduisent la représentation de l'individu de soi-même et du monde. L'étude de ces procédés passe par l'étude : en premier, les pronoms personnels 1^{er} et de 2^{eme} personnes, qui reflètent la conscience de soi et de l'autre ; en deuxième lieu, les noms propres dont le sens et les référents varient selon l'expérience des individus et la connaissance du monde de chacun d'entre eux ; les adverbes et les démonstratifs qui traduisent la représentation de l'espace et le temps du sujet parlant.

Le texte littéraire n'est qu'une forme savante du langage dans laquelle le lecteur-récepteur, est appelé à travailler pour en découvrir le sens voulu par l'auteur-émetteur. Dans cette « machine paresseuse » pour reprendre l'expression du sémiologue Eco (texte littéraire), le lecteur est invité à interpréter pour remplir les espaces « blanc ». Parce que : « le phénomène littéraire ne se situe pas dans le rapport entre l'auteur et le

²⁰⁶ ARMENGAUD, Françoise, *la pragmatique, Que sais-je ?* Paris, Presses universitaires de France. 1985, p. 5.

²⁰⁷ Morris, Charles, *Writhing on the General Theorys of Signs*, La Haye, Mouton, 1971, p.302.

²⁰⁸ Co Vet, *La pragmatique des temps verbaux*. In *Langue française*, n° 67, mars 1985, p. 3.

²⁰⁹ *L'énonciation est l'acte individuel d'utilisation de la langue, alors que l'énoncé est le résultat de cet acte, c'est l'acte de création du sujet parlant devenu alors ego ou sujet d'énonciation*. DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse, 2002. p. 180

*texte, mais bien dans le rapport entre le texte et le lecteur*²¹⁰. » c'est un rapport actif, une participation au texte pour construire le(s)sens. Dès lors lire un texte signifie déduire et inférer. Dans telle entreprise le lecteur doit mobiliser sa « *mémoire collective* »²¹¹ et ses compétences interprétatives.

La pragmatique, étant la science du langage en acte, donne une importance particulière à toutes les stratégies d'interprétations mises en œuvre par le récepteur(le lecteur). G.GENGEMBRE. précise : « *elle (la pragmatique) prend en compte toutes les stratégies mettant en œuvre l'interprétation des contenus implicites (présupposés et sous-entendus) par le destinataire, elle insiste sur le caractère interactif et réflexif du discours et sur son rapport à des normes* »²¹². C'est la discipline qui a pour objet l'étude des interactions langagière des usagers de la langue « *La pragmatique a été conçue comme cette discipline annexe qui s'intéresserait à ce que les usages font avec les énoncés (pragmatique du grec pragma= « action*²¹³ »

La pragmatique s'intéresse à tous les phénomènes linguistiques qui se situent à trois axes : le premier est le rôle des interlocuteurs, en d'autres termes à l'interaction parce que la pragmatique n'est que « *l'étude du langage en action*²¹⁴. ». Le deuxième est celui du contexte de la situation de communication, autrement dit, la relation entre le texte et le contexte. Il s'agit principalement de l'étude des présupposés et des sous-entendus dans les énoncés, c'est-à-dire des assertions non explicitement reformulés. Et enfin, la distinction entre le langage ordinaire et les genres du discours (normes). En ce sens, la pragmatique vise à élaborer une théorie des actes de paroles, c'est-à-dire « *des types abstraits ou des catégories qui subsument les actions concrètes et individuelles que nous accomplissons en parlant...* »²¹⁵

Pour J.M.Schæffer, il est impossible de comprendre un texte s'il n'est pas inscrit dans « *un système de protocoles* » qui règlent des actes de communication : « *aucun*

²¹⁰ Michael Riffaterre, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 89.

²¹¹ PAVEAU, A.M ; SARFATI, G. ELIA, *Les grandes théories linguistiques de la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, 2003.

²¹² GENGEMBRE. G, *Les grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil, 1996, p.62.

²¹³ MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Nathan, Paris, 2001.

²¹⁴ MORRIS, Charles, *Foundations of the theory of signs*, cite Par G. GENGEMBRE, Op. Cite., p.62.

²¹⁵ Hallyn. F, *Pragmatique*, in Delcroix et Hallyn, 1987, pp.65-71.Cité par Joëlle Desterbecq, Marc Lits, *Du récit au récit médiatique*, 2eme édition, De Boeke Supérieur, s.a, 2017. P.242.

*texte littéraire ne saurait se situer en dehors de toute norme générique : un message n'existe que dans le cadre des conventions du code linguistique*²¹⁶.» il s'agit d'un message intentionnel conditionné par un contexte social ou culturel, émis dans une situation de communication particulière.

Le texte littéraire résulte de toutes ces contraintes sociales, culturelles, idéologiques, parce que « *Chaque auteur a une intention, un dessein ou une visée qu'il réalise à travers la réalisation de son texte et qu'il communique à son lecteur*²¹⁷. » Les intentions de l'auteur et leur compréhension par le lecteur constituent un facteur essentiel dans la réussite des actes de langage.

III.4.1. Le langage en action

Dans sa définition la plus élémentaire, la pragmatique est le langage en action. Il s'agit de l'étude des caractéristiques de l'utilisation du langage. Afin de permettre cette étude, la pragmatique se base sur plusieurs concepts qui permettent l'analyse des énoncés ; le concept d'acte de langage, le contexte et la performance au sens de « *l'accomplissement de l'acte en contexte* »²¹⁸

III.4.1.1. Les actes de langage

En la pragmatique, le langage n'est pas seulement un code visant à exprimer la pensée et à transmettre un message. Il est également une action qui vise à modifier la réalité. C'est le philosophe anglais J. L. Austin qui a introduit la notion d'acte de langage. Au départ, Austin distingue deux types d'énoncés affirmatifs :

— les constatifs, qui décrivent le monde, et peuvent, par conséquent, recevoir la sanction vrai / faux : « la Terre est ronde. »

— les performatifs, qui ne décrivent rien, mais accomplissent une action : « Je te promets de venir ».

²¹⁶ J.M.SCHAEFFER, *genres littéraires*, in *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopédie Universalis, Ed. Albin Michel, Paris, 1997, pp. 339 -343.

²¹⁷ GENGEMBRE. G, *Les grands courants de la critique littéraire*, Ed. Du Seuil, Paris, 1996, p.62.

²¹⁸ ARMENGAUD, Françoise, *La Pragmatique, Que sais-je*, op.cit., P. 7.

Mais il s'est rendu compte que même les énoncés constatifs peuvent être dans certains cas performatifs (j'affirme que la terre est ronde). Alors il abandonne cette théorie au profit de la théorie d'actes de langage et distingue :

1-L'acte locutoire : il correspond au fait de dire, dans le sens de produire de la parole (en articulant et en combinant des sons et des mots selon les règles de la grammaire) ;

2- L'acte illocutoire : c'est acte qu'on accomplit en disant quelque chose : j'accomplis un acte de promesse en disant « Je promets », de questionnement en employant une interrogative, d'ordre en employant un impératif, etc. ; La perfection de l'acte illocutoire littéraire est d'être compris car l'énonciation littéraire possède une force différente, « *elle peut exercer sa forme dans un nombre interminable de contextes, chez un nombre indéterminé d'individus ...l'illocution littéraire apparaît comme une énonciation qui échappe, comme le rite et le jeu, à une synchronisation contraignante avec le continuum des autres actes...elle n'est pas d'affirmer, de promettre ou de demander, mais de produire des structures qui disent l'affirmation, la promesse, la demande. Elle consiste, en somme, à proposer un modèle de ce qui peut-être (fait, dit, insinué) dans la parole*²¹⁹. »

3- L'acte perlocutoire : il correspond à l'effet produit sur l'interlocuteur par l'acte illocutoire. En posant une question, je peux m'attendre, au niveau perlocutoire, à toute une série de réactions possibles : je peux, par exemple, obtenir la réponse demandée, mais aussi une non-réponse, une contestation de la part de l'interlocuteur sur mon droit de lui poser des questions, etc. « *cet acte n'est accompli que si l'auditeur reconnaît l'intention qu'à le locuteur d'accomplir cet acte et non un autre*²²⁰.»

III.4.1.2.De la parole à l'action

Toute énonciation suppose un locuteur et un auditeur et bien entendu une intention chez le premier d'influencer le deuxième. Les énoncés sont donc des actes, c'est-à-dire qu'ils sont faits pour agir sur autrui, ou aussi l'amener à réagir car tout «

²¹⁹HALLYN, F *Pragmatique*, in Delcroix et Hallyn, 1987, pp.65-71.Cité par Joëlle Desterbecq, Marc Lits, *Du récit au récit médiatique*, 2eme édition, De Boeke Supérieur, s.a, 2017. P.235.

²²⁰RECONATI, E, *Les énoncés performatifs*, Paris, Ed. De Minuit, 1981, pp.42-43. Cité in Thèse de doctorat du Dr DJ. KKADIC, Op. Cit., P. 392.

*énoncé est doté d'une charge pragmatique*²²¹ » et « *il ne s'actualise jamais seul, il est toujours pris en charge par « une valeur illocutoire*²²² »

L'analyse des actes de langage peut venir éclairer efficacement le fonctionnement du dialogue romanesque. Dès lors, le langage ne sert pas seulement à raconter, à décrire ou exprimer les pensées des locuteurs mais comme une activité qui modifie une situation en reconnaissant à autrui une intention pragmatique. Un dialogue qui exige la coopération du lecteur pour qu'il construise « *l'univers de fiction* » à partir des indications, implicites le plus souvent, qui lui sont données, parce que « *toute œuvre qui figure au corpus de la littérature pousse son lecteur à traquer l'implicite*²²³»

III.4.1.3. La performance

La performance est le dernier concept de la pragmatique. Il s'agit de « *la manifestation de la compétence des sujets parlants dans leurs multiples actes de parole.* »²²⁴

Les performances linguistiques des sujets parlants sont les phrases produites en fonction de la situation de communication. La performance dépend de la compétence²²⁵ du sujet et de la situation de communication ; elle dépend, en effet, de facteurs très divers, comme la mémoire (*individuelle et collective*), l'attention, le contexte social, les relations psychosociales entre le locuteur et l'interlocuteur, l'affectivité des participants à la communication, etc.

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, Yacine et Sayed s'expriment à la première personne « je », pour s'adresser à leurs interlocuteurs. C'est un pronom par lequel les énonciateurs assument la responsabilité par rapport à ce qu'ils énoncent. Ils affichent clairement leur engagement et leur intention afin d'éviter tout sorte d'ambiguïté ou malentendu : « *je te plains* », « *je t'écoute* » (p.183), « *je l'ai répété* », « *je vous le*

²²¹GOUVARD, Jean-Michel, *La pragmatique : outil pour l'analyse littéraire*, Paris, Ed. Armand Colin, 1998.

²²² Ibid.

²²³ MAINGUENEAU, D. (1990). *Pragmatisme pour le discours littéraire*. Paris : Bordas. P.78.

²²⁴ Ibid. P. 354.

²²⁵ « La compétence est le système de règles intériorisé par les sujets parlants et constituant leur savoir linguistique, grâce auquel ils sont capables de prononcer ou de comprendre un nombre infini de phrases inédites. » Jean Dubois *Dictionnaire de linguistique*, Larousse 2002, p. 100

dis », « *je n'ai pas attendu* », « *j'ai pris les armes* »(p.184), « *je sais* »(p.185) dit Yacine.

Les locuteurs (Yacine et Sayed) désignent leurs interlocuteurs (Hassan, Hussein et Bédouin) avec un « *tu* » dans des énoncés interrogatifs dont la valeur est rhétorique puisqu'ils n'appellent pas une réponse, ils visent à avancer des affirmations sous forme d'interrogation. « *Tu penses que tu n'es pas à plaindre ?* »(p.183), « *Est-ce que tu as attendu le feu à toi ?* », ? (p.184), « *Tu crois que ?* » (p.1985). Ces deux pronoms affichent le caractère personnel et familier de la conversation d'un côté, et le maintien de contact d'un autre côté. En effet, Sayed, Yacine, les jumeaux et Bédouin sont tous originaires du même village, Kafr Karem. Les énonciateurs sont restés en contact dans tous les moments de cette discussion. Quand au tutoiement, il assure le maintien de contact et la familiarité entre les énonciateurs.

Dans d'autres séquences Sayed et Yacine utilisent le pronom personnel « nous » qui désigne à la fois les membres du groupes et tous les Irakiens, pour se distinguer de « il » et « ils » qui représente l(es) étranger(s). Les substituts de ce « ils (s) » affichent la position des énonciateurs vis-à-vis ces étrangers ; « G I », « on », « type », « morveux » pour enfin les nommés « les américains ». L'objectif est d'accentuer l'étrangeté à travers ces substituts, et de les chosifier.

Un autre procédé linguistique qui à une importance majeure, et qui joue un rôle d'un côté dans le maintien du contact et dans la compréhension, d'un autre côté. Il s'agit de l'utilisation de l'impératif dans les énoncés de la discussion : « *regarde-les* », « *Vasy, jette un coup d'œil* » (p.188) à fonction impérative ou conative qui vise à imposer un comportement déterminé à l'interlocuteur.

III.4.2.Contexte et interaction

Le contexte pragmatique est le deuxième concept de la pragmatique, il est la situation de profération du discours. En distingue :

1-Contexte verbal « *l'ensemble du texte dans lequel se situe une unité déterminée, c'est-à-dire les éléments qui précèdent ou qui suivent cette unité, son environnement* »²²⁶

La conversation entre les membres du groupe n'est qu'une partie d'un ensemble de discussion, c'est la 33^{eme} discussion de l'ensemble des 65 dans le roman. La langue, les convictions et l'attitude de Yacine et Sayed n'ont pas changé depuis qu'ils étaient à Kafr Karem.

Bédouin, personnage principal et narrateur connaît bien Yacine et sa façon de penser. « *Pendant que tout le monde piochait dans les corbeilles pleines de cacahuètes en sirotant du thé, Yacine ne tenait pas en place. On l'aurait cru possédé par le démon. Son regard exacerbé n'arrêtait pas de traquer les nuques basses et de leur chercher noise.* »(p. 72)

Yacine considère les habitants, de Kafr Karem, qui ne rejoignent pas la résistance armée comme des lâches qui ont trahi l'appel de leur pays. « *Je t'interdis de m'associer à ces crétins. Je ne suis pas un lâche.* » (p.76) dit Yacine en s'adressant à Sayed. Pour celui-ci, l'état de trouble émotionnel de Yacine est une opportunité à ne pas rater. Il frappe le fer chaud : « *prouve-le ... Vas-y, qu'est-ce qui t'empêche de passer à l'acte ?* »(p. 76)

2-Contexte situationnel « *l'ensemble des conditions naturelles sociales et culturelles dans lesquelles se situe un énoncé, un discours. Ce sont les données communes à l'émetteur et au récepteur sur la situation culturelle et psychologique, les expériences et les connaissances de chacun des deux.* »²²⁷

Le contexte situationnel renvoie à la situation d'énonciation. Le contexte est donc le milieu environnant dans lequel s'insère l'énonciation. En effet, Sayed, Yacine et les jumeaux sont arrivés chez Bédouin avec un but bien déterminé ; convaincre le jeune à rejoindre la rébellion. Pour atteindre ce but, les énonciateurs Sayed et Yacine jouent sur plusieurs éléments. En premier lieu, l'appartenance tribale, puisque tous sont de Kafr Karem. Ils partagent les mêmes valeurs tribales qui imposent le soutien de l'individu aux autres membres de son groupe. Ces jeunes sont tous témoins du mal qui secoué leur

²²⁶ DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*, op.cit., p. 116

²²⁷ Ibid.

village. Ainsi Yacine évoque la tragédie de la mort de Souleyman, le simple d'esprit tué par les Américains ; « *j'ai pris les armes pour ne pas finir comme Souleyman* » (p.184). Pour lui ce simple d'esprit fut tué parce qu'il ne savait pas se défendre, et de ce fait pour ne pas subir le même sort, tous les Irakiens doivent prendre les armes.

En deuxième lieu, l'histoire collective. Ils partagent la même histoire, les mêmes légendes et les mêmes mythes. Le mythe, étant le plus important de ces derniers, est une histoire qui assure la « cohésion sociale » entre les membres d'un groupe. L'évocation des mythes, qui remontent à plusieurs époques de l'histoire de l'Irak, dans un cadre comparatif avec les mythes américains modernes, a pour but de tracer les contours d'une identité différente, qui permettraient aux membres de chaque communauté de se positionner : « *Babylone contre Disneyland, les Jardins suspendus contre le Golden Gate Bridge, Schéhérazade contre Ma Baker, Sindbad contre Terminator...* »(p. 188)

Ces mythes irakiens appartiennent à cette histoire collective et façonnent l'identité personnelle et collective des membres de cette communauté. De ce fait, la défense de cette histoire devient un devoir pour tous les membres. C'est dans cette fonction argumentative qu'il faut lire ce contraste mythique.

III.4.2.1.L'interaction

L'interaction entre les sujets parlants est un des éléments les plus importants dans l'analyse pragmatique. Dans une discussion, les sujets parlants n'échangent pas des phrases, ils modulent leurs énoncés en fonctions de la situation de communication dont l'interaction est l'élément le plus déterminant. Elle leur permet de mesurer l'efficacité de la communication. Ainsi, le sujet parlant atténue un propos, renforce un autre, change d'intonation, etc.

Dans la discussion Yacine, soucieux de l'accomplissement de son message, lit tout signe provenant de son interlocuteur. Conscient que l'affront du père de Bédouin le touche profondément, il évoque cet incident sans autant dépasser les limites de l'intimité de son interlocuteur : « *Yacine lisait sur ma figure ce que je criais en mon for intérieur. Il n'en fit pas ca.* »(p.185) Yacine renforce, dans une autre occasion, ses propos lorsqu'il constate que la colère s'empare de Bédouin :

« La colère m'étouffait. Yacine le voyait nettement ; il renchérit :

-Que peut-on attendre d'un morveux qui placera dans un mouvoir la femme qui l'a porté dans son ventre. » (p.186)

De son tour Sayed, qui est le deuxième pôle de l'entreprise argumentative, veille à ce que la pression sur Bédouin n'ait pas de conséquences contraires aux intentions initiales. Il intervient pour atténuer la pression et pour expliquer davantage les raisons de Yacine :

« Ca m'enrageait.

Sayed comprit que j'étais sur le point d'implorer. Il dit :

- Ces gens-là n'ont pas plus de considération pour leurs aînés que pour leurs rejets. C'est ce que Yacine tente de t'expliquer. Il n'est pas entrain de te passer un savon. »(p. 186)Mais, lorsqu'il voit que le Bédouin est perturbé il en saisit l'opportunité :

« J'avais perdu l'usage de la parole. Sayed en profita pour m'assener. » (p.187)

Dans cette interaction le langage gestuel est à interpréter. Tous les sujets parlants sont attentif s au moindre geste provenant des autres. Il représente leur réaction face aux propos d'autrui.

« *Il (Yacine) avait changé. Je lui aurais donné dix ans de plus. Son regard était toujours intimidant* » (p.183), « *il me toisa* », « *Yacine me toisa de nouveau* » (p.184), « *Yacine respira lentement et modérant l'acuité de son regard, il me dit...* », « *je fronçai les sourcil* », « *je baissais la tête* », « *il s'adossa au mur, croisa les bras sur la poitrine et me fixa en silence. Ses yeux m'indisposaient.* » (p.185), « *la colère m'étouffait* », « *ca m'enrageait* », « *il tourna la main ans le sens d'une aiguille.* »(p186), « *Yacine ...se leva et s'approcha de moi, nez contre nez. Pas grand-chose, mon frère.* »p.187)

III.4.2.2.L'acte perlocutoire

La pragmatique, étant liée à une relation duale entre un locuteur et son interlocuteur, mesure l'effet produit de l'un sur l'autre. Il s'agit de la conséquence de l'acte illocutoire.

Bédouin, personnage principal et narrateur, admet que le discours de Yacine l'avait affecté « Ce fumier de Yacine venait de me tirer une sacrée épine du pied. Il avait su me toucher exactement là où il fallait. »(p.189) Le discours du locuteur est considéré comme un remède aux maux de Bédouin, bien qu'il ne donne pas une grande importance à la crédibilité de leur propos « Il importait peu de savoir si Sayed était sincère ou si Yacine me parlait avec ses mots à lui... »(p.188)Le jeune Bédouin indécis, timide, a choisi son chemin « J'étais venu à Bagdad venger une offense. J'ignorais comment m'y prendre. Désormais, la question ne se posait pas. » (p.189) plus loin Bédouin confirme cet effet :

« C'était comme si on téléchargeait en moi toutes les raisons possibles et imaginables de foutre en l'air le monde .C'était aussi, sans doute, ce qu'espérait Sayed ; m'en mettre plein les yeux, engranger dans mon subconscient un maximum de colère qui, le temps venu, saurait conférer à mes sévices de l'enthousiasme et une certaine légitimité. » (p. 210)

L'analyse de l'acte perlocutoire nous montre que les locuteurs sont arrivés à leur intention, mais avec la complicité de leur interlocuteur, Bédouin «Et pourtant, il me semble que c'était exactement ce que je voulais entendre. »(p.188) Il ajoutait : « lorsque Yacine consentait à m'ouvrir enfin ses bras, c'était comme s'il ouvrit le seul chemin qui conduisait à ce que je cherchais plus que tout au monde : l'honneur des miens. »(p.188)

Conclusion

En fin de ce chapitre, nous pouvons dire que le nom propre est un signe sémiotique par excellence. Par sa fonction indexique, il désigne les individus et les distingue les uns des autres. Comme symbole, le nom propre renvoie à d'autres noms, époques, situations positives ou négative, valeurs... en d'autres termes il nous renvoie à tout ce qui est important dans la culture ou l'histoire d'un groupe.

En pragmatique, le nom propre est un « actant » dans le discours. En effet, il permet aux interlocuteurs de le traduire en fonction de la situation de communication. Etant donné un bien discursif des membres d'une communauté, le nom propre génère un ensemble varié, parfois contradictoire de connotations traduites par les interlocuteurs et constituent un contexte qui oriente non seulement la compréhension mais aussi l'interprétation des énoncés.

Les noms propres dans un discours sont donc des éléments conçus par l'énonciateur dans un contexte particulier et en vue d'une intention de communication. Ils sont donc comparables à des pièces de jeu d'échecs déplacées dans une stratégie conçue d'avance.

« Un nom, quand on le rencontre pour la première fois, est relié existentiellement à quelque percept ou autre connaissance équivalente individuelle de l'individu qu'il nomme. Il est alors, et alors seulement, un authentique Index. Lors de la seconde rencontre, on le considère comme une Icône de cet index. Une fois que l'habitude nous a familiarisé avec lui, il devient un symbole de son Interprétant représente comme Icône d'un Index de l'Individu nommé. » (2.329)

Chapitre IV

L'onomastique romanesque

Introduction

Pour l'auteur rien au hasard, les noms sont choisis avec grande importance, des écrivains comme Sade (Barthes²²⁸) ou Zola (Carlson²²⁹) ont avoué avoir passé des journées à sélectionner et à choisir les noms de leurs personnages. Du sentiment d'exaltation jusqu'aux fantasmes les plus pervers, le nom propre a toujours séduit écrivains et lecteurs. Barthes, un des premiers sémioticiens du texte affirme : « *Il est vrai que j'ai avec les noms propres un rapport qui m'est énigmatique, qui est de l'ordre de la signifiante, du désir, peut-être même de la jouissance. La psychanalyse s'est beaucoup occupée de ces problèmes et l'on sait très bien que le nom propre est, si je puis dire, une avenue royale du sujet et du désir*²³⁰. »

Le nom d'un personnage est « parlant » et il ne suffit pas qu'il soit vraisemblable, surtout quand il s'agit d'un roman réaliste. Mais il doit aussi transmettre, par son origine et les connotations qui lui sont associées, d'autres informations sur le personnage qui le porte et ses rapports avec les autres personnages. Charles GRIVEL explique, dans les propos suivant, l'importance du nom propre fictif: « *Le nom est parlant ; il énonce la personne qui le porte en lui assignant un rang, des qualités, en déclarant d'un point de vue ou d'un autre ses qualités ; il procède d'un choix, que marque déjà les modes et les désaffections successives dont il est l'objet*²³¹. »

Les rapports qui lient l'auteur, l'œuvre et le lecteur sont très variés. Le plus important et qui agit sur les autres est celui qui lie le lecteur à l'œuvre. Le rôle du lecteur n'est plus de décoder mais d'établir des liens, c'est ce que Barthes appelle « *le paradoxe du lecteur* » :

« il est communément admis que lire, c'est décoder : des lettres, des mots, des sens, des structures, et cela est incontestable ; mais en accumulant les décodages, puisque la lecture est de droit infinie, en ôtant le cran d'arrêt du sens, en mettant la lecture en roue libre, le lecteur est pris dans un renversement dialectique : finalement, il ne décote pas, il sur-code ;

²²⁸ BARTHES, Roland, *Sade, Fourier, Loyola*, Paris, Seuil, 1971, p. 172.

²²⁹ Note de VAXELAIRE, Carlson 1983, p.286.

²³⁰ BARTHES, Roland, *Noms de personne (dans 20 mots-clefs...* interview Magazine *Littéraire*, février 1975) ; repris dans les Œuvres Complètes t. III, p. 321.

²³¹ GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, Paris, Mouton, 1973, P. 133.

*il ne déchiffre pas, il produit, il entasse des langages, il se laisse infiniment et inlassablement traverser par eux : il est cette traversée*²³². »

Dans cette relation les rapports qu'entretiennent le lecteur avec l'œuvre sont les plus importants parce que : « *le phénomène littéraire ne se situe pas dans le rapport entre l'auteur et le texte, mais bien dans le rapport entre le texte et le lecteur*²³³. » Il s'agit d'un rapport actif, d'une participation au texte.

IV.1.L'onomastique fictionnelle, objet et vocation

L'onomastique romanesque, selon EUGENE Nicole, « *a pour tache de préciser les conditions spécifiques du fonctionnement de son objet dans le champ qui lui est propre.* »²³⁴ c'est-à-dire, le champ du texte de fiction. Elle est aussi le lieu d'une contradiction. D'une part, le souci de vraisemblance, qui impose une nomination qui imite le monde réel. D'autre part, le principe de *motivation* du nom propre. C'est-à-dire, la redondance entre le signifiant et le signifié, entre le nom et le personnage.

Concernant le premier souci, celui de l'aspiration de l'onomastique romanesque, réaliste surtout, à la vraisemblance, Vincent JOUVE voit que : « *L'être du personnage dépend d'abord du nom propre qui suggérant une individualité est l'un des instruments les plus efficaces du réel.* »²³⁵ Bakhtine explique ce rapport du réel à la fiction, pour lui : « *le roman n'est pas le reflet direct d'une réalité extérieure, mais sa reconstruction par l'écrivain au moyen de matériaux du langage et de l'esthétique*²³⁶. » De ce fait, la nomination fictionnelle obéit d'une manière ou d'une autre aux règles de nomination arbitraire du monde réel.

Quant à la motivation, elle renvoie aux connotations attribuées aux noms propres. Ces connotations entrent en résonance avec les autres éléments du texte, et incitent le lecteur à prendre part dans sa quête interprétative. En effet, le nom de n'importe quel personnage ne peut être analysé qu'en fonction des compétences

²³²BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 48.

²³³ RIFFATERRE, Michael, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 89.

²³⁴ EUGENE, Nicole, *L'onomastique littéraire*, In *Poétique*, N° 54, 1983, p. 235.

²³⁵ JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*. Paris, Armand Colin, 2007, p. 89.

²³⁶ BAKHTINE, Mikhaïl, cité par VAXELAIRE, Jean-Louis, *Les noms propres, une analyse lexicographique et historique*. Paris, Honoré Champion, 2005. p 671.

linguistiques et culturelles du lecteur, et selon les relations qu'il entretient avec les autres éléments constitutifs du texte.

Dans ces relations, le nom propre peut être aussi un élément d'allusion intertextuelle, dans laquelle le lecteur est appelé à établir les relations possibles qu'entretient le nom avec les textes antérieurs, le texte présent (roman) et le hors-texte.

IV.1.1. Les fonctions du nom propre fictionnel

Le nom propre de fiction a aussi un usage pragmatique à l'image du nom propre réel dans la société. En ce sens, la fonction du nom propre fictif est de *désigner, classer, et signifier*.

Tout comme le monde réel le nom propre *désigne* et singularise le personnage. Le nom propre d'un personnage est « *un indicateur d'individualité*²³⁷. » Pour Michel FOUCAULT « *les noms propres formeraient d'utiles repères, éviteraient des désignations ambiguës, ils nous diraient ce que regarde le peintre*²³⁸. » C'est-à-dire ce que regarde l'auteur. Pour éviter toute ambiguïté, et dans le but de s'identifier au réel et de donner une identité crédible, il n'y a pas mieux que de choisir un nom du monde réel, parce que « *structuralement parlant, on ne peut...retenir aucune différence entre les noms propres fictionnels et non fictionnels*²³⁹. »

La fonction de *classement* repose, essentiellement, sur l'opposition entre le(s) porteur(s) du nom propre dans le roman, et celui (ceux) du monde réel. Pour GRIVEL, le nom propre « *fonde le roman en vérité, puisqu'il transporte l'apparence de la propriété qu'a toujours le Nom dans l'usage courant*²⁴⁰. » Dans un autre ouvrage, GRIVEL voit que : « *le nom propre [...] circule dans les classes sociales, d'un niveau de roman à l'autre...quelque soit sa position, le nom propre classe*²⁴¹. »

²³⁷ JOUVE, Vincent, *L'Effet-personnage dans le roman*, PUF écriture, 1998, p.111.

²³⁸ FOUCAULT, Michel, *Les mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p.35.

²³⁹ PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, « Poétique », 1988, p.51.

²⁴⁰ GRIVEL Charles, Cité par EUGENE, Nicole, *L'onomastique littéraire*, Op.cit., p. 239.

²⁴¹ GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, op.cit., p.133.

C'est l'opposition entre l'aspect mimétique du personnage, voire de son nom, lorsque la vraisemblance est la préoccupation essentielle, et l'aspect anémique du nom lorsque l'esthétique est anti mimétique ou ironique.

En ce qui concerne la *signification*, Charles GRIVEL explique que « *le nom de personne (dans le système de fiction) bien qu' « arbitraire » n'est cependant pas dépourvu de signification...sa gratuité n'est qu'apparente sa neutralité feinte*²⁴². » EUGENE Nicole la trouve dans le rapport entre le contenu sémantique du nom propre, et la position du personnage par rapport aux autres composantes ; personnages, actes, etc. Parce que cette fonction (la signification) du nom propre ne se présente « *pas seulement comme un transfert des structures du code onomastique de la langue*²⁴³. », mais aussi comme un rapport génétique entre le nom propre (contenu sémantique) et le texte (contenu sémiotique, personnages, actions, caractères...).

IV.1.2.Nom propre histoire et mémoire

Dans toutes les cultures, les noms propres se chargent de connotations positives ou négatives. Ces connotations sont reconnues par l'ensemble des usagers de la langue, se transmettent d'une génération à une autre et s'enrichissent davantage. C'est pourquoi les lecteurs étrangers, même s'ils maîtrisent la langue, éprouvent des difficultés à comprendre toutes les significations que peuvent identifier les lecteurs de langue maternelle. Et c'est bien cette compétence qui permet aux lecteurs le classement des personnages à partir de leurs noms.

Dans ses analyses des noms de personnages de la romancière américaines MARLYN French, J.L VAXELAIRE évoquent le choix de noms « transparents » ou « signifiants » qui situent le personnage dans la trame du roman. Il donne comme exemple les personnages dans *Bleeding Heart* (de la romancière MARLYN), Dolores (la douloureuse) et Victor (le vainqueur)²⁴⁴. Toujours dans le même sens, Vincent JOUVE explique l'importance du nom dans le roman de Flaubert : « *Le seul nom d'Emma Bovary signale le drame intérieur du personnage partagé entre ses aspirations*

²⁴² Ibid, p.129.

²⁴³EUGENE, Nicole, Op.cit., p. 242.

²⁴⁴ VAXELAIRE, Jean-Louis, Op.cit., p.184.

à des amours romanesques « aima » et l'horizon borné de la vie de province (« *Bovary* » évoque « bovin »)²⁴⁵ .

IV.1.3. Le nom propre dans la sémiotique du texte.

Le nom propre n'est pas seulement « *le prince des signifiants* »²⁴⁶ mais il est par excellence « *l'élément central de la sémiotique du personnage et de la typologie narrative.* »²⁴⁷ En effet, la sémiotique ne s'intéresse pas, comme l'onomastique, de l'origine des noms propres. Mais Elle s'intéresse davantage de la relation *dynamique* qui relie le nom propre comme index (qui permet de singulariser), à « *la mémoire collective* » des individus qui donne un autre référent au signe (nom propre) pour lui donner un statut de symbole.

L'auteur, partageant la « mémoire collective » de ses lecteurs, l'auteur exploite les connotations qui se collent diachroniquement (histoire) aux noms propres pour les transposer synchroniquement dans une dénomination fictive (roman).

Les noms de personnages ne peuvent donc être interprétés que dans une sémiotique narrative, qui unit le personnage comme signe narratif au nom comme signe sémiotique.

IV. 2. La genèse du nom propre fictif

De leur encodage par l'auteur à leur décodage par le lecteur, les noms propres de fiction se réfèrent aux « *trois moments de l'épaississement progressif du signifié onomastique : la conception du nom, la rédaction de l'œuvre (l'écriture) et sa réception (la lecture)* »²⁴⁸ dans ce processus sémiotique « *Les noms de personnages sont ainsi écartelés entre l'univers référentiel et l'univers fictionnel, et forcément affectés, d'autre part, par l'irréductible distance qui sépare le monde du texte du monde du lecteur* »²⁴⁹ »

²⁴⁵JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*, Op.cit., p. 89.

²⁴⁶ BARTHES, Roland , *Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe*, in Claude Chabral, *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1974, p.34.

²⁴⁷ EUGENE, Nicole, op.cit., p.233.

²⁴⁸ BAUELLE, Yves *Sémantique de l'onomastique fictionnelle : esquisse d'une topique*, pp 25-40, in *Le Texte et le Nom, Actes du colloque de Montréal*, avril 1995, édités par Martine Léonard

²⁴⁹ Ibid.

Dans la première étape celle de la conception du nom propre. L'attribution d'un nom est un acte intentionnel « *ce choix initial répond toujours à une intention de sens*²⁵⁰ », mais comment se baser sur un système de nomination (civil) à la fois opaque et arbitraire, dans un processus de nomination fictive dont la motivation constitue l'essentiel ? Concernant ce point, BAUDELLE écrit : « *la fiction soumettant les noms propres à un double processus de sémantisation et de motivation qui instaure une relation de redondance entre les signifiés du nom et les signifiés textuels du personnage qui le porte*²⁵¹ »

Dans son choix initial, le romancier est guidé par deux jalons opposés ; vraisemblance et insignifiance. D'un côté, il doit préserver la vraisemblance de la nomination, c'est la raison qui fait que la plupart des noms propres sont empruntés d'un manuel téléphonique, ou n'importe quel autre source (dictionnaire des noms propres, registres d'état civil...) De l'autre côté, il doit « *estomper de la motivation* » des noms propres qui doivent être significatifs mais pas transparent.

La deuxième étape est la phase de l'écriture, qui est une véritable construction sémiotique du personnage puisque « *de signifiés supplémentaires ... viennent se superposer à sa motivation principale sans l'annuler* ». Ainsi, à partir d'un choix de noms propres plus ou moins plausibles, le texte va dans un deuxième temps « *en actualiser les capacités expressives* ». Il s'agit toutefois en général d'éléments secondaires, dans la mesure où la motivation onomastique reste habituellement fondée sur les actes, les attitudes et les caractères les plus remarquables du personnage.

De la naissance du nom à son enrichissement sémiotique, le subjectivisme de l'écrivain est de par en part du conscient et de l'inconscient. Joël CLERGET explique ce rapport entre nom propre et l'inconscient : « *La portée du nom propre déterminée subjectivement par sa couleur, ses sonorités ou ses variations spécifiques est au cœur de la création littéraire. Par le chiffre celé qu'il contient, il échappe plus ou moins à l'intentionnalité de l'auteur*²⁵². »

²⁵⁰ Ibid.

²⁵¹ Ibid.

²⁵² CLERGET, Joël, *Le nom en littérature, dans Le nom et la nomination*, Erès, 1990, p 31.

La troisième étape, qui échappe au pouvoir de l'auteur, est celle de la lecture, de l'interprétation du texte (le Nom propre dans le texte). Le déchiffrement du nom propre par le lecteur représente-t-il un enrichissement ou une déperdition de sens ? BAUDELLÉ propose, en réponse à cette question, trois modèles herméneutiques :

- a) la rhétorique pure, où la légitimité est réservée aux effets de sens voulus par l'auteur.
- b) le modèle libertaire et dialogique (défendu notamment par Julia Kristeva) qui autorise une « polysémie infinie du texte ».
- c) en opposition à ces deux modèles, une forme de « régulation herméneutique » définie par deux bornes : le seuil de perceptibilité (cf. Riffaterre) et le seuil d'admissibilité.

IV.2.1. La motivation du nom propre

La motivation du nom propre est une forme de redondance entre le nom et le nommé(le référent). Caroline Masseron et Brigitte Petit-Jean expliquent ce rapport entre le nom et le référent :

« En tant que signe linguistique, le nom propre est un signe arbitraire, la notion d'arbitraire désigne le rapport non nécessaire entre le signe et son référent. Mais le degré d'arbitraire du signe diminue et le signe devient motivé quand un lien existe entre le signe et son référent, ici le nom et le personnage qu'il désigne, que ce lien s'établisse avec la partie signifiante ou la partie signifiée du signe. C'est ce mécanisme linguistique et textuel que nous appelons la motivation. »²⁵³

Le rapport qui lie le signe au référent, voit Rigolot, rend le nom propre un élément de « littérature » du texte :

« En littérature, le nom propre peut se charger de signification au même titre que les autres mots du texte : le référent s'estompe alors pour privilégier le rapport du signifiant au signifié. Participant à la « littérature » du texte, le nom propre semble être à la recherche

²⁵³ MASSERON, Caroline et PETIT-JEAN, Brigitte, *Pour une définition du personnage : l'exemple de Germinal. Pratiques*, N° 22-23, mars, 1979, p. 76

d'une remotivation phonique et morphologique qui n'a souvent rien à voir avec son origine appellatif. »²⁵⁴

La motivation du nom propre est perçue comme une affectation de connotations qui passent d'un nom à un autre nom. Ces traits communs évoqués explicitement ou implicitement assurent la relation sémantique des deux noms, c'est ce que Jean-Claude BONDOL appelle le « lien connotatif » qui assure le « transfert connotatif » qui le définit comme :

« Une forme de cotexte particulier dans la mesure où le nom propre sur lequel porte la motivation est investi d'un sens donné :

- soit en fonction de la compétence encyclopédique supposée de l'énonciataire qui lui permet d'effectuer un calcul énonciatif pour tirer des inférences à partir d'un autre ou d'autres noms historiquement ou culturellement porteurs de valeurs positives ou négatives;

- soit en fonction de la compétence linguistique et culturelle qui permet à l'énonciataire (téléspectateur) d'identifier une intrusion dans une formule figée : le nom propre remplaçant se chargeant alors de la valeur sémantique du nom propre remplacé. »²⁵⁵

On voit que pour C. BONDOL, ce qui détermine le sens du nom propre dans une œuvre de fiction est la compétence encyclopédique ou la compétence culturelle et linguistique du lecteur.

IV.2.2.La motivation co(n) textuelle

Le nom propre est porteur de sens comme tous les autres mots du texte. Le rapprochement sémantique de deux noms propres dépend, comme nous l'avons avancé, de la compétence du lecteur, qui doit interroger le nom dans la langue, la culture et le texte. C'est bien dans cette lignée qu'il faut traduire les propos de Barthes pour qui « *un nom propre doit être interrogé soigneusement, car le nom propre est si, l'on peut dire, le prince des signifiants ; ses connotations sont riches, sociales et symboliques.* »²⁵⁶

²⁵⁴ RIGOLOTT, François, *Poétique*, 1974, p. 194, cité par ACHOUR, Christiane et REZZOUG, Simone, *Convergences critiques, introduction à lecture du littéraire*, OPU, Alger, 2009. p. 203.

²⁵⁵ BONDOL, Jean-Claude, *L'Énonciation dans la communication médiatique. Fonctionnement de l'implicite subjectif dans les discours du mode authentifiant de la télévision*, Thèse de doctorat, Université Paris 8.

²⁵⁶ BARTHES, Roland, *Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe*, Op.cit., p.34

La motivation contextuelle ou cotextuelle du nom propre a une fonction communicative. Kerbrat-Orechionni voit que les noms propres signifient connotativement et de ce fait ils font partie de la stratégie communicative du locuteur :

« Pourtant ils sont informatifs : chaque nom propre draine avec lui l'ensemble des connaissances que les actants de l'énonciation possèdent sur le porteur du nom. Ils signifient donc mais connotativement, et cela doublement : parce qu'ils évoquent tel sexe, telle origine géographique plus que telle autre, qu'ils peuvent être comiques ou ridicules, vulgaires ou aristocratiques. »²⁵⁷

A propos du contexte M.N Gary-Prieur voit que l'interprétation du nom propre est tous les autres signes est dépendante du contexte. Le contexte est décisif pour la compréhension du nom propre :

« Il est vrai de n'importe quelle unité lexicale que son interprétation dans un énoncé dépend dans une certaine mesure du contexte : c'est le contexte par exemple qui réduit la polysémie des noms et des verbes. Mais la dépendance du nom propre au contexte est d'une autre nature : dans la mesure où le nom propre n'est associé à aucun concept, son interprétation est entièrement régie par le contexte. »²⁵⁸

Quelque soit la connotation affectée au nom propre, seule le contexte permet de la déterminer et de l'associer dans une dimension communicative avec les autres signes du texte.

IV.3.La dénomination, acte de dénonciation

La littérature est un acte d'expression mais aussi de dénonciation. En pragmatique « dénoncer » est un acte de langage mettant en relation un locuteur et un co-locuteur ; il est alors acte illocutoire destiné à convaincre le destinataire de l'illocution. En effet *« toute œuvre est doublement transgressive parce qu'elle impose sa parole, mais parce que directement ou indirectement, elle ne parle que de son auteur, contraignant le destinataire à s'intéresser à lui²⁵⁹ »* parce que le texte n'est qu'un miroir de soi, de ses prémonitions et « ses fantaisies».

²⁵⁷ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La Connotation*, Presses Universitaires de Lyon, 1977, pp. 178-179.

²⁵⁸ GARY-PRIEUR, M-N, *Grammaire du nom propre*, Paris : Presses Universitaires de France. p. 26.

²⁵⁹ MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.

L'écriture n'est plus un acte innocent. En effet, « *l'écrivain est le langage dans le langage* » ; le langage d'une société dans le langage d'une personne, selon Bachelard. L'auteur n'est que le porte-parole de cette vision du monde, de cette idéologie du groupe. Au sujet de l'idéologie du romancier, Charles BONN voit que le roman maghrébin de langue française n'est que l'expression des multiples idéologies présentes dans les sociétés :

«Le roman maghrébin de langue française(et nous pensons, tout roman quelque soit la langue d'écriture) est constamment interpellé par des discours idéologiques ; or quelque soit son écriture, son style propre et même s'il le transforme, le roman rend compte d'un réel qui se trouve être le même que celui qu'appréhendent ces différents discours qui l'entourent, qui cherchent à l'englober et qu'il cherche à englober...il se nourrit de l'idéologie, et n'en être que l'illustration sans vie. Et en même temps, il vit de ce risque constant ...de se perdre. Pour ne pas se perdre, il dispose de cette différence essentielle entre lui et les discours univoques qui l'entourent et qui est, non seulement sa plurivocalité, mais encore la multiplicité de ses lectures individuelles qu'il permet : comme toute littérature, il sait laisser lire au lecteur, au-delà de ses lignes, ce que nulle parole univoque ne saurait dire en claire²⁶⁰ »

Dans une production fictive, le nom propre est un signe qui conjure avec d'autres signes dans la trame du roman puisqu'il « *n'est fait que d'unités signifiantes : tout, à des degrés divers, y signifie. Ceci n'est pas une question d'art (de la part du narrateur), c'est une question de structure : dans l'ordre du discours, ce qui est noté est, par définition, notable.* »²⁶¹

Le nom de chaque personnage est choisi avec attention et aussi le produit d'une intention. Ce processus de dénomination est le produit d'une représentation subjective dans un discours romanesque. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les propos de Sartre quant il affirme qu' «*en raison de sa nature linguistique, le personnage*

²⁶⁰ BONN, Charles, *Littérature algérienne de langue Française et ses lectures*, Canada, Namanc 1982.

²⁶¹ R. Barthes, (1977) *Introduction à l'analyse structurale des récits*, p.17, cité par Vincent JOUVE, *L'effêt-personnage*, op.cit., p.56.

romanesque est le produit d'une représentation»²⁶² Dans une telle entreprise, la dénomination n'accomplit-elle pas un acte de dénonciation ?

IV.3.1. Les noms propres d'origines religieuses

Nous avons recensé 39 personnages désignés par des noms propres. Parmi ces anthroponymes nous avons compté 17 noms propres d'origines religieuses, soit 43.58%. C'est presque la moitié des anthroponymes, ce qui exprime l'importance que donne l'auteur à cette origine dans la trame du roman.

Jalal dit Doc Jalal : Il apparaît dès le début du roman. C'est un personnage qui à cause du « racisme intellectuel » dont il était victime change de camp et devient un pro-jihadiste. Ironiquement, il fut assassiné par les gens qu'il défendait. Son nom signifie « *grandeur, majesté* »²⁶³

Aicha : est la sœur de Bédouin personnage principal et narrateur. *Aicha* est le nom de la fille du Khlafif Abou Bakr et épouse préférée du Prophète. Son nom signifie « *vivante* »²⁶⁴

Souleyman : fils du ferronnier, c'est un simple d'esprit. Souleyman est le nom du prophète constructeur du Temple de Jérusalem. Nous avons consacré une partie à l'analyse de ce nom qui signifie « *paix* ».

Khaled : chauffeur de taxi. Son nom signifie « *éternel ; demeurant pour l'éternité au Paradis* »²⁶⁵, C'est le nom de l'ami proche du Prophète, appelé aussi « *Le Sabre du Dieu.* »

Bashéer : le nom d'un gaillard. C'est le père de Sayed. Basheer a aussi un surnom « *le Faucon* » (laqab en arabe est un nom donné à une personne en plus de son nom.) « *Il peut être honorifique, se rapportant à la religion ou au pouvoir* »²⁶⁶ Basheer est un des

SARTRE, J.P, *L'imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, 1940, p.231, cité par JOUVE, Vincent, *L'Effet-personnage dans le roman*, op.cit., p.40.

²⁶³ GEOFFROY, Younes & Néfissa, *Le livre des prénoms arabes*, Beyrouth. *Al-Bouraq*, 2000, p. 204.

²⁶⁴ Idem., p. 72.

²⁶⁵ Idem., p.332.

²⁶⁶ Idem., p.19.

noms coraniques du Prophète et veut dire : « *dont le visage est beau, avenant ; qui annonce de bonnes nouvelles* »²⁶⁷

Omar : ami de Bédouin. Ancien soldat de l'armée irakienne. Son nom provient du mot arabe *umr* qui veut dire *Vie*. Egalement, il est le nom l'ami du Prophète et le deuxième Khalif. Ironiquement Omar n'a rien d'une Vie prospère ou même normale, obligé de rentrer à Kafr Karam après la chute de Bagdad, « il vivait très mal la défection de son bataillon , noyant sa honte et son chagrin dans le vin frelaté »(p.48) de retour à Bagdad il est assassiné par Yacine et sa bande.

Yacine : le chef du groupe terroriste, bras droit de Sayed. Originaire de Karf Karam, le même village de Bédouin. Yacine est le nom de la 36^{ème} sourate du Coran, qui commence par ces deux lettres *Ya* et *Sin*. Sourate désigné par le prophète comme étant le « cœur du Coran ».

Bilal : un des jeunes formant le groupe de Yacine. Son nom veut dire « *eau, rafraichissement* »²⁶⁸ c'est le nom du premier muezzin de l'islam ; Bilal al-habashi de Habasha l'actuel Ethiopie.

Mike : diminutif de Mikael, qui veut dire « *semblable à Dieu* » Nous avons consacré une partie à ce nom dans ce chapitre.

Sayed : un des personnages les plus importants dans le roman, son nom signifie « *maitre, seigneur, qui dirige* »²⁶⁹. Sayed est aussi un des noms du Prophète. (Nous avons consacré une partie à ce nom dans ce chapitre)

Haroun: un des jeunes de Kafr Karam. C'est un nom hébreu (Aaron) : Prophète ayant pour fonction d'être le porte-parole de son frère Moïse.

Ibrahim: un des jeunes de Kafr Karam. Nom d'origine herbeuse et veut dire : « *père de la multitude* »²⁷⁰

Amr : personnage secondaire, employé de Sayed, son nom veut dire « *vie, longévité* »²⁷¹ nom porté par plusieurs compagnons du Prophète.

²⁶⁷ Idem., p. 178.

²⁶⁸GEOFFROY, Younes & Néfissa, Op.cit., p.304.

²⁶⁹ Idem., p.138.

²⁷⁰ Idem., p.52.

Ismail: employé de Sayed. Ismail est le nom du fils d'Ibrahim est signifie « *Dieu a entendu* »²⁷²

Hassan : un des jeunes de kafr Karam frère de Hossien, membre du groupe de Yacine. Son nom signifie « *beau, bon excellent* »²⁷³ Hassan est aussi le nom du petit fils du Prophète.

Hossein: frère jumeau de Hassan, est veut dire le diminutif de *Hassan*. Hossein est aussi le nom du petit fils du Prophète.

Mohamed: est le nom de deux personnages :

-Le premier est Mohamed Sobhi, syndicaliste irakien enlevé et torturé par le groupe de Sayed avant d'être assassiné.

-Le deuxième est Mohamed Seen, ami de docteur Jalal, un personnage important dans la trame du roman puisqu'il représente avec le caporal Omar les seules voix de la raison dans tout le cercle infernal qui renferme les personnages.

Mohamed veut dire très loué ; « *le lieu par excellence de la louange* »²⁷⁴.

Ces noms appartiennent au vocabulaire religieux et sont détaillés comme suit :

-Noms désignant le Prophète de l'islam : Mohamed, Sayed, Basheer,

-Noms désignant ses femmes ou ses compagnons : Aicha, Bilal, Omar, Amr, Khaled, Hassan, Hussein.

-Noms désignant les autres Prophètes bibliques : Ibrahim, Souleyman, Haroun, Ismail.

-Noms désignant Dieu ou ses anges (théophores) : Jalal, Yacine, Mike.

L'inscription de la dénomination des personnages, les plus importants, dans le vocabulaire religieux est très significative. En effet, à l'exception du nom du personnage principal, « Bédouin », les autres personnages, d'origines profanes occupent des rôles secondaires. Le nombre d'occurrence des noms propres d'origines religieuses est le plus

²⁷¹ Idem., p.328.

²⁷² Idem., p. 53.

²⁷³ Idem., p 74.

²⁷⁴ GEOFFROY, Younes & Néfissa Op.cit, p. 61.

élevé ; Sayed apparait (138), Yacine (129), Omar(100). À travers le choix de ces noms, l'auteur dénonce l'exploitation des textes sacrés pour justifier des actes terroristes inhumains. L'inscription du terrorisme et la lutte contre le terrorisme dans le religieux risque de déclencher « une guerre de religions » que l'histoire nous a révélée ses épisodes les plus horribles.

Dans le roman, la fausse représentation de l'autre, et l'exploitation de la religion prennent des formes diverses selon les situations de communications et selon le niveau intellectuel des interlocuteurs. Ainsi dans la dispute entre le barbu Haroun et Malik, ce dernier affiche une critique acerbe à l'interprétation naïve des versets coraniques. Lorsque Haroun surnommé le barbu (un surnom qui évoque les jeunes islamistes conservateurs) parlait des oiseaux d'Ababill qui viennent à la rescousse des victimes civils de Fellouja, la réponse est venue vite de Malik « foutaises ».

Dans cette discussion Malik affiche un esprit cartésien, refusant d'inscrire les opérations militaires de Fellouja dans la métaphysique. Il ajoutait « Je ne vois pas le rapport avec ce qui se passe à Fellouja » et poursuit « ce que je vois, sur cet écran, c'est une ville assiégée, des musulmans sous les décombres, des rescapés à la merci d'une roquette ou d'un missile, et tout autour, des brutes sans foi ni loi en train de nous marcher dessus dans notre propre pays. Et toi, tu nous parle d'oiseaux d'Ababill. Tu mesures un peu le ridicule ? »(p.87)

Haroun, à l'opposé de Malik, longtemps endoctriné par un discours religieux archaïque, qui forme sa conception et lui permet de se positionner en tant que défenseur d'une sainte cause, ne peut accepter l'attitude de son ami. Il croit que Malik est « *touché du diable* », mais très sûr de ces repères, Malik renchérit « *dès que tu perds pieds, tu fais porter chapeau au diable. Réveille-toi Haroun. Les oiseaux d'Ababill sont morts avec les dinosaures, Nous sommes à l'aube du troisième millénaire, et des salopards venus d'ailleurs sont en train de nous trainer dans la boue* »...

Pour Malik les civils de Fellouja et de tous l'Irak sont des innocentes victimes d'une campagne militaire sans foi ni lois. C'est pour cela il se demande pourquoi Dieu n'intervient pas ? Les habitants de Fellouja sont victimes comme ils furent ceux de la Mecque. Faut-il attendre les Oiseaux dont parle Haroun ou vaut mieux faire quelque

chose avant qu'il ne soit trop tard. « *Pourquoi ne bouge-t-il pas le doigt pendant que ces fumiers bombardait nos souks, et nos fêtes, abattent nos gens comme des chiens à chaque coin de la rue ? Où sont donc passés Ses oiseaux d'Ababill qui réduisirent en pâture les armes ennemies de naguère fonçant sur les terres bénies à dos d'éléphants ?* » (p.88)

Pour Malik, les Irakiens sont laissés à leur sort et doivent trouver la solution par leurs propres moyens. Il renchérit : « *je viens de Bagdad, mon cher Haroun. Je t'épargne les détails. Nous sommes seuls au monde. Nous devons compter que sur nous-mêmes. Aucun renfort ne nous viendra du ciel, aucun miracle ne nous tiendra la perche ... Dieu à d'autres chats à fouetter* »(p.88)

Certes, les propos de Malik « le blasphémateur » sont choquants dans une société où la religion constitue le premier concept auquel se collent tous les autres sous-concepts. La religion dans les sociétés orientales détermine la façon de voir et de comprendre le monde. Mais, ces propos témoignent du désespoir des Irakiens et de l'amertume qui comble le cœur des jeunes qui voient leurs villes détruites, leurs familles et voisins mourir. Egalement, ils témoignent d'une critique non du texte sacré mais de la manière de l'interpréter.

La vive discussion entre Malik et Haroun est un appel à la réflexion, à la critique de toute une manière de penser. Par les tours de parole des deux personnages l'auteur éveille la conscience et incite à la réflexion pour réviser une vision déformée de l'Islam devenue sacrée et indiscutable. Le nom de Malik signifie « qui tient en ses mains²⁷⁵ » veut combattre les auteurs du crime contre la population civile par « ses main » et ne compte plus sur le surnaturel.

A travers l'onomastique Yasmina Khadra dénonce deux manières contradictoires de penser ; la manière du blasphémateur Malik et la manière des nouveaux derviches tel Haroun et appel à un compromis. Ironiquement, les deux jeunes perdent leurs vies dans un Irak où la mort n'épargne ni croyant ni athée.

De l'inventaire des noms propres d'origine religieuse, deux catégories de noms propres s'imposent : la première est celle des prénoms renvoyant à la religion

²⁷⁵ GEOFFROY, Youness et Neffissa, Op.cit., p.143.

Musulmane ou vaut mieux dire la culture arabo-musulmane tels ; Bilal, Sayed, Yacine, Mohamed, Hassan, Hossein, Bashéer, Khaled, Ismail ; la deuxième catégorie est celle des noms propres appartenant à la culture Judéo-chrétienne comme : Mike, Haroun, Souleyman, Ibrahim. Cette nomination « religieuse », dans la sémiotique du roman, limite la marge de liberté des personnages. En effet, il apparaît que ces personnages suivent un parcours qui leur ait été établi. Pour la plupart d'entre eux, le nom propre conditionne la vocation des personnages et les oblige à suivre un modèle qui trouve sa justification dans le nom lui-même.

Les deux catégories auxquelles se rapportent les noms de ces personnages évoquent aussi l'affrontement entre les deux cultures. Un duel qui prend une forme onomastique (voir la partie consacrée à l'opposition onomastique).

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, Yasmina Khadra affiche aussi « *une condamnation des structures sociales passéistes, réactionnaires qui entravent la marche de la société.*²⁷⁶ » En effet, à travers le sort du Bédouin il y a une critique des lois ancestrales qui n'ont pas permis au Bédouin de dépasser un affront accidentel pour payer sa vie et « *faucher celles des autres* ». Pour ce qui est du Bédouin, il a pu échapper au sort qu'on lui avait dressé, même s'il a payé sa vie. Il avait la chance de rencontrer Omar, Mohamed Seen, Dr Jalal, mais les autres jeunes Bédouins (dans les pays Arabo-musulmans, actuellement dans le monde entier), victimes de la propagande terroristes et l'endoctrinement, ils n'ont aucune chance.

IV.4. Symbolique de l'anthroponymie

Nous avons commencé le traitement de notre corpus par l'élaboration d'un inventaire qui recense tous les noms propres qu'ils soient anthroponymes ou toponymes. (Voir tableau 1, annexes)

De ce premier inventaire nous avons établi trois tableaux : le premier recense les noms propres de personnages (tableaux 2); le deuxième est celui des noms propres cités dans le roman sans être des personnages (tableau 5) ; le troisième tableau concerne les noms de lieux ou toponymes (tableau 3).

²⁷⁶ BOUTEFNOUCHET. M, *La culture en Algérie*, Ed. ENAD, Alger, 1982, p. 25.

Du premier tableau des noms propres des personnages nous avons recensé 39 anthroponymes. Les personnages porteurs de ces noms jouent des rôles actantiels différents. De cet inventaire nous avons choisi l'analyse de certains prénoms. Ce choix n'est pas fortuit. Il est imposé par l'importance du rôle actantiel, et le nombre de discussions (65 discussions) auxquelles chaque personnage y participe. Cette analyse nous a permis de ressortir avec les noms suivants : Souleyman, Mike, Bédouin, Yacine, Sayed et Mohamed Seen.

IV.4.1. Quand le nom détermine la personne

Souleyman est le nom d'un simple d'esprit qui vivait dans le village de Kafr Karam. Il vivait dans son monde, loin des complications du quotidien. Souleyman incarnait dans son nom sérénité et paix, son nom d'origine hébreu signifie : « *Qui jouit d'une parfaite sécurité ; qui a un cœur pur* »²⁷⁷. Souleyman est la version arabe du roi et Prophète Israélien Solomon, le constructeur du Temple de Jérusalem, et dont le nom signifie *paix*.

Souleyman vivait en paix dans son monde, il n'a aucune relation avec le monde compliqué de la raison : « *Souleyman ne parlait pas, ne plaignait pas, n'agressait pas ; il vivait retransché dans son monde et ignorait totalement le notre.* » (p 230)

Dans un schéma actantiel canonique, Souleyman ne joue pas un rôle important. D'ailleurs, il ne participe même pas en aucune des 65 discussions. Son importance il la puise dans la symbolique de sa fin tragique, et dans l'effet de cet accident sur le personnage principal, Bédouin : « *de temps à autre un sanglot me rattrapait ; je remuais ciel et terre pour le contenir.* »(p.68) Traumatisé par la cruauté de la scène de mort de ce simple d'esprit, Bédouin n'arrivant pas à dormir sans cauchemarder, cet être pacifique voit le doute infiltrer à son âme et fait appel à la violence « *j'étais déchiré entre le besoin de conjurer mes démon et celui de les couvrir.* »(p.69)

La mort gratuite de Souleyman dans un check point, par un G I, constitue une fin symbolique de la paix, et de l'ordre dans lesquels vivait le village. C'est ce que Bédouin, héros et narrateur l'exprime : « *Kafr Karam s'empêtrait dans ses eaux-fuyants.*

²⁷⁷ GEOFFROY, Younes & Néfissa, op.cit., p.56.

La mort de Souleyman la déboussolait » (p.76) La paix qu'incarnait Souleyman s'est envolée sous les tirs de Mike le tireur d'élite : *«Mike posa un œil sur la jumelle de son fusil, ajusta sa ligne de mire, retint sa respiration et appuya délicatement sur la détente. Il fait mouche du premier coup. La tête de Souleyman explosa comme un melon, freinant net sa course débridée.»* (p.67)

Les soldats américains contrôlent tout en Irak, ils ont un pouvoir absolu, semblable aux dieux. Le choix de prénoms du soldat qui tue Souleyman exprime bien ce pouvoir. Mike est le diminutif de Michael. Un prénom d'origine hébreu ; Mikael, composé des termes hébreux «Mika» et «El», et signifie « qui est semblable à Dieu »²⁷⁸. Mikael est aussi le nom d'un Ange.

Mike, comme tous les autres soldats «dieux», n'incarne du Dieu que le pouvoir de prendre la vie. Les mortels (irakiens) n'ont même pas le droit de se plaindre. Mais nous croyons que le nom (Mike) trouve une autre raison de son existence dans l'idéologie religieuse des responsables américains. Le vocabulaire religieux commence à prendre une place primordiale dans les discours politiques des responsables américains, et en particulier, celui du Président Bush, juste après les Attentas du 11 Septembre 2001. C'était l'évènement qui a changé à jamais les Etats-Unis d'Amérique et tout le Monde.

La célèbre expression de George Bush *« Empire du Mal »* faisait partie de ce discours religieux, qui ne vise que la diabolisation de l'autre. Dans son discours du 10 novembre 2003 à la Nation, George Bush attaque les intégristes musulmans et affirmait : *«Ils osent demander la bénédiction de Dieu, alors qu'ils s'apprêtent à tuer des hommes, des femmes et des enfants innocents. Mais le Dieu d'Isaac et d'Ismaël ne répondrait jamais à une telle prière»*.

Les intégristes islamistes utilisent le même discours religieux *« Nous sommes la colère de Dieu, dit-il sur un ton caverneux, nous sommes Ses oiseaux d'Ababil... Ses foudres et Ses coups de gueule. Et nous allons foutre en l'air ces salopards de Yankees. »* (p.89)

²⁷⁸ <http://www.signification-prenom.com/prenom/prenom-MICHAEL>.

Le choix de ces deux noms d'origines religieuses (Souleyman et Mike) est très symbolique. Ils donnent une raison à cette compagne religieuse contradictoire dont le peuple irakien, surtout les jeunes, sont les principales victimes. En effet, les terroristes justifient leurs actes terroristes par la religion. De même, les responsables américains utilisent le discours religieux pour inscrire leur guerre contre le terrorisme.

En plus de cette dimension symbolique, ces deux noms ont une dimension ironique. En effet, ni Souleyman, qui incarne la paix dans son nom, ni Mike, qui incarne la miséricorde dans son nom, détiennent de leur sort. Une ironie dans le dessein à l'opposé de la dénomination. La cruauté et l'enfermement des personnages dans le cercle infernal de la méconnaissance sont les seuls garants de cet usage.

IV.4.2. Yacine, le protecteur

Yacine est le petit fils de Doc Jabir ex-professeur en philosophie. C'est un jeune décidé. Il est le chef d'un groupe de jeunes de son village, Karf Karem. Très exigeant quand il s'agit du respect des mœurs et des traditions. Il se présente comme un défenseur des lois tribales :

« Ici (à Kafr Karem), nous sommes tous frères, cousins, voisins et proches et nous surveillons et nos faits et nos gestes...je te l'ai dit cent fois, Omar. Pas d'obscénités ; pour l'amour du ciel, ne gâche pas nos rares instants de répit avec ton jargon de troufion dégueulasse » (p. 52) s'adressant à Omar

Yacine est une personne dure et impitoyable. La mort de Souleyman, qui a plongé Kafr Karem dans le deuil et la mélancolie, était une occasion pour exprimer sa fermeté : *« Tu as pleuré comme une femme et ça, c'est inadmissible. »*(p. 73) s'adressant à Salah. Quand Yacine a rencontré Bédouin à Bagdad, leur séparation n'a rien changé de ses traits : *« Son regard était toujours intimidant »*(p.183). Il est toujours intransigent.

Yacine est *« le nom de la 36^{ème} Sourate du Coran qui commence par ces deux lettres Yâ et Sîn. Sourate désignée par le Prophète comme étant le « cœur du Coran »*²⁷⁹

²⁷⁹ GEOFFROY, Younes & Néfissa, op.cit., p. 67.

Il est le cœur de son groupe. Yacine est aussi le bras droit de Sayed. Dans la culture musulmane la sourate de *YâSîn* a des vertus talismaniques et aussi un pouvoir rassurant. C'est Yacine qui rassure son groupe pendant les moments difficiles, c'est lui aussi qui sauve ces camarades lors du raid qui couté la vie d'Iliz.

Yacine est un personnage émotionnel : « *Yacine ne tenait pas en place. On l'aurait cru possédé par le démon. Son regard exacerbé n'arrêtait pas de traquait les nuques basses et de leur chercher noise* »(p.72) mais solide aux moments les plus difficile. « *Je n'ai pas versé une seule larme.* »(p.72) s'adressant à Salah son ami d'enfance. (Voir la performance).

Dans la stratégie onomastique de l'auteur, Yacine dont le nom signifie « protecteur » est vidé de toutes les charges sémantiques contenue dans son nom. Il apparait à l'opposé de son étymologie un homme qui met en danger sa vie et celles des autres.

IV.4.3. Bédouin, un nom collectif

Loin d'être un héros au sens traditionnel, le personnage principal et narrateur du roman n'a pas de nom. Quantitativement, il participe dans la plupart des 65 discussions. Il apparait velléitaire et passif, à l'exception de l'épisode de l'avortement de son projet terroriste. Il se présente comme « un Bédouin » dans deux fois, « le Bédouin » dans une seule fois, « Bédouin » dans une seule fois et « les Bédouins » dans trois fois.

Bédouin agit au nom des règles sociales bédouines, héritées d'antan. Son nom est issu d'un nom commun « Bédouin ». Il y à là un rétrécissement des frontières entre nom propre et nom commun. Et une fusion entre l'individuel (nom propre) désignant un individu particulier et le social (nom commun) renvoyant à une collectivité.

L'appartenance sociale et culturelle, du personnage principal est investie dans le réseau qui constitue la trame du roman. Ce personnage incarne dans son nom une société et un mode de vie. En effet, les bédouins sont des populations de nomades qui vivaient dans des régions désertiques au Moyen- Orient. Ils pratiquent l'élevage et la chasse et sont une population indépendante et productrice. Ils sont aussi très

hiérarchisés, généreux, conservateurs et très méfiants: *« Nous nous étions toujours méfiés des étrangers. Tants qu'ils effectuaient de large embardes pour nous éviter, nous étions saufs [...] ce qui nous venait d'ailleurs nous rappelait trop de mauvais souvenir »* (p.31)

L'honneur, pour cette communauté, n'est plus un mot qui tartine les discours hypocrites des citadins. Dans cette population, il est un engagement et une pratique quotidienne : *« C'était ainsi depuis la nuit des temps. les Bédouins, aussi démunis soient-ils ne badinaient pas avec le sens de l'honneur »*(p.145) contrairement aux Américains qui l'ont perdu : *« L'honneur ? Ils ont falsifié ses codes. »* (p.187)

La rigueur des lois dépasse l'affection fraternelle. Ainsi, Bédouin condamne sa sœur qui vivait avec un homme sans être mariés. Pour lui elle a transgressé les lois bédouines : *« Elle n'était qu'un succube, une putain ; elle n'avait plus de place dans ma vie. Dans la tradition ancestrale, lorsqu'un proche dévoyait, il était systématiquement banni de notre communauté. Quand c'était une fille qui fautait, le rejet n'en était que plus expéditif. »* (p.153)

La pudeur est aussi, une valeur sacrée dans la communauté bédouine. Les nouveaux maîtres du pays ne partagent pas la même vertu. *« La pudeur, c'est quelque chose qu'ils ont perdu de vue depuis des lustres »*.(p.187)

Le portrait monstrueux des étrangers que dresse Yacine les rapproche des envahisseurs venus d'une autre planète. *« Ils débarquent d'un univers injuste et cruel sans humanité et sans morale, ou le puissant se nourrit de la chair des soumis »* (p.187)

La vengeance est aussi une des principales lois qui régissent la société bédouine. En cas d'affront, elle devient alors un devoir, et non plus une tâche facultative. Selon les traditions l'humiliation d'un Bédouin ne peut *se laver que par le sang* même si on perd la vie, on est digne d'être enterrer. *« L'offense se devait d'être lavée dans le sang, seul lessive autorisé pour garder son amour propre. »* (p.30)

Cette mission est à la charge du père de la famille ou du fils aîné *« J'étais le garçon unique de ma famille. Mon père étant invalide, c'était à moi qu'échait la tache*

suprême de venger l'outrage subi, quitte à y laisser ma peau. La dignité ne se négocie pas .si on venait à la perdre, les linceuls du monde entier ne suffiraient pas à nous voiler la face .et aucune tombe n'accueillerait notre charogne sans se fissurer »(.145)

Bédouin est un sujet collectif beaucoup plus qu'un anthroponyme désignant un individu. C'est une personne qui représente toute une société avec sa culture, ses valeurs, ses aspirations et ses douleurs. Par sa motivation, Bédouin est devenu un symbole dans la mesure où la correspondance entre le signifiant (nom) et le signifié (personnage) détermine la pensée, l'attitude et la destinée du personnage. Il y a dans les qualités du personnage un écho qui s'établit entre le texte et le nom. Dans *Les Sirènes de Bagdad*, le nom propre du héros assume et remplit les fonctions pragmatiques de sa dénomination. Et c'est bien dans cette dimension que Bédouin trouve sa réelle justification en tant que nom et personnage.

IV.4.4.Mohamed Seen, l'équation

Mohamed Seen est l'ami de Dr Jalal. Le prénom Mohamed veut dire « *très loué ; le lieu par excellence de la louange* »²⁸⁰, c'est le nom du Prophète. La deuxième composante de son nom ; Seen n'est pas claire. س est une lettre de l'alphabet arabe. C'est un signe qui désigne un inconnu dans une équation mathématique.

Mohamed Seen est peut-être le double de l'auteur. Il lui partage le prénom Mohamed, et le métier (les deux sont écrivains). Mohamed Seen est victime de l'ingratitude des siens et des étrangers. La critique de Dr Jalal est une évocation des critiques de la classe intellectuelle arabe et algérienne en particulier de l'auteur. « *Tu veux rester un lèche-bottes, un arabe servile un raton privilégié ; tu veux continuer d'espérer d'eux ce qu'ils sont incapables de te donner ?* » (p.290) dit Dr Jalal. Mohamed Seen sent l'amertume et la déception : « *je suis haï par les miens que nulle part ailleurs* »(p.291) mais il se présente ; « *je ne suis ni maître ni prophète, je ne suis qu'un romancier qui tente d'apporter un peu de sa générosité à ceux qui veulent bien la recevoir* »(p.292)

²⁸⁰ GEOFFROY, Younes & Néfissa, op.cit., p. 61.

Si on écarte les quelques mots qu'il échange avec le réceptionniste de l'hôtel, Mohamed Seen apparaît dans une seule discussion. C'est avec son ami Dr Jalal. Dans le roman Mohamed Seen et Omar représentent la voi(e)x de la raison dans ce monde de folie. Il chante le dialogue, l'amour, et le respect. Dans cette discussion, Mohamed Seen, l'intellectuel engagé, refuse les raisons de la volteface de son ami Dr Jalal, qui signifie (*majesté, qui occupe un rang élevé*)²⁸¹. Cet intellectuel est devenu le prêcheur et le défenseur des intégristes. En effet, Dr Jalal change complètement de camp après avoir raté un prix littéraire (*Les 3 Académies*). Pour lui, il s'agit d'un racisme intellectuel, plus maudit que toutes les autres formes de racisme.

L'ingratitude de l'Occident est une preuve de son entêtement et son enfermement. « *Je n'étais bon qu'à risquer ma peau sur les plateaux de télé en condamnant les miens, mes traditions, ma religion, mes proches et mes saints* » (p.287). Le docteur a choisi son camp « *C'est un mauvais partie, l'Occident. Depuis le temps qu'il nous chante ces berceuses pour nous tripoter dans notre somnolence.* » (p.289),

Mohamed Seen (Yasmina Khadra) est venu pour raisonner son ami Dr Jalal, mais accidentellement il a aussi ramené le (son) personnage principal à la raison. Bédouin lui partage les mêmes origines bédouines, à quelques jours de l'accomplissement de son projet infernal, le héros « fils des poètes » entend le chant de la vie et avorte l'opération suicidaire.

Mohamed Seen va résoudre l'équation à inconnu X ou س. Il s'agit de l'inconnu qui a toujours caractérisé la relation entre l'Orient et l'Occident ; le dialogue et le respect mutuel. Le rôle de tous les intellectuels est de « *modérer les tempéraments, réajuster les regards, proscrire les stéréotypes* » (p.287) parce que « *la conscience du monde, c'est toi et moi* » (p.287) ajoutait Mohamed Seen en s'adressant à Doc Jalal. Ses propos ont rendu la raison à son ami Dr Jalal même si ce dernier à payer sa vie. C'était sa rédemption à tous les abominables actes de soutiens à ces terroristes. Ils ont rendu la raison aussi à Bédouin, malheureusement lui aussi à payer sa vie pour la vérité.

²⁸¹ Ibidem. p. 204.

Pour Yasmina Khadra, le sort de Bédouin, Omar, et Doc Jalal est une manière pour vivre à travers la mort, et un appel à tous les intellectuels, et les hommes qui croient dans le dialogue des civilisations pour s'engager davantage dans une lutte sans répit contre les prêcheurs de la haine.

IV.4.5.Sayed, la force du discours

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, Sayed est un personnage clé. Il défend une cause et est prêt à tout sacrifier pour elle. La force de son discours lui donne un statut de leadership. Il est le fils du Bashéer le Faucon dont il a probablement hérité sa rapacité. Bacheer le Faucon, l'ancien brigand connaisseur des lois de la razzia explique aux notables de Kafr Karam les intentions des nouveaux envahisseurs.

« Pourquoi crois-tu qu'ils sont là, les américains ? S'entête le Faucon. Par charité chrétienne ? Ce sont des hommes d'affaires, ils nous négocient comme des marches. Hier c'était nourriture contre pétrole. Aujourd'hui ; c'est pétrole contre Saddam. » (p.41)

Sayed le jeune mystérieux proche « de la mouvance intégriste » (p.71) et qui avait fréquenté « l'école de Peshawar du temps des Taliban » (p.71) reçoit chez lui les jeunes de Kafr Karam, c'était l'occasion pour évaluer les potentialités de leur recrutement dans l'action djihadiste. « *Son passage éclair à Kafr Karam avait marqué les esprits ; sans franc-parler avait séduit les jeunes, et son charisme avait forcé le respect et des grands et des petits.* »(p.78)

Le nom de Sayed signifie « maître, chef, seigneur »²⁸², une personne qui exerce un pouvoir sur les autres. Il est fonceur ; « *Sayed le maître des céans, toussota dans son poing. En sa qualité d'hôte, il devait trancher. Il leva sur Yacine un regard acéré* »(p.173). Sayed est aussi une personne autoritaire : « *Sayed était quelqu'un de taciturne, voire hautain. Il avait une façon de diriger ses employés qui me déplaisait. On lui obéissait au doigt et à l'œil, et quand il tranchait, c'était sans appel.*»(p.208) Il décide du sort de tous les gens qui l'entourent. C'est à lui de choisir le temps et le moment de n'importe quelle chose. Ainsi, lorsque Bédouin lui demande de l'affecter à son groupe, il lui répond : « *chaque chose a son temps* »(p.196)

²⁸² GEOFFROY, Younes & Néfissa, op.cit., p.138.

L'autorité de Sayed est vue comme un élément d'apaisement et de cohésion. Bédouin la qualifie de rassurante : *« paradoxalement son autorité me rassurait, je n'avais pas besoin de poser des questions ; il pensait à tout et semblait préparé à faire face à n'importe quelle éventualité. »*(p.208)

Sayed est attentif, il choisit le lieu et le moment pour intervenir. Ainsi, quand la discussion, entre Yacine et Salah, est arrivée à son paroxysme, il intervient : *« vas-y, qu'est-ce qui t'empêche de passer à l'acte ?...joins le geste à la parole et rentre leur dedans, à ces fumiers d'Américains, sinon, mets de l'eau dans ton vin et lève le pied. »*(p.19)

Il est sincère, en sa qualité d'énonciateur il assume la responsabilité en employant la première personne « je » qui traduit une conscience de soi-même et des autres. Il est sincère, aussi sur le plan affectif :

« il se retourne vers moi. Son visage est livide, ses yeux miroitent de larmes furieuses.

-Si tu voyais Bagdad, ce qu'elle est devenue, avec ses sanctuaires brouillés, ses guerres de mosquées, ses boucheries fratricides » (p.277).

Sayed est aussi une personne qui s'inspire de son histoire et de la sagesse des vieux. L'histoire du gaillard égyptien, vaniteux et autoritaire, racontée aux jeunes avait pour objectif de leur montrer qu'il est connaisseur et sage, mais en gardant l'aura de son caractère énigmatique : *« c'est ma morale à moi. A toi de trouver une à ta convenance. »*(p.75)

Sayed, conscient de l'importance de l'image, offre un téléviseur et une antenne parabole aux jeunes villageois de Kafr Karem. Il mettait tout le monde à jours avec l'actualité de leurs pays. Mais il semble bien que ce cadeau ressemble au cheval de Troie : *« La télé que Sayed avait offerte au désœuvrés de Kafr Karam se révéla être un cadeau empoisonné. Elle n'apporta au village que tapage et discorde...on pouvait conspuer, débattre à battons rompus et changer d'avis au gré des sautes d'humeur. Sayed avait frappé dans le mille. La haine étant aussi contagieuse que le rire. »*(p.95)

En une évocation de l'utilisation de l'image dans la propagande et la subversion terroriste. Le passé militaire de l'auteur et son expérience ont sûrement joué un rôle dans l'évocation de ce phénomène terroriste qui unit l'image au verbe.

« Il m'apporta des DVD sur lesquels on avait écrit au feutre indélébile Bagdad ,Basorah , Mossoul , Safwan , etc. c'était des enregistrements piqués sur des reportages télévisés ou bien pris par de videoamateurs montrant des exactions des coalisés : le siège de Faloudja , les ratonnades commises par des soldats britannique sur des gamins irakiens captures lors d'une manifestation populaire , l'exécution sommaire pratiquée par un G I sur un blessé au cœur d'une mosquée le tire nocturne et sans sommation d'un hélicoptère américain sur des paysans dont le camion était tombé en panne dans un champ ; bref la filmographie de l'humiliation et des bavures qui avaient tendance à se banaliser. »(p. 209)

Les jeunes villageois tels Yacine, Salah, les jumeaux Hassan et Hossein et les autres ne sont que des victimes d'un homme, qui use du langage pour séduire, puis recruter les jeunes innocents dans son organisation terroriste. Telles les Sirènes qui séduisaient les navigateurs par leur chant avant de les dévorer.

Le choix du titre *Les Sirènes de Bagdad* trouve son usage pragmatique et symbolique dans cette évocation mythique, qui mêle à la fois séduction et argumentation.

IV.5. Symbolique de la toponymie

La toponymie est la partie de l'onomastique qui étudie les noms des lieux. Elle constitue, avec l'anthroponymie, les deux branches de « *l'onomastique qui a pour tâche d'expliquer l'étymologie et la motivation des désignations individuelles* » selon Paul Siblot²⁸³

Dans le champ de l'onomastique romanesque, la toponymie fictionnelle a les mêmes fonctions de la toponymie géographique, c'est-à-dire désigner un lieu particulier

²⁸³ SIBLOT, Paul, *Noms propres et mains sales. De l'inscription des luttes sociales dans les praxèmes en nomination individuelle*, In Langage 1989.

pour ne pas le confondre avec un autre. A l'image des noms de personnages pris de l'onomastique réelle, les toponymes sont aussi réels et existants ; Bagdad, Beyrouth, Aman, sont les capitales respectivement de L'irak, le Liban et la Jordanie. Al-Hila, Bassorah, Fellouja sont des noms de villes irakiennes.

L'ambigüité concerne un seul toponyme ; Kafr Karam qui est le village du héros et des principaux autres personnages. Nous ne disposons pas de ressources officielles permettant de déterminer si ce toponyme existe réellement ou s'il relève de la fiction.

Dans notre quête d'élaboration des réseaux de significations symboliques qu'entretiennent les toponymes avec les autres signes nous allons remonter aux origines de chaque nom, puis à l'image de l'étude des anthroponyme nous essayons d'établir les rapports entre ces toponymes et les personnages dans la trame du roman.

A l'image de l'inventaire des anthroponymes, nous avons établi un inventaire qui recense les toponymes dans le roman (voir tableau 3). Dans un schéma narratif canonique, ces toponymes sont des indications spatiales où se sont déroulées les différentes actions. Les toponymes choisis pour l'analyse représentent les noms de villes les plus importantes. Kafr Karam est le village natal du héros, c'est bien le village où l'événement déclencheur avait eu lieu, Bagdad est la ville où se sont déroulées les actions les plus importantes du roman, quant à Beyrouth, elle est la ville où le héros avorte son projet terroriste, c'est le lieu de la situation finale.

IV.5.1. Kafr Karem, le château et la tradition

Dans notre analyse des différents toponymes nous commençons par l'analyse du nom de village de Bédouin. Kafr Karem n'est plus le nom d'un simple village perdu dans le désert. Le nom de ce village à une signification qui constitue une pièce importante dans l'établissement des réseaux de signification de l'œuvre.

Le mot « Kafr » est issu de l'hébreu et signifie forteresse ou château c'est-à-dire une fortification, quant au deuxième vocable « Karem » d'origine arabe il signifie « généreux ». Cette forteresse de générosité et aussi un coin fermé, figé dans ses habitudes. L'enfermement de ce petit village sur lui-même par les grands remparts des

anciennes habitudes et valeurs est bien l'origine du refus des étrangers. Mais ce village pauvre victime à la fois de l'histoire et la géographie, était tranquille avant que les américains ne l'envahissent :

« Kafr Karam est une bourgade misérable et laide que n'échangerais pas contre mille kermesses. C'était un coin peinarde, au large du désert. Aucune guirlande ne défigurait son naturel, aucun tapage ne troublait sa torpeur. Depuis des générations immémoriales, nous vivions reclus derrière nos remparts en torchis, loin du monde et de ses bêtes immondes, nous nous contentons de ce que Dieu mettait dans nos assiettes et le louant aussi bien pour le nouveau-né qu'il nous confiait que le proche qu'il rappelait à lui. »(pp.18-19)

Les relations intimes entre les habitants de Kafr Karam les rendent comme une famille. *« La plupart des habitants de Kafr karam avaient un lien de sang »(p.32)* Chacun d'entre eux est sensible au mal des autres. C'est pour cela que la mort de Souleyman, le simple d'esprit introduit tous le village dans le deuil : *« La mort de Souleyman la déboussolait »(76)* parce qu' *« il s'agissait d'un horrible et vulgaire accident. »* (p.77) Ainsi, les tensions s'accroissent, toute la sagesse et l'ordre hérités des anciens sont en effervescence : *« Karf karam subissait les plus graves malentendus de son histoire. Les silences et soumissions cumulées à travers les âges et les régimes despotiques remontaient à la surface. »(p.95)*

Le petit village arrive quant même à dépasser la douleur provoquée par la mort de Souleyman. Un deuxième accident plus grave vient de secouer Kafr Karam ; le massacre des Heitem en plein noce, va réactualiser les sentiments de malaise, de dégoût, et prépare la révolte des jeunes villageois, quelques jours après, le premier groupe de jeunes quitte le village : *« A Kafr Karam, la colère venait de déteindre la hache de guerre : six jeunes gens demandèrent aux croyants de prier pour eux. Ils promirent de venger leurs morts et de ne rentrer au bercail qu'une fois le dernier boy renvoyé chez lui dans un sac en toile ciré. »(p.109)*

Alors Kafr Karam est bien ce lieu où la tradition conditionne les pratiques quotidiennes, un village où le passé détermine le présent. Dans un tel lieu et telles conditions, les membres de la communauté ont une toute petite marge de liberté parce que les lois du groupe sont plus fortes que les lois des individus.

IV.5.2. Bagdad, quand le présent trahit avec le passé

Bagdad, apparaît dans le roman comme une ville déchirée une ville folle. Bédouin, personnage principale et narrateur à la fois est conscient de cette folie : « *La boîte de Pandore ouverte, la bête immonde se surpassait. Plus rien ne semblait en mesure de l'assagir Bagdad se décomposait [...] cette ville était folle à lier* » (p. 160) La folie de Bagdad contamine la pensée de Bédouin : « *Bagdad m'injectait sa propre folie.* » (p.161) ce n'est plus la ville qu'il connaissait : « *j'avais quitté une ville coquette, je retrouvais une hydre ratatinée, arcaboutés contre ses fêlures.* » (p.145)

La folie et le désordre de Bagdad s'opposent complètement avec le passé glorieux de cette ville et son étymologie. Bien qu'il n'y ait aucun conflit sur l'origine Perse du nom, il y a eu plusieurs propositions quant à son étymologie spécifique. La plus fiable et la plus largement admise parmi ces dernières est que ce serait un nom persan composé de Bhagale « Dieu » et dād « donner », traduit par « *don de Dieu* ». La ville est également surnommée *Dar As Salam*²⁸⁴ qui veut dire la « *demeure de la paix.* » Une paix disparue avec l'arrivée des premiers soldats américains.

« *Nous étions pauvres, humbles, mais nous étions tranquilles. Jusqu'au jour où notre intimité fut violée, nos tabous profanés, notre dignité trainée dans la boue et le sang... jusqu'au jour, où dans les jardins de Babylone, des brutes bardées de grenades et de menottes sont venues apprendre aux poètes à être des hommes libres...* » (p19)

Dans le chaos provoqué par la guerre civile, où peut importe le nom de la personne qu'il soit Omar ou Ali, qu'il soit chrétien ou sabéen, la mort n'épargne aucune personne. Bagdad image de la résistance contre les harcèlements et l'injustice occidentale ne survivra pas de la guerre des frères ennemis : « *Si Bagdad avait survécu à l'embargo onusien juste pour narguer l'Occident et ses trafics d'influence, elle ne survivrait assurément pas à l'affront que lui infligeait ses propres avortons.* » (p.145) A Bagdad, les explosions quotidiennes font de la mort l'ombre de tout le monde : « *On est à Bagdad, cousin. Quand ce n'est pas une bombe qui pète, c'est une bonbonne de gaz.* » (p167)

²⁸⁴ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bagdad>

Bédouin dresse un portrait monstrueux de la ville : « *Bagdad était une passoire. Elle prenait l'eau de partout. Les attentats étaient monnaies courantes. On bouchait un trou que pour en dégager d'autres, plus meurtriers. Ce n'était plus une ville ; c'était un champ de bataille, un stand de tir, une gigantesque boucherie.* »(p.159)

Dans cette ville, les justifier au nom d'Allah commettent des crimes plus horribles que les impies qu'ils combattent. C'est ainsi que la frontière entre le diable et le diable se rétrécit, et la seule différence entre les deux camps n'est que langagière.

IV.5.3. Beyrouth, la ville purifiante

Le roman de Yasmina Khadra commence à Beyrouth et s'achève aussi à Beyrouth. Mais Beyrouth avec laquelle il commence n'est plus celle qu'avec il se termine. Au début, Bédouin voit que c'est une ville maudite et hypocrite, il la déteste parce qu'elle n'est ni arabe, ni occidentale. « *Cette ville ment comme elle respire* » (p.7) Le héros affiche ouvertement son mépris de cette ville « *son deuil n'est que de façade, sa mémoire une vieille passoire pourrie ; d'emblée, je l'ai détestée.* »(p.8)

C'est bien cette renonciation à ses origines, banni par la tradition bédouine, qui est à l'origine du refus du jeune Bédouin de la ville de Beyrouth. « *C'est peut-être à cause de son entêtement à vouloir ressembler aux cités ennemies que ses saints patrons l'ont reniées* »(p.62)

Le projet de la mort, architecturé aux plus petits détails par Sayed, échoue à Beyrouth. Le choix de Beyrouth comme lieu de l'avortement de ce crime perpétuel n'est pas un choix aléatoire, il repose sur une profonde histoire et une étymologie intéressante. Le nom de Beyrouth vient du Phénicien « Beroth » qui signifie la ville des puits. Nous avons pris cette étymologie pour chercher la symbolique de l'eau, puis voir en quoi cette symbolique renvoie dans les actes des personnages.

Dans toutes les anciennes civilisations, l'homme a utilisé l'eau comme un symbole extrêmement puissant et évocateur. Dans la civilisation Egyptienne, Le Nun était l'océan éternel qui remplissait l'univers. Hapy est le dieu du Nil et il est représenté sous l'apparence d'un personnage aux mamelles pendantes.

Si l'eau était un don du Dieu ou la source de vie chez les Égyptiens, elle est aussi très présente dans la mythologie gréco-romaine, le Styx, fleuve dont les eaux glacées symbolisent le passage de la vie à la mort.

De même dans l'Islam l'eau est aussi symbole de pureté, de fécondité que nous pouvons découvrir dans cet extrait du Coran (Al-Qor'an L,9-11) « *Nous faisons descendre du ciel une eau bénie grâce à laquelle nous faisons croître les jardins* ».

L'eau apparaît donc comme un symbole de fécondité que l'on retrouve dans tous les mythes et dans toutes les religions. C'est d'elle que naissent les êtres et les choses. Elle est aussi source de purification. Purification de ce qui souille les personnes. Et c'est cette eau qui purifia l'âme du jeune Bédouin, et l'empêche de commettre son crime. Beyrouth la ville cosmopolite exorcise le démon qui hante l'esprit de Bédouin et son eau purifia son âme. « *Je me concentre sur les lumières de cette ville que je n'ai pas su déceler dans la colère des hommes.* » C'étaient les derniers mots de Bédouin.

IV.6. Les noms propres référentiels

Du premier inventaire des noms propres, nous avons établi cette liste (voir tableau 5) qui recense les noms propres cités dans les différentes discussions entre les personnages. Cette liste que nous avons appelée liste des « noms propres référentiels » comporte 22 noms de personnes réelles ou fictives.

Par souci d'objectivité, nous avons décidé d'écarter les noms de personnalités politiques tels Bush, Saddam, Al-Hariri, etc. Les noms qui restent sont soit des noms de chanteurs arabes, soit des noms de personnages légendaires ou mythiques.

Par « noms référentiels » nous ne désignons pas les noms dont la référence renvoie à la personne elle-même à l'image des personnalités historiques appelés pour occuper des rôles romanesques, mais nous désignons par cette expression les noms dont la référence renvoie à la situation de communication, étant une partie inséparable du discours.

Les couples d'oppositions onomastiques que nous avons choisis apparaissent dans une des plus vives discussions entre trois personnages principaux, à savoir Sayed,

Yacine et Bédouin. Ci-dessous, nous transcrivons toute la discussion, afin de délimiter et le contexte situationnel et le contexte dénonciation dans lesquels nous analysons ces couples de noms propres :

« J'étais bien jusqu'au jour où Sayed m'apprit que des « *amis très chers* » m'attendit à l'étage de dessus. Je revenais de chez le gargotier. Sayed me devança. Il ouvrit la porte, et je vis Yacine et les Jumeaux Hassan et Hussein assis sur mon lit de camp. Quelque chose avait frémi à travers mon être. Les jumeaux étaient ravis de me voir. Ils me bondirent dessus et me rouèrent de coups affectueux en riant. Yacine, lui, ne s'était pas levé. Il me tenait immobile sur le lit, l'échine droite, pareil à un cobra. Il se racla la gorge pour inviter les deux frères à cesser la rigolade et osa sur moi ce regard que personne à Kafr Karam n'osait soutenir.

- il t'en a fallu du temps pour t'éveiller à toi-même, me dit-il ?

Je ne saisis pas ce qu'il entendait par là. Les jumeaux s'appuyèrent contre le mur et me laissèrent seul au milieu du cagibi, face à Yacine.

- Ça va ? me fit-il.

- Je ne me plains pas.

- Moi, je te plains.

Il me trémoussa pour libérer un pan de sa veste coincé sur son postérieur. Il avait changé, Yacine. Je lui aurais donné dix de plus. Quelques mois avaient suffi pour durcir ses traits. Son regard était toujours intimidant, mais les commissures de ses lèvres s'étaient ravinées comme si le rictus qui écrasait avait fini par les défoncer.

Je décidai de ne pas laisser impressionner.

- Est-ce-que je peux savoir pourquoi tu me plains ? il hocha la tête.

- Tu penses que tu n'as pas à plaindre ?

- Je t'écoute.

- Il m'écoute ...Enfin, il entend, notre cher fils du puisatier. Avec quoi va-t-on le bassiner maintenant ? Il me toisa
- Je me demande comment ça tourne dans ta tête, bonhomme, Il faut être autiste pour ne pas voir ce qui se passe. Le pays est en guerre, et des millions de crétins font comme si rien n'était. Quand ils sortent dans les rues, ils rentrent chez eux et referment leurs volets, pensant ainsi s'en laver les mains. Sauf que ça ne marche pas de cette façon. Tôt ou tard, la guerre flanquera leur hypothétique abri par terre et les surprendra dans leur lit ...Je l'ai répété combien de fois, à Kafr Karam ? je vous le disais : si on ne va pas au feu, le feu viendra à nous. Qui m'a entendu ? Hein, Hassan, qui m'a entendu ?
- Personne, dit Hassan.
- Est-ce-que tu as entendu le feu, toi ?
- Non, Yacine, Dit Hassan.
- Est-ce-que tu as entendu que les fils de chien viennent te tirer de ton grabat, en pleine nuit, pour t'éveiller à toi-même ?
- Non, dit Hassan.
- Et toi, Hossein, est-ce qu'il a fallu que des fils de chien te traînent dans la boue pour que tu te relèves ?
- Non, dit Hossein.

Yacine me toisa de nouveau :

- Je n'ai pas entendu que l'on crache sur mon amour-propre pour m'insurger, moi. Qu'est-ce qu'il me manquait, à Kafr Karam ? De quoi je me plaignais ? J'aurais pu fermer mes volets et me boucher les oreilles. Mais je savais que, si je n'allais pas au feu, le feu allait venir chez moi. Alors, j'ai pris les armes pour ne pas finir comme Souleyman. Questions de survie ? Questions de logique, seulement. ce pays est le mien. Des fripouilles cherchent à me l'extorquer. Qu'est-ce que je

fais ? Qu'est-ce que je fais, d'après toi ? Tu crois que j'attends que l'on vienne violer ma mère sous mes yeux, et sous mon toit ?

Hassan et Hussein baissèrent la tête. Yacine respira lentement et, modérant l'acuité de son regard, il me dit :

- Je sais ce que s'est passé chez toi.

Je fronçais les sourcils

- Et oui, ajouta-t-il. Ce qui est tombeau pour les hommes est potager pour leurs tendres moitiés. Les femmes ignorent ce que le mot secret signifie.

Je baissais la tête.

Il s'adossa au mur, croisa les bras sur sa poitrine et me fixa en silence. Ses yeux m'indisposaient. Il croisa les genoux et posa le plat de ses mains dessus.

- Moi, je sais ce qu'est ce que c'est voir son père vénéré jeté à terre. les couilles en l'air par une brute, dit-il.

Ma pomme d'Adam se bloqua dans ma gorge. Il n'allait quand même pas déballer mon linge sale sur la voie publique ! Je ne le supporterai pas.

Yacine lisait sur ma figure ce que le criais e mon for intérieur. Il n'en fit pas cas.

Il montre les jumeaux du menton, puis Sayed, et poursuivit :

- Nous tous, ici, moi et les autres, et les mendiants qui gueusent dans la rue, savons parfaitement ce que cet outrage signifie...Pas le G I. il ne peut pas mesurer l'ampleur du sacrilège. Il ne sait même pas ce que c'est, un sacrilège. Dans son monde à lui, on expédie les parents dans des asiles de vieillards et on les y oublie comme le cadet de ses soucis ; on traite sa mère de vieille peau et son géniteur de connard... Que peut-on attendre d'un type comme ça, hein ?

La colère m'étouffait. Yacine le voyait nettement ; il enchérit :

- Que peut-on attendre d'un morveux qui placerait dans un mouvoir la femme qui l'a porté dans son ventre, mis au monde au forceps, conçu fibre par fibre, élevé cran par cran et qui a veillé sur lui autant de fois que l'étoile sur son berger ? ... Qu'il respecte nos mères à nous ? Qu'il baise la tête des vieillards de chez nous ?

Le silence de Sayed et des jumeaux accentuait ma colère. J'avais le sentiment qu'ils avaient trainé dans un traquenard et je leur en voulais. Que Yacine me mêlât de ce qui ne le regardait pas, c'était un peu ce qui faisait sa réputation, mais que les autres y prennent part sans vraiment s'impliquer tout à fait, ça m'enrageait.

Sayed compris que j'étais sur le point d'implorer. Il dit :

- Ces gens-là n'ont pas plus de considération pour leurs aînés que pour leurs rejetons. C'est ce que Yacine tente de t'expliquer. Il n'est pas en train de te passer un savon. Il te raconte. Ce qui est arrivé à Kafr karam nous bouleverse tous, je t'assure. J'ignorais cette histoire jusqu'à ce matin. Et quand on me l'a rapportée, j'étais fou furieux. Yacine a raison. Les Américains sont allés trop loin.
- Sincèrement, tu t'attendais à quoi ? grogna Yacine, que l'intervention de Sayed agaçait. Qu'ils se détournent devant la nudité d'un sexagénaire handicapé et terrorisé ?

Il tourna la main dans le sens d'une aiguille :

- Pourquoi ?

J'avais perdu l'usage de la parole. Sayed en profita pour m'assener :

- Pourquoi veux-tu qu'ils se détournent, eux qui peuvent surprendre leurs meilleurs amis en train de culbuter leurs femmes et faire comme si de rien n'était ? La pudeur, c'est quelque chose qu'ils ont perdu de vue depuis des lustres. L'honneur ? Ils ont falsifié ses codes. Ce ne sont que des avortons forcenés, qui renversent les valeurs comme des buffles lâchés dans une boutique

de porcelaine. Ils débarquent d'un univers injuste et cruel, sans humanité et sans morale, où le puissant se nourrit de la chair des soumis, où la violence et la haine résument leur Histoire, où le machiavélisme façonne et justifie les initiatives et les ambitions. Que peuvent-ils comprendre à notre monde à *nous*, qui porte en lui les plus fabuleuses pages de la civilisation humaine, où les valeurs fondamentales n'ont pas pris une seule ride, où les serments n'ont fléchi d'un cran, où les repères d'antan n'ont pas changé d'un iota ?

- Pas grand-chose, dit Yacine qui se leva et s'approcha de moi, nez contre nez. Pas grand-chose ; mon frère.

Et Sayed :

- Ils ignorent ce que sont nos coutumes, nos rêves et nos prières. Ils ignorent surtout que nous avons de qui tenir, que notre mémoire est intacte et os choix justes. Que connaissent-ils de la Mésopotamie, de cet Irak fantastique qu'ils foulent de leurs rangers pourris ? De la tour de Babel, des Jardins suspendus, de Haroun al- Rachid, des Mille et Une Nuits ? Rien ! Ils ne regardent jamais de ce côté de l'Histoire et ne voient en notre pays qu'une immense flaque de pétrole dans laquelle ils laperont jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Ils ne sont pas dans l'Histoire ; ils sont dans le filon, dans le pactole, dans la spoliation. Ce ne sont que des mercenaires à la solde de la Finance blanche. Ils ont ramené toutes les valeurs à une effroyable question de fric, toutes les vertus à celle du profit. Des prédateurs redoutables, voilà ce qu'ils sont. Ils marchaient sur le corps du Christ pour s'en mettre plein les poches. Et quand on n'est pas d'accord, ils sortent leur grosse artillerie et mitraillent nos saints, lapident nos monuments et se mouchent dans nos parchemins millénaires.

Yacine me bouscula vers le fenêtre et me cria :

- Regarde-les ; vas-y, jette un coup d'œil par la vitre et tu verras qui ils sont vraiment : des machines.
- Et ses machines vont casser les dents à Bagdad, dit, Sayed. Et dehors, dan nos rues, se livre le plus grand duel de tous les temps. Le choc des titans : Babylone

contre Disneyland, la tour de Babel contre l'Empire State Building, Schéhérazade contre Ma Baker, Sindbad contre Terminator...

J'étais bluffé, complètement bluffé, j'avais l'impression d'être au centre d'une mascarade, au beau milieu d'une répétition théâtrale, entouré de comédiens médiocres, qui avaient appris par cœur leur texte sans pour autant être en mesure de l'accompagner du talent qu'il méritait, et pourtant ... et pourtant...et pourtant, il me semblait que c'était exactement ce que je voulais entendre, que leurs propos étaient ceux-là mêmes qui me faisaient défaut et dont le manque remplissait ma tête de migraine et d'insomnies. Il importait peu savoir si Sayed était sincère ou se Yacine me parlait avec des mots à lui, des mots qui lui sortaient des tripes ; la seule certitude que j'avais était que la mascarade m'arrangeait, qu'elle m'allait comme un gant, que le secret que je ruminais depuis des semaines était partagé, que ma colère n'était plus seule, qu'elle me restituait l'essentiel de ma détermination. Je peinais à définir cette alchimie qui, dans d'autres conditions, m'aurait fait rire à gorge déployée, en même temps j'en étais soulagé. Ce fumier de Yacine venait de me tirer une sacrée épine du pied. Il avait su me toucher exactement là où il fallait, remuer en moi toutes les saloperies dont je m'étais gavé depuis cette nuit où le ciel m'était tombé dessus. J'étais venu à Bagdad venger une offense. J'ignorais comment y prendre. Désormais, la question ne se posait plus.

Aussi lorsque Yacine consentit à m'ouvrir enfin ses bras, c'était comme s'il ouvrait le seul chemin qui conduisait à ce que je cherchais plus que tout au monde : l'honneur des miens. »(p.183-189)

IV.6.1.Des noms chargés, deux noms et deux femmes

Dans cette discussion, Sayed, opposait Ma Baker à Schéhérazade. Une opposition de deux femmes, deux histoires et deux civilisations.

Ma Baker ou(Ma Barker)de son vrai nom Kate Barker née le 8 octobre 1871 à Ash Grove (Missouri, Etats-Unis) et morte le 16 Janvier 1935, était une criminelle américaine, à la tête d'un gang composé de ses fils Herman, Lloyd, Arthur et Fred est

spécialisé dans le kidnapping, les braquages de trains, de banques et la grande criminalité dans le Middle West des années 1920. Ma Barker trouva la mort sur le Lac Weir, en Floride, dans une fusillade avec des agents du FBI dirigés par Edward J. Connelley.²⁸⁵

Elle fait l'objet d'une chanson chantée par le groupe de disco Boney M. avec le titre Ma Baker (titre comportant une erreur et fait l'objet de l'appellation Ma Baker). Elle a aussi clairement inspiré le personnage de Ma Dalton des albums de Lucky Luke. Elle inspire également, le gang et le personnage de « *Ma Grissom* » dans le roman de James Hadley Chase, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* 1939, adapté au cinéma par Robert Aldrich en 1971. Et un autre film de 1996 sous le titre *Public Enemy*.

Cette criminelle inspirait des artistes, des écrivains, et des réalisateurs, plus que les Pères fondateurs²⁸⁶ des Etats-Unis d'Amérique. En prenant cette dimension Ma Baker est devenue un mythe occidental, voire américain.

Contrairement à l'image de Ma Baker, Schéhérazade, le personnage principal des contes de *Mille et une nuits*, nous ouvre pleinement les portes pour découvrir un autre type de femme. Une femme qui incarne une autre société tout à fait différente de celle que représente Ma Baker.

Bien qu'on ne sache pas exactement l'origine du conte, les *Mille et une Nuits* relatent l'histoire d'un calife, déçu par les tromperies de sa femme. Il décide de se marier chaque jour avec une jeune femme vierge puis l'exécuter au lendemain. Shéhérazade, aidée de sa sœur, va combattre à sa manière ce massacre. Elle se laissera marier par le calife. La nuit elle commence à raconter la plus passionnante et émouvante des histoires à son époux. Le calife est séduit par le conte et admet à ne pas tuer Shéhérazade le matin. Au bout des mille et unième nuits, le Calife décide en reconnaissance à son intelligence et sa bonté de la pardonner.

²⁸⁵ Berlioz-Curlet, Jacques. *FBI Histoire d'un empire, Complexe, Coll, Questions à l'Histoire*, Paris, 2005, p. 161.

²⁸⁶ Nom donné aux hommes qui ont signé la Déclaration d'indépendance ou la constitution des Etats-Unis d'Amérique.

D'origine perse, Shéhérazade signifie « *la femme de la cité* »²⁸⁷. Shéhérazade est donc l'héroïne qui n'a pas sauvé seulement sa vie et celle de sa sœur, mais elle a sauvé les vies de toutes les jeunes femmes de sa ville. C'est là la vraie nature de ce personnage, et non l'image stéréotypée de la jeune danseuse.

Voilà la réelle opposition entre ces deux femmes. Une qui lutte pour l'espoir et la vie. Et une autre femme qui sème la mort et la haine.

IV.6.2. Deux nom, deux voyages

Le deuxième couple oppose Sindbad et Terminator. Le duel entre ces deux images dans les rues de Bagdad est un duel qui dépasse les noms, pour atteindre les deux cultures et les deux civilisations, c'est le : « *le choc des titans.* » selon Sayed.(p.188)

Sindbad, ou Sindbad le marin est un des personnages principaux des *Mille et une Nuits*. L'origine du nom n'est pas sûre et on lui attribue plusieurs étymologies, la plus fiable est celle que donne René Khawam, pour qui ce nom est d'origine persane ; Sîndabâne qui signifierait « *l'homme attiré par la Chine.* »²⁸⁸

Sindbad, le riche marchand entend par hasard un porteur qui s'appelle Hindibad se plaindre de l'injustice de son sort. Il invite ce porteur à l'accompagner chez lui, et à chaque dîner de la semaine, il va raconter ses sept voyages par mer. En chacune de ses occasions, il fait naufrage en raison de son mauvais sort, est sauvé grâce à la chance, sa patience et son courage. Après chaque aventure, il revient chez lui plus riche qu'auparavant.

Sindbad est un personnage de culte, une figure symbolique et mythique du voyage mais aussi d'exotisme, de courage et d'héroïsme. Sa quête dépasse la richesse. C'est la sagesse qui est la réelle quête de Sindbad. Ses voyages sont perçus comme une aventure enrichissante de l'esprit. Un voyage initiatique qui donne la naissance à une autre personne tout à fait différente, plus sage, plus riche et plus modeste.

²⁸⁷ GEOFFROY, Younes & Néfissa, *Le livre des prénoms arabes*, op.cit., p.123.

²⁸⁸ René Khawam, cité par LAVEILLE, Jean-Louis, *Le thème du voyage dans les milles et une nuit, L'Harmattan*, Paris, 1998, p.12.

Mais il semble bien que le voyage de Sindbad n'est plus comme celui de son rival ; le Terminator, Une machine à apparence humaine, envoyé du futur pour une mission meurtrière. Elle a pour objectif d'éliminer une jeune femme du nom de Sarah Connor et son fils John.

La ressemblance est évidente entre les soldats américains et le Terminator : « *Vas-y, jette un coup d'œil par la vitre et tu verras qu'ils sont vraiment : des machines.* » (p.188). Pour Sayed le dénominateur commun entre les soldats américains et le Terminator est bien cette vocation de détruire et de tuer.

Les noms tels Terminator, Sindbad, Scheherazade, et Ma Baker sont, dans le contexte de cette situation de communication, des parties du discours analysables, à l'image des déictiques personnels et spatiaux-temporels. Ils permettent aux locuteurs de se situer, d'une part. Et sont aussi des indications ou des instructions données à l'interlocuteur pour interpréter le discours, d'autre part. En effet, ces noms ne sont pas conçus et utilisés par Sayed (le locuteur) puis décodés et interprétés par Bédouin (l'interlocuteur) indépendamment de la situation de communication. Se sont des repères qui balisent la compréhension de l'énoncé.

Au niveau de la sémantique, les noms référentiels ne sont pas séparés des composantes des deux isotopies²⁸⁹ sémantiques qui concourent et s'opposent ; *les nôtres et les leurs*. Ces deux pôles sont constitués par les traditions, les valeurs sociales, les mythes et les noms (Sindebad, Terminator / Scheharazad, Ma Baker).

Conclusion

A travers les couples d'oppositions onomastiques, nous avons vu comment le nom, à travers sa symbolique, dépasse la fonction de désignation. En effet, le souci n'est plus d'individualiser, dans le cadre d'une esthétique de vraisemblance. Les noms sont

²⁸⁹ « Toute itération d'unité linguistique » Fait de redondance linguistique ; est alors, quelle que soit sa nature, à l'origine d'une isotopie. La redondance de la marque de pluriel dans l'énoncé français, *les chevaux hennissent*, ou les trois unités comportent une marque de pluriel, constitue ainsi une isotopie morphophonique ou morphographique. Mais s'il définit l'isotopie au sens linguistique général, A. J. Greimas porte son intérêt sur l'*isotopie sémantique*, c'est-à-dire sur la récurrence syntagmatique du même sème ou groupement de sèmes. » Op.cit., *Dictionnaire de linguistique*, 2002, p.313.

motivés et symboliques. Ils sont symboliques diachroniquement par la charge qu'ils ont acquises dans la mémoire collective, parce qu'ils sont un bien culturel. Et motivés synchroniquement par la redondance qu'ils produisent entre le nom et le référent dans le roman.

Pour ce qui est des autres noms tels Sindabad, Terminator, Schéherazad, Ma Baker, ils sont des parties du discours, comme les déictiques personnels et spatiaux-temporels, et qui ne peuvent être analysés indépendamment de la situation de communication. Leur actualisation dans le discours met en évidence leur fonctionnement pragmatique.

Les noms propres renvoient à des référents qui éveillent des représentations, des souvenirs positifs ou négatifs et de ce fait, ils participent dans des situations discursives à l'interprétation du discours. Egalement, ils possèdent une fonction cognitive forte. Ils sont des organisateurs cognitifs, mémoriels et culturels, comme le montre M.-A. Paveau dans son travail sur les noms de bataille. « De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille »

Chapitre V

Nom propre, culture
et mythe

Introduction

Le nom propre n'est seulement un signe linguistique, il est aussi une composante du patrimoine culturel de n'importe quelle communauté. Il se charge à travers l'histoire de tout type connotations et subi aussi l'effet des événements historiques. Le nom propre accompagne, aussi, les mythes de tous les peuples et s'inscrit inconsciemment dans l'imaginaire de tous les membres du groupe. L'explication première de l'Univers, les mythes de construction des villes et les mythes du héros local s'accomplissent par un acte de dénomination. Les noms attribués à ces mythes remplissent plusieurs fonctions cognitives, psychiques et abrégatives.

Avant d'entamer les rapports entre nom propre et mythe nous voyons que l'importance du nom propre, et l'acte de dénomination lui-même dans la tradition linguistique et culturelle orientale, nous oblige à mieux expliquer cette conception dans les différentes périodes historiques.

V.1. L'anthroponymie arabe origine et signification

Les noms et les prénoms dans l'occident sont des étiquettes, qui permettent de désigner un individu et de le distinguer des autres individus qui leur partagent le même espace géographique. Une bonne partie des noms de familles n'ont pas de sens, parce qu'ils sont issus de langues disparues et de cultures différentes. Relativement, seuls les prénoms sont significatifs. Par contre, les noms et prénoms arabes ont tous une signification. Il n'y a pas en Arabe de distinction entre nom propre et nom commun comme, seul l'usage les distingue.

Dans *Le Livre de prénoms arabes*, Youness et Nefissa Geoffroy nous livrent deux étymologies intéressantes concernant l'origine du nom ou (ism) en arabe :

- La première est la racine (*Semw*), qui signifie être haut, s'élever. Selon cette racine, le nom est considéré sous son aspect principal, « *céleste* ». Il désignerait alors la réalité essentielle du nommé.

- La seconde est la racine (*Wasm*), qui signifie mettre une marque ou un signe sur quelque chose, définir, avoir un beau visage. C'est l'aspect formel du nom qui serait ici envisagé, et qui définirait alors la réalité manifestée du nommé.

« Ces deux étymologies complémentaires mettent en lumière la double dimension de l'être : la première qui relève de l'essence, la seconde de l'apparence. Le terme (ism) dépasse donc de beaucoup le cadre de la simple appellation²⁹⁰. »

Les mêmes auteurs terminent leur analyse du nom arabe et distinguent :

- le nom personnel (ism), c'est le nom reçu à la naissance. Il est aussi le plus important. Sublet le considère comme : « le seul des éléments du nom propre arabe que l'on doive recevoir à la naissance, et à la fois celui que l'on considérera comme le plus précieux, le plus secret, celui qui aura l'occasion d'être protégé par les autres éléments suivants les circonstances. »(Sublet p.23)
- nom de paternité (Kunya). Il est composé de abù(père) ou nom ou umm (mère), et du prénom du fils aîné.
- Le nom de filiation (nasab). Il se compose du mot ibn (fils) ou (bint), et du prénom du père ; exemple Ibn Omar (fils de Omar).
- Le nom d'origine (nisba). Il s'agit d'un nom qui indique le lieu d'origine d'une ville, une région, d'un pays, ou d'appartenance à un tribu ou ne communauté particulière ; exemple Al Boukhari de Boukhara. Mohamed Alassadi (de la tribu de Bani Assad qui veut dire les fils du lion)
- Le surnom ((laqab), peut être honorifique, et se rapporte à la religion ou au pouvoir ; exemple : imad ad-sine(le pilier de la religion), Sayf ad-dawla(le scribe de l'Etat) ou un sobriquet ; exemple : al-Jahiz(qui a les yeux saillants)

Ces éléments constituent la véritable identité de l'individu. Il se peut que tous ces noms soient réunis pour désigner la même personne, mais dans la plupart des cas un seul nom suffit pour désigner la personne dans toute sa vie.

V.1.1. Le nom propre entre la tradition djahilite et l'usage islamique

Les arabes de la période préislamique avaient pour habitude de donner à leurs fils, surtout, des prénoms belliqueux, pour forger en eux une nature combative. A cette

²⁹⁰GEOFFROY, Younes & Néfissa, *Le livre des prénoms arabes*, Beyrouth. *Al-Bouraq*, 2000, p. 17.

époque, les rivalités verbales et armées étaient une partie du quotidien des tribus arabes. Dans cette atmosphère d'antagonisme, des prénoms tels Harb (guerre), Sakhr(roc), Murra (amertume) étaient très courants.

L'avènement de l'Islam a conduit à une révolution des esprits et un changement des traditions issues de l'époque préislamique. La fraternité entre les croyants et l'esprit communautaire ne pouvaient être concrétisés dans la société musulmane que par la correction des mœurs. Le changement des noms était un des premiers projets entrepris par le Prophète. Ainsi, il changea le nom d'une des filles d'Omar qui s'appelait Assiya (désobéissance) et la nomma Djamila (belle). A maintes fois, le Prophète montra l'importance qu'il accordait à la signification des noms, qu'il s'agisse de noms de personnes, de tribus ou de lieux. Il leur reconnaissait d'exercer sur le nommé une influence subtil, positive ou négative selon leur sens. Ainsi, un homme appelait Harb (guerre) fut appelé Silm (paix); une tribu appelée Shaab a-Dalala (la tribu de l'errance) reçut le nom de Shaab al-huda (la tribu de la bonne voie); un lieu appelé Ifra (terre brûlée et peuplée de démons) fut appelé Khadra (terre verte).

L'influence du nom sur le nommé fut explicitée dans la citation d'Ahmad al - Alawi pour qui :

<< Chaque nom possède une influence qui s'attache à l'âme de celui qui le prononce ...si, par exemple ,un homme répète plusieurs fois le mot <<mort>> ,il ressentira en son âme une impression due à la mention de ce nom, surtout s'il persiste en celui-ci ,et il n'est pas douteux que cette impression sera différente de celle que l'on éprouve en prononçant les mots richesse ou gloire ou pouvoir ... tout homme normalement sensible sera conscient de l'influence que peut avoir sur son âme le nom qu'il prononce .Or ,si nous admettons cela ,nous sommes obligés de croire que le nom Dieu à aussi une influence sur l'âme comme les autres noms, chacun laissant l'empreinte particulière qui lui correspond²⁹¹. >>

Cette influence va jusqu'à l'indication d'une direction ou un idéal à atteindre. Ainsi l'enfant que l'on appelle Karim (noble et généreux) saura que dans son essence il possède des qualités de noblesse et de générosité ; sans doute il cherchera à se montrer digne de son nom tel un moule qui façonne.

²⁹¹ LINGS, Martin, *Un saint musulman au vingtième siècle*, Paris, Traditionnelles, 1973, p.133.

A toute cette complexité se mêle l'histoire. En effet, pour les arabes chaque nom a toute une histoire et une étymologie derrière lui, et une partie de l'histoire et du dessein de la personne dont il fait référence. Ainsi le prénom d'Omar fait référence à Omar Ibn al Khatab. De même que les prénoms d'Aïcha ou Khadidja font référence aux prénoms des deux épouses du Prophète. Les porteurs de ces noms portent en eux la charge du Nom et le devoir de le mériter, l'honorer, le perpétuer.

V.1.2. Le prénom un attribut personnel et une histoire collective

En arabe le nom d'un individu exprime à la fois le moi social qui se manifeste par le « *Nom* » lui-même, et le moi visible qui est le « *corps* ». De ce fait le rapport est étroit entre le nom et la personne. Des lors, injurier le nom c'est porter atteinte à la personne (au sens physique et moral), et à tout un patrimoine à la fois personnel et familiale

Cette idée est exprimée par Claude Lévi-Strauss dans *Pensée sauvage*, et Christian Bromberger dans *Langages*, les deux sociocritiques avaient parlé de l'anthroponymie, comme un outil heuristique pour l'anthropologie sociale. Pour eux le nom est à la fois *le moi social* et *le moi relationnel* : l'être est reconnu, appelé, dénigré, célébré ou maudit par son nom. C'est pourquoi, dans plusieurs parties du Maghreb, surtout en Algérie, le nom de Mohamed, qui est du Prophète, est modifié morphologiquement et phonétiquement pour devenir Mohand, à peur d'insulter ou calomnier la personne qui prend le nom du Prophète.

Le nom propre, qui au début désigne, un individu ou un espace se charge à travers l'histoire collective de connotations positives ou négatives, et devient inséparable de tout un patrimoine culturelle.

V.1.3. Le sujet « transindividuel » du personnage à l'auteur

Selon Lucien Goldman une œuvre littéraire est l'expression d'une vision du monde, qui est toujours le fruit d'un groupe d'individus et jamais d'un individu seul. Pour lui, seuls certains membres, privilégiés du groupe, ont la faculté de donner une forme et une structure cohérente à la vision du monde à travers leur œuvre littéraire.

L'œuvre littéraire est donc toujours l'expression et la vision du monde d'un sujet *transindividuel*. La personnalité de l'auteur s'exprime dans sa capacité à la formuler de manière cohérente dans une œuvre fictive. Il ajoute : [...] *la littérature et la philosophie sont, sur des plans différents, des expressions d'une vision du monde, et [...] les visions du monde ne sont pas des faits individuels mais des faits sociaux* »²⁹²

Certes, *Les Sirènes de Bagdad* est le produit de Yasmina Khadra comme pseudonyme ou Mohamed Moulashoul de son vrai nom, mais il est aussi le produit de ce sujet *transindividuel* qui n'a pas seulement la capacité mais le devoir d'exprimer à la fois l'individuel et le collectif. Dans *Les Sirènes de Bagdad*, Yasmina Khadra a intelligemment investit l'appartenance sociale du personnage principal de son roman ; Bédouin, celui-ci, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, incarne dans son nom une société et un mode de vie de toute une société.

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, le nom du personnage principale Bédouin apparaît sept fois dont trois au pluriel (Bédouins) et précédés du déterminant pluriel (les). Dans les autres occurrences Bédouin est précédé de l'article défini singulier(le) ou indéfini singulier (un). L'auteur, toujours fidèle à ses origines bédouines des tribus du Sahara algérien, parle au nom de sa communauté à travers les propos de ses personnages. Les personnages expriment un ensemble de valeurs ancestrales, ainsi Bédouin, personnage principal et narrateur les exprime dans ces propos : « *Les Bédouins, aussi démunis soient-ils ne badinaient pas avec le sens de l'honneur.* »(p.145)

Plus loin, Omar, ami proche de Bédouin manifeste sa solidarité à ce dernier retrouvé seul à Bagdad : « *ne te déconne pas, cousin. Tu ne m'encombres pas. Tu aurais fait la même chose pour moi si j'étais dans ta situation. Nous sommes des Bédouins. Nous n'avons rien à avoir avec les gens d'ici...* »(P.169) Pour les communautés bédouines la solidarité n'est pas un confort, c'est une obligation qui s'enracine à travers les pratiques du quotidien. Ces pratiques conditionnent la façon de penser et devoir le monde. Les membres de ces communautés sont solides, résolus et actifs : « *Nous étions ainsi, nous les Bédouins. Lorsque nous taisions, Ca signifiait que tout avait été dit, et qu'il n'y avait plus rien à ajouter.* »(P.172)

²⁹² GOLDMAN, Lucien. *Recherches dialectiques*, Gallimard, Paris, 1959, p.46.

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, Bédouin, personnage principal, est un actant qui partage un rôle avec les autres. Par son nom, ses traditions, ses valeurs, sa façon de penser, il devient, comme son créateur (l'auteur), un « *sujet transindividuel* » que certains sociocritiques, tels Edmond Cros, appellent « *sujet culturel* »

V.2.Nom propre et mythe

A travers l'histoire, bouleversante et troublante du Bédouin, Yasmina Khadra nous montre, comment un individu se sombre dans l'obscurantisme. Le jeune Bédouin humilié par les G I se charge selon les traditions ancestrales de laver « *l'affront dans le sang* ». Sa quête de vengeance de cet Occident que représente ces Américains est à la fois devoir et honneur.

Certes, il y a une différence de mentalités entre l'Orient et l'Occident, mais cette différence est enracinée dans l'Histoire des deux cultures. Dans *Les Sirènes de Bagdad* l'Occident et l'Orient sont face à face proies de défiance, méconnaissance et peur réciproques.

La différence de mentalités est due à une différence des manières de penser, c'est-à-dire différences de représentations. Le mythe joue un rôle important dans la construction et la perpétuité de ces représentations. Il s'agit là de formation d'une manière de penser et de compréhension du monde, qui ne s'accomplit qu'à travers le positionnement par rapport à l'autre.

Presque tous les peuples du monde disposent de mythes. La grande partie de ces mythes ont été racontés, interprétés et modifiés par des théologiens ou ritualistes. Mais, pour plusieurs sociétés, le mythe est, d'une manière ou d'une autre, présent dans le quotidien, et dans l'imaginaire collectif des ses membres.

Les rêves des irakiens d'une libération, qui viennent au-delà des frontières et longtemps commercialisée par la propagande américaine, se confrontent par une réalité nue et horrible. Les Occidentaux, plutôt les Américains ne cherchent pas, et non jamais chercher la libération du peuple irakien, ni aucun autre peuple. Ils ne cherchent que leurs intérêts, sans aucune considération à l'Histoire et à la culture de n'importe quel

pays. C'est une opinion partagée par la majorité des Irakiens quelque soit leur niveau intellectuel ou social. Ainsi, le Faucon explique aux présents chez le barbier les raisons de l'invasion américaine de l'Irak : « *Pourquoi crois-tu qu'ils sont là, les Américains ?...Par charité chrétienne ? Ce sont des hommes d'affaires, ils nous négocient comme des marchés. Hier, c'était nourriture contre pétrole. Aujourd'hui, c'est pétrole contre Saddam. Et nous dans tout ça ? De la monnaie de singe.* » (p.41) Les américains sont ignorants et arrogants: « *que savent-ils de la Mésopotamie, de cet Irak fantastique qu'ils foulent de leurs rangers pourris ? De la Tour de Babel, des jardins suspendus, de Haroun al-Rachid, des Mille et Une Nuits ? Rien !* »(p.187) dit Sayed.

Il est tout à fait normal qu'au moment des crises, les peuples se retournent vers leur passé, et appellent leurs mythes pour s'inspirer de la sagesse des anciens, expliquer ou ordonner une situation actuelle. Le mythe est un repère qui permet aux sociétés et groupes de se positionner par rapport aux autres.

Mircea Eliade explique la fonction du mythe, pour lui il apprend à l'homme « *les histoires primordiales qui l'ont constitué existentiellement, et tout ce qui a rapport à son existence et à son propre mode d'exister dans le Cosmos le concerne directement.* »²⁹³ Il ne s'agit pas seulement de l'apprentissage ou la sagesse, mais aussi de « *révéler les modèles exemplaires...et toutes les activités humaines.* »²⁹⁴

Le mythe est défini par Mircea Eliade comme « *la réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.* »²⁹⁵ Et c'est dans cette approche que nous tentons d'interpréter les mythes évoqués dans une des plus importantes entreprises argumentatives dans *Les Sirènes de Bagdad*. C'est la discussion dans laquelle Yacine et Sayed essayent de persuader Bédouin (voir le chapitre IV)

Dans *Les Sirènes de Bagdad*, les mythes et l'histoire de L'Irak sont évoqués implicitement ou explicitement. La discussion, entre les personnages principaux Sayed,

²⁹³ MIRCÉA, Eliade, *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963, p. 23.

²⁹⁴ Idem., p. 19.

²⁹⁵ Idem., p. 14.

Yacine et Bédouin, commence par une interrogation sur les origines de l'Irak : « *que connaissent-ils de la Mésopotamie ?* » dont la réponse est donnée par le même personnage « *Rien* ».

La Mésopotamie (du grec meso « milieu, qui veut dire entre » et potamos, qui veut dire « fleuve » : cela veut dire le pays « *entre deux fleuve.* ») La Mésopotamie est la région du Proche-Orient qui se situe entre le Tigre et l'Euphrate, et correspond à l'Irak actuel.

La Mésopotamie était le berceau de la civilisation humaine, les découvertes archéologiques le prouve ; la poterie fait son apparition 7000 ans avant J C, des traces manifestes du début de la domestication progressive des animaux et des plantes apparaissent également, et l'utilisation de briques crues témoigne pour la première fois de l'existence d'une vie en village. C'est à Mésopotamie que la première trace d'une écriture se manifeste vers 3400 avant J C. Elle était un pays riche et prospère. Toute cette belle histoire est écrasée sous les pieds des soldats américains selon Sayed et Yacine.

L'évocation des mythes irakiens, tels la Tour de Babel, et les Jardins suspendus, à une valeur symbolique. Les Irakiens se sont retrouvés seuls face à une machine de destruction. L'Histoire et le passé sont les seuls refuges vers un passé qui soit un refuge de la cruauté du présent et qui permet peut-être un dépassement de la situation actuelle.

Mais il semble bien que les envahisseurs ne s'intéressent ni à l'histoire du pays ni à l'histoire des personnes. Haroun al-Rachid, un des khalifes Abbassides les plus célèbres. Connue dans l'Occident comme un homme de paix, et un intellectuel qui a beaucoup contribué à l'évolution des arts, notamment par les travaux de traductions des textes antiques grecs et romains. Le nom de Haroun al-Rachid est souvent associé avec les contes populaires des *Mille et Une Nuits*. Haroun al-Rachid même s'il est une personne qui a vraiment existé, il est devenu un mythe par l'héritage qu'il avait laissé à toute une nation et dont la nostalgie devient plus intense chaque fois que la déception et l'amertume se propagent dans l'âme et l'esprit des gens.

L'ingratitude donc ne touche pas une seule époque, ou une personnalité historique. Elle touche toute l'histoire, et tout le patrimoine intellectuel et culturel d'un pays. Elle commence par la méconnaissance, et ne s'achève pas avec un matérialisme assoiffé d'argent et de pétrole. Cette ingratitude est fortement exprimée par Dr Jalal :

« L'Occident n'aime que lui .Ne pense qu'a lui .Lorsqu'il nous tend la perche, c'est juste pour qu'on lui serve d'hameçon. Il nous manipule, nous dresse contre les nôtres et, quand il a fini de se payer nos têtes, il nous range dans ces tiroirs secrets et nous oublie. »(p.89)

Le contraste de couleurs entre la couleur noir évoquant le pétrole, et la couleur rouge évoquant le sang traduit bien la méconnaissance et le matérialisme des Américains, et la conscience des Irakiens quant aux réelles causes de l'invasion de leur pays : *« et (ils) ne voient en notre pays qu'une immense flaque de pétrole dans laquelle ils laperont à la dernière goutte de notre sang. »* (p. 187) dit Doc Jabir.

V.3. Mythe et symbolique

Au début le mythe est né comme une explication d'un fait surnaturel, puis il se sacralise par les rites, et à travers le temps par le récit qui le modifie, l'ajuste, l'améliore selon les exigences sociales historiques ou idéologiques. Le mythe ne reproduit pas et ne raconte pas la vérité mais sa représentation.

Les héros, les lieux et les temps sont symboliques. Certains lieux sont sacrés comme la mosquée, l'Eglise, le cimetière. Ils ne sont pas comme n'importe quel lieu ; bâtiment, pont, usine. Par leurs dimensions, leurs formes, leurs couleurs, leurs mobiliers et les rites qui les gèrent, ils sont des lieux symboliques.

Les Jardins suspendus et la Tour de Babel, même si les recherches archéologiques n'ont pas pu démontrer leur existence, ils sont des lieux symboliques pour les Irakiens. Ils sont symboliques, par le sentiment d'honneur et de fierté qu'ils procurent chez ces Irakiens. Ils sont symboliques par les représentations et les images qui leur sont associées ; l'amour, l'honneur, le sacrifice, la nostalgie, l'art de vivre, la force, l'intelligence et la richesse. L'évocation du nom propre d'un lieu suffit pour surgir tous ses sentiments. Une effervescence émotionnelle par la simple évocation d'un nom propre désignant un lieu particulier.

A l'image du lieu qui est témoin d'un exploit surnaturel ou particulier. Le temps (époque) aussi est symbolique. L'évocation de Haroun al-Rachid est à la fois évocation du khalife et de son règne (époque historique du règne de la dynastie des Abbassides en Irak) qui fut marqué par un épanouissement culturel considérable. Durant cette époque Bagdad devint une des villes les plus prospères du monde. Cette époque est symbolique par l'art, la culture, la richesse mais surtout la sécurité et la force de l'Etat. C'est bien le contraire de la situation dans laquelle se trouve cette cité.

V.3.1. Babylone et Disneyland

Babylone (de l'Akkadien Bāb-ili(m) signifie « Porte Babu(m) du Dieu (ili(m)) est une ville antique de Mésopotamie. Située sur les rives de L'Euphrate à environ 90 km de l'actuelle capitale, elle était une des plus anciennes villes de L'Irak et fut construite au début du deuxième millénaire av. J-C.

La ville de Babylone couvre plus de 1000 hectares, et était très peuplée et contenait de gigantesques édifices d'une importance politique (le Palais de Nabuchodonosor), économique (les canaux d'irrigation) et religieuse (Panthéon du Dieu Marduk).

Babylone est devenue une ville mythique, à cause de son importance politique, commerciale et religieuse. Cette ville prospère est devenue une cité mythique marquée dans l'esprit et l'imaginaire de plusieurs civilisations. Elle est surtout mythifiée pour ses gigantesques constructions tels ses remparts, les Jardins suspendus et le Tour de Babel.

Dans la même discussion entre Bédouin et Sayed, ce dernier et dans le même jeu onomastique oppose Babylone à Disneyland : parc d'attractions conçu en 1948 puis réalisé en 1955 par Walt Disney. Il se situe dans la ville d'Anaheim en Californie aux Etats-Unis, ses reconstitutions historiques, ses spectacles et ses parades, devint un site touristique très fréquenté. En 1971, le parc Disney World fut créé près d'Orlando, en Floride.

V.3.2. Le Mal de Babel

Le nom de Babylone a pris à travers le temps une connotation négative dans le monde chrétien et juif. C'est une conséquence de l'image laissée par les récits de la

défaite puis la déportation des Judéens en Babylonie à l'époque de Nabuchodonosor II. Les textes des Pères de l'Église²⁹⁶ témoignent d'une vision négative de cette ville qui reste ancrée dans la tradition chrétienne. Babylonie est devenu le symbole du péché et de la persécution. A Rome²⁹⁷ lors de la persécution, au premier siècle après J-C dont les chrétiens étaient les victimes, la ville avait pris le nom de « Babylonie ». En Orient comme en Occident, en Russie et à Byzance, l'image de Babylonie en tant que cité du Mal est répandue. On y associe un serpent symbolisant le péché.

Cette image a traversé le temps, aux Etats-Unis plusieurs mouvements messianiques²⁹⁸ et millénaristes²⁹⁹ utilisent la métaphore babylonienne pour qualifier l'origine de ce qui est vécu comme persécution. Ainsi, New York est parfois désignée comme « Babylonie moderne. »³⁰⁰ Les origines religieuses de cette image négative sont peut-être la raison de la méconnaissance des responsables américains de l'Irak. Cette représentation n'est-elle pas consciemment ou inconsciemment l'origine de l'invasion de l'Irak ?

V.4. Les nouveaux mythes occidentaux

Les mythes modernes des sociétés occidentales sont très puissant comme ceux des mésopotamiens, des chinois ou des égyptiens. Ce sont des mythes qui ont conditionnés l'éducation et toute l'opinion publique. La presse et les moyens de télécommunications (traditionnels et modernes) façonnent, stigmatisent et renforcent ces représentations pour les rendre une manière de penser et de vie.

Les Occidentaux aveuglés par les croyances de cette nouvelle religion façonnée par une gigantesque machine médiatique matérialiste s'élancent dans un projet d'occidentalisation de tout le monde. Les nouveaux mythes occidentaux cherchent à

²⁹⁶ Nom donné par l'Église chrétienne aux écrivains compris entre le II et le VII siècle dont l'autorité doctrinale a été retenue par la tradition.

²⁹⁷ GOUSSET, Marie-Thérèse, *Images médiévales de Babylonie dans les manuscrits occidentaux*, André-Salvini, B. (Hg.), Babylonie, 2008, pp. 385-386.

²⁹⁸ Croyance en la venue d'un libérateur ou d'un sauveur qui mettra fin à l'ordre présent, considéré comme mauvais et instaurera un ordre nouveau dans la justice et le bonheur. Le petit Larousse compact, 2002.

²⁹⁹ En semble de croyance à un règne terrestre eschatologique du Messie et de ses élus, censé devoir durer mille ans. Le petit Larousse compact, 2002.

³⁰⁰ JOUTARD, Philippe, *L'Empire du Mal*, In L'Historien, N° 301, septembre 2005, p. 44-45.

maintenir les privilèges de leur pays au détriment de tout le monde. La démocratie, les droits de l'Homme, l'économie du marché, la liberté de l'expression sont les nouveaux Dieux auxquels le sang des sacrifices, la sueur des exploités et les larmes des conquis coulent chaque jours. Le profit financier et l'exploitation des autres sont les buts de cette nouvelle culture.

L'évocation des Jardins suspendus, la Tour de Babel et Haroun al-Rachid par Sayed est d'ordre symbolique. Il y a là une opposition symbolique des mythes orientaux et occidentaux.

V. 4.1. *Les Sirènes de Badgad*, un fond mythique

Comme nous l'avons avancé *Les Sirènes de Badgad* est un roman qui appelle une compétence intertextuelle pas seulement à cause de la présence du mot *Sirènes* dans le titre, et qui évoque ces créatures mythiques, mais par la présence d'un très grand nombre de mythes gréco-romains, mésopotamiens et même contemporains. Nous avons recensé ces mythes (voir tableau 5 annexes). Ci-dessous nous donnons une brève explication de chaque mythe.

Babylone : Babylone (du babylonien *Bāb-ilim* ou *Babil*, « porte du dieu »), l'une des plus importantes villes de l'Antiquité, dont il ne reste aujourd'hui qu'un vaste champ de ruines à l'est de l'Euphrate, à 90 km au sud de Bagdad (Irak). Babylone fut la capitale de la Babylonie aux II^e et I^{er} millénaires av. J.-C. Elle était située sur la principale route commerciale entre le golfe Persique et la Méditerranée.

La première mention documentée de Babylone remonte à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Vers 2200 av. J.-C., la ville était connue pour son temple ; au XXI^e siècle av. J.-C., elle était assujettie à la ville voisine d'Ur. Babylone devint une cité-État indépendante lorsqu'en 1894 av. J.-C. fut fondée une dynastie qui connut son apogée sous Hammourabi. En 1595 av. J.-C., la ville fut envahie par les Hittites et passa peu après sous le contrôle des Kassites (v. 1590-1155 av. J.-C.) qui en firent la capitale de la Babylonie. Elle devint alors le centre administratif d'un vaste royaume couvrant le sud de la Mésopotamie.

En 1158, la dynastie kassite fut déposée par les Élamites venus de l'Est, et Babylone fut gouvernée par une série de dynasties sans lendemain avant de passer, à la fin du VIII^e siècle av. J.-C., sous l'influence de l'Assyrie. Sennachérib, désespérant de soumettre les tribus locales, détruisit la ville en 689 av. J.-C. ; son successeur Assarhaddon (roi de 681 à 669 av. J.-C.) la fit reconstruire. En 625 av. J.-C., les Chaldéens de Nabopolassar prirent le contrôle de la ville. (Source Encarta 2006)

Champs-Élysées : dans la mythologie grecque, paradis pré-hellène, lieu de paix parfaite et de bonheur. Dans les œuvres d'Homère, les Champs Élysées étaient un pays sur le bord lointain et le plus à l'ouest du monde, où étaient transportés les grands héros, corps et âme, et où ils devenaient immortels. Ils pouvaient poursuivre leurs activités favorites, soucis et maladies leur étaient inconnus. Mais bientôt, les champs Élysées furent considérés comme la demeure des bienheureux, où les âmes des morts, héros, poètes, prêtres et autres connaissaient un bonheur parfait, entourés d'herbe, d'arbres, de doux alizés et enveloppés d'une lumière rose perpétuelle.

Dans la mythologie romaine, les Champs Élysées étaient une partie du monde souterrain et un lieu de récompense pour les morts vertueux. Pour certains, c'était seulement un paradis temporaire. Au bord des douces prairies vertes coulait le Léthé, rivière de l'oubli, où devaient venir boire toutes les âmes. (Source Encarta 2006)

Jardins suspendus : Vraisemblablement construits sous le règne de Nabuchodonosor II pour son épouse Amyitis, vers 600 av. J.-C., les Jardins suspendus de Babylone étaient un gigantesque ensemble de collines de jardins et de terrasses.(pour plus de détail dans le chapitre IV, source Encarta 2006)

Icare : Icare, dans la mythologie grecque, fils de l'architecte et inventeur Dédale, ayant trouvé la mort en volant trop près du soleil.

Icare naît de l'union de Dédale, alors architecte du roi de Crète Minos, et de Naucraté, une esclave de la cour. Son père trahit un jour Minos en fournissant à Thésée, par l'intermédiaire d'Ariane, la ruse qui permettra à ce dernier de sortir du Labyrinthe après avoir tué le Minotaure. Furieux, Minos décide de punir Dédale de sa trahison en l'enfermant dans le Labyrinthe, et Icare avec lui

Dédale met au point une invention pour s'enfuir avec son fils : il fabrique des ailes de plumes, collées entre elles par de la cire. Alors qu'il fixe une paire d'ailes au dos d'Icare, il le prévient des précautions à prendre : « Si tu descends trop bas, la vapeur de l'onde appesantira tes ailes ; si tu voles trop haut, le soleil fondra la cire qui les retient. Évite dans ta course ces deux dangers. » (Ovide, les Métamorphoses). Mais, au cours de son vol, Icare, « emporté par l'enthousiasme » (Apollodore), néglige les conseils de son père et vole vers les hauteurs. Il s'approche ainsi trop près du soleil ; ses ailes se désagrègent sous l'effet de la chaleur. Cette imprudence entraîne la chute du jeune homme. Il périt noyé dans la mer qui prend son nom, la mer Icarienne.

L'histoire tragique d'Icare est parfois considérée comme symbolisant les dangers qui guettent ceux qui sont animés d'une ambition trop dévorante ou d'une témérité inconsidérée. L'expression « se brûler les ailes » est à rapprocher de cette légende.(Source Encarta 2006)

Nessus : Un des Centaures, il est lié à la légende de la mort d'Héraclès. Héraclès partit avec son épouse Déjanire et leur fils Hyllos, pour Trachis, patrie du neveu d'Amphitryon, Célyx. Bientôt ils furent arrêtés par le fleuve Evénos alors en pleine crue, là, le Centaure Nessos (ou Nessus) assura qu'il était le passeur accrédité par les dieux et justement choisi pour son honnêteté; il offrit, moyennant un prix modique, de faire traverser Déjanire à pied sec tandis qu'Héraclès passerait à la nage. Héraclès accepta, paya la somme à Nessos, lança sa massue et son arc sur l'autre berge et plongea dans le fleuve. Mais Nessos ne tint pas son engagement et se mit à courir en sens inverse, tenant Déjanire dans ses bras, puis il essaya de lui faire violence. Elle appela au secours et Héraclès, ayant repris son arc, visa attentivement et tira, une flèche qui traversa la poitrine de Nessos. Nessos extirpa la flèche et dit à Déjanire: "si tu mélanges ma semence avec du sang de ma blessure, que tu y ajoutes de l'huile d'olive et que tu en enduises secrètement la chemise d'Héraclès, tu n'auras plus jamais à redouter ses infidélités."Déjanire s'empressa de rassembler les ingrédients et les mit dans un pot qu'elle scella et conserva sans en souffler mot à Héraclès qui devait périr de ce fameux onguent.(source <https://mythologica.fr/grec/centaure.htm> à 20h49 le 05/02/2018)

Oiseaux d'Ababil : Les Ababil (أبابل) sont une espèce d'oiseaux, mentionnés dans le Coran¹. Ils ont protégé La Mecque de l'armée d'Abraha roi himyarite, en jetant des

pierres sur les éléphants ennemis qui s'approchaient de la ville. Cet événement, prenant place dans le contexte de la « Campagne de l'Eléphant », a eu lieu en 552.

(Source, [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ababil_\(mythologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ababil_(mythologie)) à 20h 51 le 05/02/2018)

Pandore : Pandore, dans la mythologie grecque, première femme de la Terre, créée par Héphestos et Athéna à la demande de Zeus pour se venger des hommes.

Boîte de Pandore : Une fois sur Terre, Pandore reçoit pour consigne de toujours garder fermée une jarre que certains récits décrivent comme un cadeau de Zeus. Mais, poussée par la curiosité, elle cède à la tentation et l'ouvre. Une fois le couvercle soulevé, Pandore déverse tous les maux (peines, fatigue, maladies, famines, mort) sur la Terre. Effrayée, elle tente de refermer la jarre, mais ne parvient à y garder que l'espérance qui demeure pour reconforter l'humanité dans ses malheurs. « Mais des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine ! Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels » (Hésiode, *les Travaux et les Jours*).

Robin des faubourgs : Robin des Bois, héros d'un cycle de ballades anglaises du XIV^e siècle. C'est un personnage légendaire, Robin des Bois est un hors-la-loi qui, selon les différentes versions de la légende, vivait dans la forêt royale de Sherwood (comté de Nottingham) ou dans les bois de Barnsdale (comté de York). Habile braconnier, mais aussi défenseur des pauvres et des opprimés, il détrouse et assassine les représentants de l'autorité et les gens d'Église, avec ses compagnons Petit Jean, Will Scarlet, et frère Tuck. Les premières ballades constituent une source précieuse sur le climat politique et social de l'Angleterre médiévale, bien que l'existence même de Robin des Bois ne soit pas attestée. La figure de ce justicier populaire a inspiré d'innombrables œuvres littéraires, telles que *The Sad Shepherd (Le Triste Berger, 1641)* de Ben Jonson, *Ivanhoé (1819)* de Walter Scott, des films, des opérettes et des livres pour enfants. (source Encarta 2006)

Sirènes : dans la mythologie grecque puis romaine, créatures mi-femmes mi-oiseaux, qui envoûtent les marins par leur chant et leur beauté et provoquent leur mort.

Les Sirènes vivent sur une île de la Méditerranée, non loin du détroit de Messine et des monstres Charybde et Scylla. De leur voix mélodieuse, elles « charment tous les hommes qui les approchent » (Homère, *Odyssée*, chant XII). On raconte aussi qu'elles auraient un jour défié les Muses au chant et que celles-ci, courroucées, leur auraient arraché leurs plumes.

Les marins passant à proximité de l'île des Sirènes sont envoûtés par leurs chants et se dirigent vers une mort certaine, dévorés par ces créatures ailées. « Il est perdu celui qui, par imprudence, écoute leur chant, et jamais sa femme et ses enfants ne le reverront dans sa demeure, et ne se réjouiront. Les Sirènes le charment par leur chant harmonieux, assises dans une prairie, autour d'un grand amas d'ossements d'hommes et de peaux en putréfaction. » (Homère, *Odyssée*, chant XII). Apollonios de Rhodes évoque quant à lui l'île « où les mélodieuses Sirènes, filles d'Acheloos, faisaient périr de leurs doux chants ensorceleurs quiconque jetait l'amarre auprès d'elles » (*les Argonautiques*).

Sisyphé : dans la mythologie grecque, fondateur d'Éphyre — future Corinthe — et l'un des grands suppliciés des Enfers grecs.

Fils d'Éole (roi de Magnésie) et d'Énarété, Sisyphé épouse la Pléiade Méréopé. Celle-ci lui donne un fils, Glaucos, connu pour avoir offensé la déesse Aphrodite.

Les auteurs ne s'accordent pas sur la raison qui a conduit Sisyphé à devenir l'un des grands suppliciés du Tartare : la dénonciation de Zeus, l'enchaînement de Thanatos, la ruse utilisée pour quitter le royaume des morts la première fois qu'il y a été envoyé, ou encore d'autres méfaits évoqués dans des traditions isolées, telle la cruauté dont il a fait preuve pendant son règne. Quoi qu'il en soit, les dieux lui imposent pour l'éternité un terrible supplice : enfermé dans le Tartare, Sisyphé doit sans cesse rouler jusqu'au sommet d'une montagne un rocher, qui retombe systématiquement. Cette condamnation, de tradition ancienne, est notamment mentionnée par Homère dans l'*Odyssée* : « Et quand il était près d'atteindre ce faite, alors la force lui manquait, et l'immense rocher roulait jusqu'au bas. Et il recommençait de nouveau, et la sueur coulait de ses membres, et la poussière s'élevait au-dessus de sa tête. »

Sphinx : Sphinx (mythologie), dans la mythologie grecque, créature monstrueuse à visage et buste de femme, corps de lion et ailes d'oiseau, dont Œdipe libère la cité de Thèbes.

La figure du Sphinx, qui dérive du sphinx égyptien, gagne la Grèce aux environs de 1600 av. J.-C. La créature initiale, un lion à tête humaine, se voit alors dotée d'un visage et d'un buste de femme ainsi que d'ailes d'oiseau. Ainsi féminisé, le monstre grec est parfois désigné sous le nom de Sphinge.

Pour les Grecs, le Sphinx est né de l'union d'Échidna, monstre mi-femme, mi-serpent, et de Typhon. Le Sphinx est envoyé aux abords de Thèbes pour punir le roi Laïos, père d'Œdipe, de s'être épris de Chryssipe, fils de Pélopes. Installé sur un rocher, le Sphinx interpelle les voyageurs, leur pose une énigme et dévore ceux qui ne savent y répondre.(source Encarta 2006)

Schéhérazade : Schéhérazade (personnage), jeune femme dont le récit fait au sultan Schahriar constitue la trame narrative dans laquelle vient s'insérer l'ensemble des textes et histoires légendaires formant les Mille et Une Nuits. (plus de détail dans le chapitre IV, source Encarta 2006)

Sindbad : Sindbad le Marin, (personnage), il entreprit pour les besoins de son négoce des voyages qui l'amènent à découvrir un grand nombre d'îles et de contrées merveilleuses. Le récit mêle lieux réels, tels l'Inde et Ceylan, et une foule d'endroits imaginaires. Le héros, qui croise au cours de ses aventures le chemin de divers animaux fantastiques tel le roc, oiseau gigantesque, est en outre confronté à mille dangers et manque mourir à plusieurs reprises. Le récit met en avant sa grande générosité et affirme la grandeur du sens du partage.

Au terme du récit de Sindbad, preuve est faite que ses richesses ne sont pas usurpées et qu'elles sont le fruit d'un dur labeur et de longues années d'épreuves. Le porteur reconnaît la valeur de la fortune de Sindbad qui, grâce à ses dons d'argent successifs, lui permet de s'élever à son tour au-dessus de sa condition. (Plus de détail dans le chapitre IV, Source Encarta 2006)

Terminator : personnages du film qui porte le même nom. Terminator est une machine à apparence humaine envoyée du futur au présent pour tuer Sarah Connor et son fils (John Connor) futur leader de la résistance humaine contre les robots destructeurs. (Source Encarta 2006)

V.5.La force de la civilisation et la civilisation de la force

L'opposition des deux cultures ou plutôt le duel va au-delà des rues de Bagdad. En face à Babylone, Disneyland : parc d'attractions conçu en 1948 puis réalisé en 1955 par Walt Disney. Il se situe dans la ville d'Anaheim en Californie aux Etats-Unis.

Certes, Disneyland est un gigantesque projet, aussi bien pour sa superficie de 74 hectares et le cout de sa réalisation que sur ses thèmes ou pays (land).³⁰¹ Mais il n'y a aucune comparaison entre une ville d'attractions, de jeu et de fantasme avec Babylone (déjà expliquée) qui a donné au Monde les plus précieuses pages de la civilisation humaine.

Les Jardins suspendus et la *Tour de Babel* sont deux des sept merveilles du monde antique. Avec les pyramides égyptiennes, ces trois merveilles sont les seules qui échappent à la civilisation grecque. Ces œuvres montrent qu'avec des simples moyens, les architectes et les bâtisseurs de l'époque étaient capables, à force de leur patience de faire des ouvrages prodigieux. Les découvertes archéologiques prouvent que ces monuments étaient considérés comme des projets de peuples et n'ont pas été fait par des esclaves. Ces peuples ont voulu nous transmettre un message simple ; même si les Hommes sont tous mortels, les meilleurs sont ceux qui réussissent à laisser derrière eux les traces de leur civilisation, et non pas ceux qui laissent derrière eux la bassesse et la destruction.

La présence de deux des Sept merveilles dans l'Irak montre à quel point ce pays était riche et prospère. La Mésopotamie où l'actuel Iraq était toujours considéré

³⁰¹ Dans le jargon de Disney pays (land) sont des parties de Disneyland aux nombres de cinq : 1- Main Sreet USA qui est l'évocation d'une ville américaine en pleine croissance du début du XX siècle. 2- Adventurland est une version romancée des zones tropicales. 3- Fronteirland est une version idéalisée des villes du Fart West. 4- Fantasyland est une combinaison d'un carnaval médiéval, d'un village alpin et du style architectural Tudor. 5- Tomorrowland est une version fantasque du futur.

comme le berceau de la civilisation Orientale, Arabe, comme la Grèce antique était le berceau de la civilisation Occidentale.

L'Empire State Building et Le Golden Gate Bridge sont deux monuments américains. L'Empire State Building est un bâtiment qui se trouve à l'île de Manhattan à New York, inauguré le 31 mai 1931. Il mesure 443 mètres, est aussi le plus grand immeuble de la ville de New York. Cette ville qui comporte le plus grand nombre de gratte ciels dans le monde. Ces immeubles étaient l'origine de la peur de Bardamu le personnage principale de *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline.

« New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux mêmes. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur ».³⁰²

Dans les propos de Bardamu nous pouvons lire la peur, et le matérialisme qui ne font pas de merci.

Le second monument, le Golden Gate Bridge (littéralement le « pont de la porte d'or ») est un pont suspendu de la Californie qui traverse le Golden Gate, détroit qui correspond à la jonction entre la baie de San Francisco et l'Océan Pacifique. Les travaux de son exécution ont commencé en 1933 pour s'achever en 1937. Le Golden Gate Bridge et l'Empire State Building, sont considérés par la Société Américaine de Génie Civil, comme des merveilles du monde moderne.

Dans le projet argumentatif de Sayed, il oppose les merveilles modernes de l'Amérique aux merveilles antiques de l'Irak. Ainsi, il opposait Disneyland et Golden Gate Bridge respectivement aux Tour de Babel et Jardins suspendus.

La Tour de Babel est selon l'Ancien Testament un tour bâtie dans la ville de Babel par le roi Nemrod (roi-chasseur) afin d'atteindre le ciel. La Genèse (XI, 1-9) évoque l'histoire d'un peuple babylonien qui aurait cherché à construire un édifice si haut qu'il aurait permis aux hommes de forcer la porte du ciel : « *Construisons une*

³⁰² Louis-Ferdinand Céline. *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, Paris, 1988.

ville, avec une tour dont le sommet soit dans les cieux » À la demande de Nemrod, architectes et ouvriers se seraient mis à la tâche de construction de cet édifice jusqu'à ce que Yahvé rappelle aux hommes les limites de leur pouvoir. Il aurait alors introduit la multiplicité des langues de façon que, les bâtisseurs ne pouvant plus communiquer entre eux, la construction soit interrompue. Afin de définitivement les punir, Dieu aurait ensuite dispersé les hommes sur toute la surface de la Terre.

Parmi les constructions gigantesques de Babylone qui sont évoqués dans les oppositions de Sayed apparaît les Jardins suspendus. Même si les archéologues n'ont pas pu trouver de traces des Jardins suspendus de Babylone, les historiens tels Diodore, historien de Sicile du I^{er} siècle et Flavius Josephe, historien romain aussi du I^{er} siècle reprennent des passages dans lesquels plusieurs personnages décrivent cet édifice. Selon les historiens les Jardins suspendus remontent à Nabuchodonosor II, roi de Babylone au VI siècle avant J-C. La légende raconte qu'il aurait construit les Jardins pour son épouse Amyitis, originaire de Médie, une région de l'actuel Iran, et passionnée de la végétation de sa région montagneuse.

Les historiens tels Byzance, Philon et Diodore décrivent les Jardins comme un ensemble de colonnes en pierres qui soutiennent un plafond végétal sur lequel on a étalé de la terre. La partie supérieure était construite de plusieurs étages.

Sans prétendre donner une histoire exacte des Jardins suspendus, il nous semble que l'essentiel est de repérer la symbolique dans l'évocation du mythe que son historicité. Les Jardins suspendus sont devenu un mythe oriental qui a fantasmé visiteurs, historiens, auteurs, lecteurs et amoureux.

Contrairement aux Jardins suspendus et à la tout de Babel le Golden Gate Bridge et l'Empire State qui bien qu'ils soient des gigantesques constructions, ils ne sont que des masses de béton et de fer sans âme.

V.5.1. Le choc des civilisations, est-il inévitable ?

Le « choc » est un des mots qui ont attiré notre attention, et est à l'origine de nos premières réflexions concernant ce roman. Il apparaît deux fois dans le roman ; la

première fois à la page 188 tandis que la deuxième fois est à la page 282. Dans les deux occurrences le mot « choc » apparaît dans deux des plus vives discussions entre les principaux protagonistes, à savoir Sayed, Bedouin, et Yacine dans la première discussion de la page 188 :

« Yacine me bouscula vers la fenêtre et me cria : regarde-les ; y, jette un coup d'œil par la vitre et tu verras qu'ils sont vraiment : des machines.

- Et ces machines vont se casser les dents à Bagdad, dit Sayed. Et dehors, dans nos rues, se livre le plus grand duel de tous les temps, le choc des titans »(p.188).

Et entre Mohamed Seen et Doc Jalal dans la deuxième discussion :« *Nous sommes en plein choc des civilisations* » (p.292)

Si ce mot n'apparaît pas dans ces situations, et dans les contextes connus, il pourrait y avoir d'autres significations. Mais dans ces deux cas, il nous fait irrésistiblement penser à la théorie du « Choc des Civilisations » de SAMUEL P Huntington évoquée dans son livre *Le choc des civilisations et la réfection de l'ordre mondial*. Dans son œuvre, il avait souligné que les identités culturelles et religieuses des gens seront les principales sources de conflits dans l'après guerre froide.

Huntington estime que bien que l'âge de l'idéologie à pris fin, le monde n'avait qu'à revenir à une situation normale caractérisée par des conflits culturels. Dans sa thèse, il a soutenu que l'axe principal du conflit dans l'avenir sera le long des frontières culturelles et religieuses.

« Mon hypothèse est que la source fondamentale du conflit dans ce nouveau monde ne sera pas principalement idéologique ou principalement économique »³⁰³.

Huntington soutient également que la croyance largement répandue dans l'Ouest de l'universalité de ses valeurs, de son système politique, ainsi que l'insistance sur la

³⁰³ HUNTINGTON, Samuel-P, The Clash of Civilizations? In Foreign Affairs, Summer 1993.

démocratisation et ces « universelles » normes ne font que mécontenter encore davantage les autres civilisations.

Huntington identifie un changement majeur de la puissance économique, militaire et politique de l'Occident vers les autres civilisations du monde, la plupart de manière significative à ce qu'il identifie comme les deux civilisations « challenger » ; la Chine qui s'affirme comme une puissance démographique, économique, et politique du monde, et l'Islam surtout après les attentats du 11 septembre 2001.

Une thèse, bien qu'elle est d'un politologue mais elle trouve un écho dans les propos de Dr Jabir, l'ancien professeur de philosophie. Surtout lorsqu'il évoquera la dominance des Rapaces aux États-Unis d'Amérique : « *Doc Jabir toussota dans son poing, [...] Pour nous débarrasser d'un despote leur larbin d'hier, aujourd'hui compromettant ? Parce que notre martyr avait fini par attendrir les rapaces de Washington ? ... si vous croyez une seconde à ce conte de fées, c'est que vous êtes fichus* »(pp.42-43)

Cet aile politique du parti Républicain qui depuis son apparition vers la fin des années 80 a toujours soutenu ce constat d'une éventuelle guerre entre l'Orient et l'Occident.

Les traits de ce choc à la huntingtonienne sont clairs surtout avec l'évocation mythique du mot Titan. Sayed ajoutait : « *Et dehors, dans nos rues, se livre le plus grand duel de tous les temps, le choc des titans : Babylone contre Disneyland, la tour de Babel contre l'Empire State Building, les Jardins suspendus contre le Golden Gate Bridge, Schéhérazade contre Ma Baker, Sindibad contre Terminator ...* »(p.188)

Il y dans *Les Sirènes de Bagdad* toutes les composantes de ce « choc » : l'idéologie religieuse de deux camps, les Rapaces du parti Républicain d'un côté et les extrémistes islamistes d'un autre côté. Les voix qui appellent à la raison sont rares, et il semble bien que personne ne veut les entendre. Kadem, cousin de Bédouin ne peut dorénavant chanter de son luth cassé lors de la décente des soldats américains. Omar, la seule personne qui a essayé de rendre la raison à Bédouin pour qu'il renonce à lutte

armée, meurt assassinée par Yacine, et déchirera l'âme de son ami Bédouin. Enfin, Dr Jalal meurt dès qu'il retrouve la voi(x)e de la raison.

V.5.2. Deux débats et deux visions du monde

Dans les deux discussions, un ou plusieurs locuteurs tente(nt) d'influencer son (leur) interlocuteur. Le niveau socioculturel des énonciateur est différent. Dans la première discussion sont opposés Sayed, Yacine et Bédouin, aucun des trois n'a un niveau intellectuel si élevé ou avait assuré une formation de haut niveau, à l'exception de Bédouin qui avait suivi quelques cours à l'Université de Bagdad, avant que l'occupation de la cité l'oblige à se retourner chez lui.

Cependant, dans la deuxième discussion, les deux interlocuteurs sont bel et bien des intellectuels de haut niveau ; Dr Jalal, universitaire et écrivain reconnu dans tout le monde, et Mohamed Seen, écrivain célèbre et respectueux.

Dans la première discussion, Sayed et Yacine partagent les rôles dans une entreprise argumentative bien préparée. Ils ont une intention bien déterminée, et sont conscients aussi du déséquilibre psychologique qu'a Bédouin, mais aussi de la responsabilité qui lui incombe de venger l'honneur de sa famille. En visant beaucoup plus les sentiments que la raison, ils dénombrent les crimes des américains en Irak, évoquant histoire et mythes de la Mésopotamie. En tout les cas, Sayed et Yacine ressemblent à des forgerons qui rythment leurs frappes pour façonner une pièce de métal. Dans toute la discussion Bédouin n'a pas prononcé un mot, il se contente d'entendre. Même si les propos de Sayed et Yacine lui semblent étrange « *j'avais l'impression d'être au centre d'une mascarade, au beau milieu d'une répétition théâtrale, entouré de comédiens médiocres* » (p.188) Bédouin avoue que c'était bien cette dose de haine qui lui manquait : « *et pourtant...et pourtant ...et pourtant, il me semble que c'était exactement ce que je voulais entendre* »(188)

Dans la deuxième discussion, il s'agit d'un débat entre deux intellectuels conscients. Contrairement à la première discussion à voi(x)e unique, la deuxième est à doubles thèses. Si dans le premier cas Bédouin est victime de l'humiliation de sa famille, dont les Américains sont les seuls responsables. Dr Jalal est victime d'un

racisme intellectuel, dont il responsabilise l'Occident. A l'opposé de la thèse, de Coc Jala, du choc des civilisations, Mohamed Seen l'écrivain plaide pour le dialogue et le respect mutuel. « *Nous avons une lourde responsabilité sur les épaules, Jalal. Tout dépend de nous, de toi et de moi. Notre victoire est le salut du monde entier. Notre défaite est le chaos.* » (p.286)

Dans cette entreprise, la double culture oriental-occidentale devient un outil qui permet le rapprochement des idées, des cultures, des civilisations « *Nous avons un instrument inouï entre les mains : notre double culture. Elle nous permet de savoir de quoi il retourne, où est la raison, où se situe la faille chez les uns et pourquoi il y a un blocage chez les autres. L'Occident est dans le doute. Ses théories qu'il imposant comme des vérités absolues, s'émiettent dans le souffle des protestations. Longtemps bercé par ses illusions, le voila qui perd ses repères. D'où la métastase qui a conduit au dialogue de sourds opposant la pseudo-modernité et la pseudo-barbarie.* » (pp.286-287) dit Mohamed Seen.

Dans la première discussion Sayed, Yacine et Bédouin se sont séparés avec un objectif atteint, Bédouin affirme que : « *Ce fumier de Yacine venait de me tirer une sacré épine du pied. Il avait su me toucher exactement là où il fallait, remuer en moi toutes les saloperies dont je m'étais gavé depuis cette nuit où le ciel m'était tombé dessus ...Aussi lorsque Yacine m'a ouvert enfin ses bras, c'était comme s'il m'ouvrait le seul chemin qui me conduisait à ce que je cherchais plus que tout au monde : l'honneur des miens.* » (p.187)

Mais dans la deuxième discussion quoique les deux amies soient séparées sans que l'un cède à l'autre, Bédouin constate que quelque chose a changé dans les comportements et la façon de penser du docteur « *Le Dr Jalal n'est pas sorti indemne de son entretien avec l'écrivain. Il se lève rarement avant midi, la nuit je l'entends arpenter sa chambre. D'après Chaker, il a annulé la conférence qu'il devrait donner à l'Université de Beyrouth, décommandé les interviews avec la presse et n'a plus approché le livre qu'il était e train de finir.* » (p.294)

Il semble bien que Dr Jalal ait choisi son camp. Sa mort constitue sa propre rédemption. Les propos de Mohamed Seen, même s'ils ont causé la mort de son ami, ils

lui ont donné une autre vie, et ont permis au Bédouin de retrouver la vie et la raison dans les simples gestes de ce couple européen ou de cette femme inquiète du sort de son proche. Bédouin a enfin trouver le chant de la vie même si à travers sa mort.

Conclusion

En fin de ce chapitre, nous avons vu les rapports étroits qui s'établissent entre le nom propre et le mythe. Ce dernier passe comme son support le nom d'une génération à une autre s'enracine par la narration et se sacralise par les rites. Il devient révélateur d'une manière de penser et d'un mode de vie. Devenant un bien commun du groupe, le mythe devient une partie importante du patrimoine collectif du groupe et une composante de l'identité de tous ses individus.

L'opposition mythique entre l'Orient et l'Occident dans l'entreprise argumentative de Sayed et Yacine n'a pas atteint son but. En effet, Bédouin avorte son projet suicidaire et même s'il a payé sa vie, il a épargné au monde une catastrophe.

Conclusion générale

Conclusion générale

Au terme de ce travail, un double souci nous a accompagné ; rester le plus scientifiquement possible, en essayant d'éviter toutes représentations positives ou négatives concernant l'auteur. Et garder une certaine limite vue le thème, les objectifs assignés à notre recherche.

Dans le but de situer l'écriture de Yasmina Khadra entre la valorisation ou la dévalorisation de la culture orientale voire Arabo-musulmane. Nous avons choisi l'analyse de son imaginaire onomastique, à travers l'analyse des noms propres dans son roman *Les Sirènes de Bagdad*. Les fonctions pragmatiques et symboliques des noms propres fictionnels dans le roman sont le deuxième objectif de notre travail de recherche.

Un des grands problèmes que nous avons rencontrés dans la réalisation de notre recherche était la rareté des travaux sur l'onomastique romanesque en Algérie. Le peu de recherches faites témoignent de l'influence des méthodes d'analyses diachroniques de l'onomastique, favorisant ainsi l'étymologie des noms propres et leur évolution. Ces travaux n'ont pas abordé les fonctions symboliques et pragmatiques des noms propres dans la trame du roman. Il fallait donc tâtonner dans un champ où se mêle l'étymologie, l'idéologie, la linguistique, et bien d'autres disciplines.

La sémiotique et la pragmatique avaient pour mérite d'éviter les orientations étymologiques, syntaxiques et sémantiques pour s'intéresser au caractère discussif et au pouvoir suggestif des noms propres en fonction de la compétence des interlocuteurs, et de la situation de communication.

Dans notre approche pour répondre à la problématique et aux questions de recherche sus-énoncés, nous avons divisé les noms propres en trois catégories. Chacune de ces catégories est conçue pour servir à l'étude d'une partie dont l'ensemble constitue un réseau de significations qui unie le texte comme signe narratif aux noms propres comme signes sémiotiques.

De la première liste des noms propres de personnages, nous avons analysé les noms de Bédouin, Sayed, Yacine, et Mohamed Seen. Chaque nom joue un rôle dans

l'ensemble des réseaux de significations symboliques dans la trame du roman. Bédouin, par exemple, le nom du narrateur et personnage principal est un nom collectif qui renvoie à une société, un mode de vie et une manière de voir le monde. Issu du nom commun « bédouin » désignant ces groupes de nomades vivant dans le désert, ce nom est utilisé pour donner une raison aux actes de ce personnage, à sa façon de penser et de voir le monde. Sayed, le maître renvoie dans le roman à ces nouvelles Sirènes usant du langage pour séduire les nouveaux marins pour les dévorer.

Dans les réseaux symboliques des noms propres, Mohamed Seen, l'homme équation comprise dans son nom س, arrive à résoudre l'inconnu dans l'équation de la méconnaissance origine du conflit entre l'Orient et l'Occident. Pour lui, seul l'engagement des intellectuels est capable de dépasser la situation actuelle et d'espérer à un avenir mieux.

Les deux noms Mike et Souleyman sont analysés sous forme d'une opposition, ils ont aussi une double fonction symbolique et dénonciatrice. La fonction symbolique est présente dans l'opposition entre l'étymologie de ces deux noms et les rôles de leurs porteurs dans le roman. Soulyeman, le simple d'esprit irakien, dont le nom signifie « paix » perd la vie, sous les tirs du soldat américain Mike dont le nom signifie « semblable à Dieu ». Les deux noms ont aussi une origine religieuse, qui renvoie à une volonté de dénonciation de l'inscription de la violence dans la religion. Le nombre élevé de noms propres origines religieuses traduit une volonté de « revisitation » de tout le patrimoine religieux. La fausse compréhension de la religion génère des fausses représentations conduisant à une mauvaise compréhension de l'autre et de soi-même.

De la liste des toponymes nous avons analysé les noms de Kafr Karam, Beyrouth et Bagdad. Ces noms s'imposent par leur importance dans le roman et par leur symbolique qui réside aussi bien dans leur étymologie que dans les retentissements qu'ils établissent avec les autres signes du texte ; actes, manières de penser, positions des personnages...

Kafr Karam, le village du Bédouin et des autres principaux personnages, trouve son usage symbolique dans l'étymologie du nom. Ce petit village dont le nom signifie la

« forteresse » ou « le village de la générosité » aux valeurs immobiles héritées du temps des anciens est un lieu qui agit sur les manières de penser et les comportements des ses habitants ne leur laissant aucune marge de liberté. Kafr Karam est un lieu où le passé conditionne le présent.

Bagdad, « la demeure de la paix » est en contradiction avec son étymologie. Elle apparaît comme une ville déchirée et déboussolée à cause de l'assaut des étrangers, et la guerre des frères ennemis. Dans sa stratégie onomastique, l'auteur a vidé cette ville de tous ses « halos positifs » qui lui ont été associés, ne gardant d'elle que la cruauté de la situation et le désarroi des personnages. Bagdad est une ville « folle qui injecte la folie » au Bédouin et aux autres personnages.

Beyrouth, la ville des « eaux » source de vie et de purification, va sauver non seulement l'Occident d'un cataclysme, mais aussi le Bédouin en lui donnant la chance de réconcilier avec soi-même, même en perdant sa vie.

La dernière catégorie de noms propres est celle à usage pragmatique. Nous les avons appelés : les noms propres référentiels, pas seulement parce qu'ils se réfèrent à des noms de personnes connus dans l'histoire, mais parce qu'ils se réfèrent à une situation de communication, et à un contexte particulier. Ainsi, des noms tels Schéhérazade et ma Baker, Sindebad et Terminator ne peuvent être analysés que comme couples d'oppositions tels qu'ils apparaissent dans le discours de Sayed. Dans ce cas, ils deviennent des parties qui nuancent l'énoncé. Ils n'expriment pas seulement l'attitude et l'intention des locuteurs, mais ils orientent aussi l'interprétation des interlocuteurs étant produit dans un rapport interactif.

Schéhérazade, ma Baker, Sindebad et Terminator ne sont pas seulement des noms de personnes connus, transmis d'une génération à une autre. Ils sont devenus aussi une partie du patrimoine culturel mis au jour par les situations actuelles. Ils deviennent inséparables du système cognitif et psychique de tout le groupe, générant ainsi les mêmes représentations et conduisant aux mêmes interprétations.

A travers l'analyse de l'imaginaire onomastique de Yasmina Khadra, nous avons démontré comment l'auteur a réussi à faire des noms de ses personnages et des lieux des signes qui agissent sur et dans le texte. Les toponymes et les anthroponymes qu'ils

soient noms propres de personnages ou noms de personnes cités dans les différentes discussions r(ai)ésonnent dans le texte. Ils ne sont pas des signes qui permettent d'individualiser des personnages en leur donnant des noms pour compléter leur identité, ou pour renforcer l'effet réaliste des personnages. Ils sont très significatifs par leur origine et symbolique par les connotations qui leur sont attribuées.

Le dialogue des civilisations que propose Yasmina Khadra dans *Les Sirènes de Bagdad* est une panacée des risques d'affrontement qui menacent à la fois l'Orient et l'Occident, c'est une alternative du dialogue de sourds qui les oppose.

Enfin, nous croyons que seule la multiplication de recherches pareilles pourrait jeter un peu la lumière sur un domaine longtemps resté en ombre celui de l'onomastique romanesque dans le roman algérien d'expression française.

Nous avons commencé ce travail avec une interrogation sur la nature de l'écriture de Yasmina Khadra, entre la valorisation ou la dévalorisation de la culture orientale, mais nous sommes arrivés au terme de cette recherche que l'écrivain ne cherchait que la valorisation de l'Homme en tant qu'Homme. Yasmina Khadra en fin de compte n'est « *ni maître ni prophète* » il n'est « *qu'un romancier qui tente d'apporter un peu de sa générosité à ceux qui veulent bien la recevoir* » (P.292)

A travers *Les Sirènes*, il nous montre que dans le monde il n'y a pas de conflits ni Choc de civilisations, mais un conflit entre les civilisés et les non-civilisés, et que chaque personne est libre de choisir tel Bédouin qui est resté fidèle à ses origines et a choisi de respecter la vie même s'il a perdu la sienne.

Yasmina Khadra, sous l'effet de sa détermination culturelle, professionnelle, sociale, personnelle et de ses intentions, opère des choix onomastiques. Il façonne ainsi, par ses choix, des représentations symboliques et en crée d'autres, au moyen du langage. Chaque emploi anthroponymique ou toponymique produit du sens. La totalité des « sens » qui se manifestent dans cet usage ne constitue qu'une partie du sens global du texte dont l'émetteur compte sur la compétence et l'implication de son interlocuteur pour mieux interpréter le texte et participer ainsi dans l'aventure littéraire.

Références

Bibliographiques

Corpus

Les sirènes de Bagdad

Les autres œuvres de l'auteur

Sous le nom de Mohamed Moulessoul

Amen, 1984, à compte d'auteur, Paris (nouvelles)

Houria, 1984, ENAL, Alger (nouvelles)

La Fille du pont, 1985, ENAL (nouvelles)

El Kahira - cellule de la mort, 1986, ENAL (roman)

De l'autre côté de la ville, 1988, L'Harmattan, Paris (roman)

Le Privilège du phénix, 1989, ENAL (roman)

Sous le nom de Yasmina Khadra

Le Dingue au bistouri, 1990, Laphomic,

La Foire des enfoirés, 1993, Laphomic

Morituri, 1997, Baleine.

L'Automne des chimères, 1998, Baleine.

Double blanc, 1998, Baleine.

À quoi rêvent les loups, 1999, Julliard.

Les Agneaux du Seigneur, 1998, Julliard.

L'Écrivain, 2001, Julliard.

L'Imposture des mots, 2002, Julliard.

Les Hirondelles de Kaboul, 2002, Julliard.

Cousine K, 2003, Julliard.

La Part du mort, 2004, Julliard.

La Rose de Blida, 2005, Édition. *Après la lune*.

L'Attentat, 2005, Julliard

Les Sirènes de Bagdad, 2006, Julliard

Le Quatuor algérien : Morituri, Double blanc, L'Automne des chimères, La Part du mort, (nouvelles) 2008, Gallimad.

Ce que le jour doit à la nuit, 2008, Julliard

La Longue Nuit d'un repentir, 2010, Éditions du Moteur

L'Olympe des infortunes, 2010, Julliard.

Œuvres, Tome 1 : *Les Agneaux du seigneur, À quoi rêvent les loups, Les Hirondelles de Kaboul, L'Attentat, Les Sirènes de Bagdad*.

L'Équation africaine, 2011, Julliard.

Les Chants cannibales, 2012, Éditions Casbah-Alger

Les anges meurent de nos blessures, septembre 2013, Julliard.

Qu'attendent les singes, 4 avril 2014 Julliard.

La Dernière nuit du Raïs, 2015, Julliard.

Dieu n'habite pas La Havane, 2016, Julliard.

Ce que le mirage doit à l'oasis, Yasmina Khadra et Lassaad Metouri, novembre 2017, Flammarion.

Ouvrages

-ACHOUR CHAULET, Christiane, *Prémices d'une littérature. Les premiers auteurs algériens francophones (1920-1940)*, Al Qantara, Revue de l'Institut du Monde Arabe, n° spécial Algérie, 2003.

-ACHOUR CHAULET, Christiane ; REZZOUG, Simone, *Convergences critiques. Introduction à la lecture du littéraire*, OPU Alger, 1985.

- ACHOUR CHAULET, Christiane ; BEKKAT, Amina. *Convergence Critique II*, Algérie, Tell, 2002.
- ARKOUN, Mohamed, *Humanisme et Islam*. Paris, Vrin, 2005.
- ARMENGAUD, Françoise, *La Pragmatique, Que sais-je ?*, Presses universitaires de France, PUF, 1985.
- BATHES, Roland, *Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe*, in *Sémiotique narrative et textuelle*, C Chabrol, Paris, Larousse, 1973.
- BARTHES, Roland, BREMOND, CI. et al. *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris, Larousse, 1974.
- BARTHES, Roland, *S/z, Seuil*, 1970.
- BARTHES, Roland, *Introduction à l'analyse structurale des récits*, 1966, cité par Vincent JOUVE, *L'effet L'Effet-personnage dans le roman*, PUF écriture, 1998.
- BENVENISTE, Emile, *L'onomastique et le pronom en français moderne, Problème de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1956.
- BENVENISTE, Emile. *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1973.
- BERLIOZ-CURLET, Jacques. *FBI Histoire d'un empire, Complexe*, Coll, *Questions à l'Histoire*, Paris, 2005, p. 161.
- BONNARD, H, *Code du français courant*, Paris, Magnard, 1981.
- BOUDJEDRA Rachid, *FIS de la haine*. Paris, Saint-Amand, Denoël, coll. Folio, 1994.
- BOUTEFNOUCHET. M, *La culture en Algérie*, Ed. ENAD, Alger, 1982.
- BREAL, Michel, *Essai de Sémantique*. Genève, Slatkine Reprints, 1976.
- BUYSSSENS, Eric, *La communication et l'articulation linguistique*, cité par MOUNIN, G, *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit, 1970.
- COMPAGNON, Antoine, *La seconde Main*. Paris, Seuil, 1979.
- CAMPROUX, C, In C. Baylon et P. Fabre, *Les noms de lieux et de personnes*, Paris, Nathan, 1982.
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*. Paris, Robert Laffont, Jupiter, 2000.
- CHEVALIER, Jean-Claude ; BENVENISTE, Claire ; ARRIVÉ, Michel, PEYTARD, Jean, *Grammaire Larousse du Français Contemporain*. Paris, Larousse, 1964.
- CHOMSKY, N, *Aspects of the Theory of Syntax*. M .I.T Press, 1965.
- DJEBAR, Assia, *Ces voix qui m'assiègent*. Paris, Albin Michel, 1999.
- De BROSSE, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie II*. Paris, Saillant, Vincent et Desaint, 1765.
- DROIXHE, Daniel, *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et évolutions positivistes*. Genève, Droz, 1978.
- De SAUSSURE, Ferdinand *Cours de linguistique générale*, (publication originale 1916 Paris, Payot, 1971.
- Dumarsais, *Œuvres complètes*, p. 193. Cité par FABRE, Paul, Théories du nom propre et recherche onomastique. In *Cahiers de praxématique*, N° 8, 1987.
- FABRE, Paul, *L'affluence hydronymique de la rive droite Rhône*, thèse, Montpellier, Centre d'Etudes Occitanes, 1980.

- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- FREGE, G, Über Sinn und Bedeutung, *Kleine Schriften*, Hildesheim, Georg Olms AG, 1990, p.143. Traduction de Lynda Maurice dans sa thèse : *La question du rapport entre le sens et la référence dans la philosophie du langage : Le cas des noms propres*. Université Jean MOULIN - Lyon III , 12 octobre 2007.
- GARY-PRIEUR, M-N, *Grammaire du nom propre*, Paris : Presses Universitaires de France.
- GENGEMBRE. G, Les grands courants de la critique littéraire, Paris, Seuil, 1996.
- GENETE, Gérard, *Seuils*. Paris, Seuil, Collection Poétique, 1987.
- GEACH, Peter Thomas, *Reference and Generality*, Ithaca, N.Y, Cornell, University Press, 1962.
- GOLDMAN, Lucien, *Recherches dialectiques*, Gallimard, Paris, 1959.
- GOOSSE, André *Le bon usage, Grammaire Française*, Paris, Gembloux-Duculot, 1986.
- GOUSSET, Marie-Thérèse, *Images médiévales de Babylone dans les manuscrits occidentaux*, André-Salvini, B. (Hg.), Babylone, 2008.
- GOUVARD, Jean-Michel, *La pragmatique : outil pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin, 1998.
- GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, Paris, Mouton, 1973.
- GREVISSE, Maurice, *Le bon usage, Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, 11^{ème} Gemblout-Duculot, 1980.
- HILLIS. J, Miller *The Critic as Host, in deconstruction and Criticism*, New York, The Seabury Press, 1979.
- HOEK HUIB, Leo, *La Marque du titre: dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, Paris, Mouton, 1981
- Homère, Odyssée, Chant XII (traduction de Leconte de Lisle (1867) (dans Encarta 2006)
- JACOB, André. Jacob, *Genèse de la pensée linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.
- JAKOBSON, Roman, *Essais de Linguistique Générale*, (traduit et préface par RUWET, Nicolas) Paris, Minuit, 1963.
- JESPERSEN, Otto, *La Philosophie de la Grammaire*, (trad. A. M. Léonard) Paris, Minuit, 1971.
- JOUVE, Vincent, *Poétique du roman*. Paris, Armand Colin, 2007.
- JOUVE, Vincent, *L'Effet-personnage dans le roman*, PUF écriture, 1998.
- KHAWAM, René, cité par LAVEILLE, Jean-Louis, *Le thème du voyage dans les milles et une nuit*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- KERBRAT-ORECCHIONI , Catherine, *La Connotation*, Presses Universitaires de Lyon, 1977.
- KLEIBER, Georges, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris, Klincksiek, 1981.
- LINGS, Martin, *Un saint musulman au vingtième siècle*. Paris, Traditionnelles, 1973.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.1962

- Louis-Ferdinand Céline. *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, 1988.
- LOCKE, John, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduction de P. Coste, Paris, Vrin, 1972. Livre IV, chapitre XXI.
- LYONS, John. *Eléments de Sémantique*, Paris, Larousse université, coll. *Langue et langage*, 1978.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatisme pour le discours littéraire*. Paris : Bordas.1990.
- RIFFATERRE, Michael, *La production du texte*, Paris, Seuil, 1979.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990.
- MIRCÉA, Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard,1963.
- Morris, Charles, *Writhing on the General Theory's of Signs*, La Haye, Mouton, 1971.
- MULON, Marianne. *L'Onomastique française, Bibliographie des travaux publiés jusqu'en 1960, La documentation française*. Paris, Sous les auspices des Archives Nationales, 1977.
- PAVEAU, A.M ; SARFATI, G. ELIA, *Les grandes théories linguistiques de la grammaire comparée à la pragmatique*, Paris, Armand Colin, 2003.
- PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, « Poétique », 1988.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Collected Papers*, Harvard University Press, Cambridge Massachusetts, 1931-35-58.
- PEIRCE, Charles Sanders, *Ecrits sur le signe*,(traduits et commentés par Gérard DELEDALLE) Paris, Seuil, 1978.
- PEIRCE, Charles Sanders, *the New Elements of Mathematics* EISELE, Carolyn, Paris, Mouton, 1976.
- PEIRCE, Charles Sanders, *(MS) the Annotated Catalogue of the Papers of C. S. Peirce*, University of Massachusetts Press, 1967.
- RIGOLOT, François, *Poétique*, 1974, cité par ACHOUR, Christiane et REZZOUG, Simone, *Convergences critiques, introduction à lecture du littéraire*, OPU, Alger, 2009.
- REY-DEBOVE Josette, *Le Métalangage*. Paris, Le Robert. 1978.
- Romanciers du XVIIe siècle, *Le Roman bourgeois, Madame de Lafayette : La Princesse de Clèves*. Édition d'Antoine Adam. Bibliothèque de la Pléiade, 1958.
- HALLYN. F, *Pragmatique*, in Delcroix et Hallyn, 1987,Cité par Joëlle Desterbecq, Marc Lits, *Du récit au récit médiatique, 2eme édition ,De Boeke Supérieur, s.a, 2017*.
- SARTRE, J.P, *L'imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination*, Paris, Gallimard, 1940, cité par Vincent JOUVE, *L'Effet-personnage dans le roman*, PUF écriture, 1998.
- SCHAEFFER, J.M, *genres littéraires*, in Dictionnaire des genres et notions littéraires, Encyclopédie Universalis, Paris, Albin Michel, 1997
- STUART MILL, John, *A System of logic*. New York, Hayer & Brothers, 1882.
- TIEROU, Alphonse, *Le Nom africain ou langage des traditions*, Paris, G. P. Maisonneuve et La rose, 1977.

- ULLMAN, Stephen, *Précis de sémantique française*. Berne, Francke, 1952.
- VAXELAIRE, Jean-Louis, *Les noms propres, une analyse lexicographique et historique*. Paris, Honoré Champion, 2005.
- VILLETTE, Guy, Abbé, *correspondance personnelle*. Lettre du 15 mars 1987.

Dictionnaires et encyclopédies

- Le petit Larousse, 2002.
- DUBOIS, Jean, *Dictionnaire de linguistique*. Paris, Larousse, 2002.
- DUCROT, O. ; TODOROV, T. *Dictionnaire encyclopédique des Sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- Encarta 2006
- GEOFFROY, Younes & Néfissa, *Le livre des prénoms arabes*. Beyrouth. Al-Bouraq, 2000.

Articles

- BARTHES, Roland, *Rhétorique de l'image* « présentation ». In *Communications*, n° 4, 1964.
- BARTHES, Roland, *Introduction à l'analyse structurale des récits*, In *Communications*, n° 8, 1966.
- BAUELLE, Yves, *Onomastique romanesque*, in *Narratologie* n° 9, 210 p.
- BROMBERGER, Christian, *Pour une analyse anthropologique des noms de personnes*, *Langages*, n°66, 1982, pp. 103-124.
- BILLY, Pierre-Henri, *Le nom propre et le nom sale*, in *Nouvelle Revue d'Onomastique*, n° 21-22, 1993. pp. 3-10.
- BUYSSSENS, Eric, *Les noms singuliers*. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 28, 1973. pp. 25-34
- CHAULET ACHOUR, Christine, *Mosaïque Algérie. Romans algériens (1992-2002)*, *Recherches Internationales*, n° 67-68, 2003, pp. 339-359.
- COLLARD, Chantai, *Les Noms-numéros chez les Guidar*, in *L'Homme*, t. XIII, n° 3, 1973. pp. 45-59.
- Co Vet, *Univers de discours et univers d'énonciation : les temps du passé et du futur*. in *Langue française*, n° 67, 1985, pp. 38-58.
- De Vincenz, A, *Structuralisme et onomastique*, Cité par MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, In *Langage*, n° 66, 1982
- DUCHET, Claude, *La Fille abandonnée et La Bête humaine, éléments de titrologie romanesque, éléments de titrologie romanesque*, in *Littérature* n°12, décembre 1973. pp.49-73.
- DUCHET, Claude. *Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit*, in *Littérature*, n°1, 1971. pp. 5-14.
- EUGENE, Nicole, *L'onomastique littéraire*, in *Poétique* N° 54, 1983, pp. 233-253.

- GARRY-PRIEUR, Marie-Noëlle, *Le nom propre constitue-t-il une catégorie linguistique*, In *Langage*, n° 92, 1991, pp-4-25.
- GENETTE, Gérard, *Cent ans de critique littéraire*, in *Magazine Littéraire*, n°192, Février 1983,252p.
- HOUIS, M., *Les noms individuels chez les Mosi*, Dakar, Institut français d'Afrique noire IFAN, « Initiations et Etudes Africaines 17», In *L'Homme* V. 1963.
- HUNTINGTON, Samuel-P, *The Clash of Civilizations?* In *Foreign Affairs*, summer 1993.
- JOUTARD, Philippe *L'Empire du Mal*, In *L'Historien*, N° 301, septembre 2005.
- MASSERON, Caroline et PETITJEAN, Brigitte, *Pour une définition du personnage : l'exemple de Germinal. Pratiques*, N° 22-23, mars, 1979.
- LIZOT, J, *Onomastique Yanômami* , in *L'Homme*, t. XIII, n° 3, 1973,pp. 60-71.
- Liberté*, 30-10-2005, quotidien algérien
- Marie-Laure. Interview avec Yasmina, *Khadra Rue des Livres*, le 19-11-2007
- MITTERAND, Henri, *Les titres des romans de Guy des Cars*, in *Sociocritique*, 1979.
- MOLINO, Jean, *Le nom propre dans la langue*, In *Langage*, n° 66, 1982,pp.
- MOLHO, Maurice, *Le nom : le personnage*, in *Le Personnage en question*, IV Colloque du S. E. L., Travaux de l'Université de Toulouse Le Mirail, 1984, cité par Christiane Achour et Simone Rezzoug, *Convergences critiques, introduction à lecture du littéraire*, OPU, Alger, 2009.
- SIBLOT, Paul, *Noms propres et mains sales. De l'inscription des luttes sociales dans les praxèmes en nomination individuelle*, In *Langage* 1989.
- ZONABEND, Françoise, *Le nom de personne*, in *L'Homme*, 1980, t. XX, n°4. pp.7-23.

Thèses et mémoires

- AMROUCHE, Fouzia *Investissement symbolique et réactualisation du mythe d'Ulysse dans Les Sirènes de Bagdad* de Yasmina KHADRA mémoire de Magistère soutenu, 2009 à l'Université de M'sila.
- BONDOL, Jean-Claude, *L'Enonciation dans la communication médiatique. Fonctionnement de l'implicite subjectif dans les discours du mode authentifiant de la télévision*, Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- FREGE, G, *Über Sinn und Bedeutung*, *Kleine Schriften*, Hildesheim, Georg Olms AG, 1990, p.143. Traduction de Lynda Maurice dans sa thèse : *La question du rapport entre le sens et la référence dans la philosophie du langage :Le cas des noms propres*. Université Jean MOULIN - Lyon III, 12 octobre 2007.
- FABRE, Paul, *L'affluence hydronymique de la rive droite Rhône*, thèse, Montpellier, Centre d'Etudes Occitanes, 1980. P. 48.
- Le BIHAN, M, *Le nom propre étude de grammaire et de rhétorique*, Thèse de troisième cycle, Rennes, 1974

-YERMECHE, O, *Les anthroponymes algériens :Etude morphologique, lexico-sémantique et sociolinguistique*, Tome I, thèse de doctorat en linguistique, sous la direction de Foudil CHERIGUEN.

Sources internet

<http://www.signosemio.com/peirce/semiotique.asp>

<http://www.signification-prenom.com/prenom/prenom-MICHAEL.>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Bagdad>

Annexes

Liste de tous les noms propres (tableau 1)

Nom	Occurrences
Abdelhalim Hafez p.94	1
Abdelwahab p.80	2
Adam p.12	1
Adel p.51	16
Adnane fils du boulanger	4
Afaf p.25	5
Aicha p.24	2
Alexendrie p.91	1
Al Hillah p 134	4
Ali Sidna p.28	1
Al Jazeera (chaine de tv)p84	2
Amérique du Sud p194	1
Amina mère d' Omar p.53	1
Amman p 45	3
Amr personnage p182	10
Amsterdam p.264	1
Ar Ramadi p249	1
Asie p194	1
Ayam Younes p 94	1

Babylone p.19	2
Bagdad p-14	80
Bahia p. 23 personnage	25
Basheer le Faucon p.39	4
Basseel (lieu) p128	5
Bassorah p.39	5
Bédouin p.8 (les Bédouins p.145) (des Bédouins p 169) (les Bédouin p.172)	7
Berlin p.159	1
Beytouth p.7	19
Bilal p.51	6
British Airways	3
Bush p.42	2
Chaker personnage p252	44
Chamiyé plateau (lieu)p.249	1
Champs-Elysées p.144	1
Christ p 108	1
Cléopâtre un club p.91	1
Cote d'Azur (club) p.140	1
Damas p91	1
Disneyland p 188	1

Doyen p.40	10
El Hilal café p.31	1
Empire State Building p188	1
Eve p.12	1
Fadel père d'Omar p 53	1
Fairouz p.80	6
Farah p. 25	10
Faten (épouse de Kadem) p.91	1
Fellouja p. 54	5
Ghany personnage professeur(10-) p267	9
Goden Gate Bridge p188	1
Haitem (les Haitem) p.54	18
Hany personnage p.177	10
Haroun = Barbu personnage p.86	7
Haroun al-Rachid p187	1
Hassan (les jumeaux) p. 51	32
Hossein (les jumeaux) p. 51	40
Ibrahim témoin qui a vu un avion)p.101	1
Icare p.292	1
Imad p.12	8
Irak p.242	8

Ismahane p.80	1
Ismail personnage p.182	1
Issam frères p.39	4
Israël p43	3
Jabir dit Doc p.39	9
Jalal (docteur-8- 8) p.9 personnage	57
Jardins suspendus p 187	2
Jawad personnage p230	9
Jonathan Swift p288	1
Jordanis p199	3
Kadem p.32	63
Kafr Karam p.8	75
Khaled p.38	7
Kerkouk p216	1
Liban p210	6
Lliz p 215	17
Londres p 298	6
Le Caire p.72	2
Le Nil (fleuve) p.132	1
Ma Baker p188	1
Machrek p.91	1

Madrid p.159	2
Maghreb p.91	1
Majed p.51 personnage	3
Malik blasphémateur p.86	10
Marines (armé américaines) p.139	1
Marwan (kamikaz) 215	2
Méduse	1
Mésopotamie p187	1
Mike, terreur d'élite p.66	2
Mille est une Nuits 187	1
Mohamed Seen(le romancier 6-), l'écrivain(-5) personnage p281	14
Mohamed Sobhi syndicaliste	2
Mossoul p.54	2
Moyen-Orient p.144	1
Najat (chanteuse) p.94	1
Nawal p.27	2
Nessus p.146	1
Obeid personnage p 214	4
Omar p.47	100
Oiseaux d'Ababill p.86	8

Oum Kalsoum p.80	1
Pandore (boite de Pandore) p.160	2
Paris p159	6
Pentagone p.261	1
Peshawar p.71	1
Rachak, Madame p.13	1
Rachid personnage p.182	12
Rais p.39 (Saddam)	4
Rafik Hariri p.8	1
Robin des faubourgs p.73	1
Rome p.159	2
Rutba ville p.249	1
Saad caissier du café de Bagdad p227	1
Sabah Fakhri p.80	1
Saddam p38	4
Safir p. café 31	11
Safwan lieu) p209	1
Salah p51	32
Salman Park (quartier de Bagdad)p165	2
Sayed p.71	138
Schéhérazade p188	1

Sindbad p188	1
Sirènes de Bagdad p.82	4
Sisyphé p.83	1
Souleyman p.36	35
Spielberg p305	1
Sphinx p258	1
Syrie p252	1
Terminator p188	1
Tigre, le (fleuve) p.144	9
Tokyo p159	2
Tour de Babel p 187	12
Vietnam p.198	1
Wadi Es-Safi p.80	1
Washington p.42	1
Yacine p.51	129
Yankees, les p.89	2

Liste des noms propres de personnages (tableau 2)

Nom	Occurrence
Adel p.51	16
Adnane fils du boulanger	4

Afaf p.25	5
Aicha p.24	2
Amr personnage p182	10
Bahia p. 23 personnage	25
Basheer le Faucon p.39	4
Bédouin p.8	7
Bilal p.51	6
Chaker personnage p252	44
Doyen p.40	10
Farah p. 25	10
Ghany personnage professeur(10-) p267	9
Hany personnage p.177	10
Haroun = Barbu personnage p.86	7
Hassan (les jumeaux) p. 51	72
Hossien (les jumeaux) p. 51	72
Ibrahim (Jeune de Kafr Karam) p.101	1
Imad p.12	8
Ismail personnage p.182	1
Issam frères p.39	4
Jabir dit Doc p.39	9
Jalal (docteur-8- 8) p.9 personnage	57

Jawad personnage p230	9
Kadem p.32	63
Khaled p.38	7
Lliz p 215	17
Majed p.51personnage	3
Malik blasphémateur p.86	10
Mike, terreur d'élite p.66	2
Mohamed Seen personnage p281	14
Obeid personnage p 214	4
Omar p.47	100
Rachid personnage p.182	12
Saad caissier du café de Bagdad p227	1
Salah p51	32
Sayed p.71	138
Souleyman p.36	35
Yacine p.51	129

Liste de personnages désignés par leurs fonctions, grades ou relations avec les autres personnages. (tableau 4)

Nom	Occurrence
Le ferronnier p. 35 personnage	46
Le barbier p.38	17

Le vieillard p.40	2-
l'homme sous la tondeuse p.41 personnage	2-
La fille du ferronnier personnage p.58	1-
L'apprenti du ferronnier personnage p.58	1-
Femme du ferronnier personnage	1-
Soldat irakien du check point personnage p 63	6-
Le G I (Noir herculéen) du check point personnage p.64	8
Sergent américain du check point p.66	2-
Le fils de quatorze personnage)ans de Khaled p 97	1-
Le chauffeur des Haitem 102	1-
Le passager de Kafr Karam p 102	1-
Chauffeur du camion (conducteur) p.128	7-
L'homme (parfois le chauffeur) devant l'estaminet personnage. p. 133	9
Le caporal irakien du barrage personnage p.144	2-
Le chauffeur de l'autocar personnage p .143	3-
Agent de sécurité de la clinique personnage p.147	1-

Le gamin du banc de Bagdad personnage p.154	2-
Le serveur du restaurant personnage p.156	2-
Cassier de restaurant de Bagdad p.156	1-
L'adjutant (superueer de Omar) p.176	7-
Capitaine de police personnage p 197	26-
L'inspecteur collegue du capitaine personnage p.201	2-
Adjudant 226	1-
Le mouchard (instituteur) personnage p241	3-
Camionneur personnage p.250	2-
Le grand contrebandier personnage p251	1-
Le chauffeur de la fourgonnette personnage p.252	1-
Réceptionniste de l'hôtel personnage p.281	5-
Le chauffeur de taxi à Beyrouth personnage p309	3
L'homme de l'aéroport personnage 314	1-
Agent de sécurité de l'aéroport de Beyrouth	1-

Liste des toponymes (tableau 3)

Nom	Occurrence
Beytouth p.7	19
Kafir Karam p.8	75
Bagdad p-14	80
Babylone p.19	1-
Safir p.café 31	11
El Hilal café p.31	1-
Bassorah p.39	5
Washington p.42	1-
Amman p 45	3
Fellouja p. 54	5
Mossoul p.54	2
Le vergé des Haitem	4
Peshawar p.71	1-
Le Caire p.72	2-
Damas p91	1-
Machrek p.91	1-
Maghreb p.91	1-
Alexendrie p.91	1-
Cléopâtre un club p.91	1-

Basseel (lieu) p128	5-
Le Nil (fleuve) p.132	1-
Al Hillah p 134	4-
Cote d'Azur (club) p.140	1
Champs-Élysées p.144	1-
Moyen-Orient p.144	1-
Tigre (fleuve) p.144	9-
Rome p.159	2-
Tokyo p159	2-
Madrid p.159	2-
Paris p159	3-
Berlin p.159	1-
Salman Park (quartier de Bagdad)p165	2-
Mésopotamie p187	1-
Irak p187	2-
Tour de Babel p 187	12-
Babylone p.188	1-
Disneyland p 188	1-
Empire State Building p188	1-
Golden Gate Bridge p188	1-
Amérique du Sud p194	1-

Asie p194	1-
Vietnam p.198	1-
Jordanis p199	1-
Safwan lieu) p209	1-
Liban p 210	1-
Kerkouk p216	1-
Irak p.242	8-
Ar Ramadi p249	1-
Chamiyé plateau (lieu)p.249	1-
Rutba ville p.249	1-
Jordanie p.249	2-
Syrie p252	1-
Liban p252	5-
Pentagone p.261	1-
Amsterdam p.264	1-
Londres p 298	6-
Paris p314	3
Israël p43	3-

Liste de noms propres cités (noms référentiels) dans le roman. (Tableau 5)

Nom	Occurrence
-----	------------

Abdelhalim Hafez p.94 Chanteur arabe d'origine égyptienne.	1
Abdelwahab p.80 Chanteur arabe d'origine égyptienne.	2
Adam p.12	1
Ali Sidna p.28 cousin du Prophète et quatrième khalife.	1
Ayam Younes p 94 Chanteur arabe d'origine jordanienne.	1
Bush p.42 Président n 43 des Etats- Unis d'Amérique.	2
Christ p 108	1
Eve p.12	1
Fairouz p.80	6
Haroun al-Rachid p187	1
Ismahane p.80	1
Jonathan Swift p288	1
Ma Baker p188	1
Najat (chanteuse) p.94	1
Rafik Hariri p.8	1
Sabah Fakhri p.80	1
Saddam p38	4

Schéhérazade p188	1
Sindbad p188	1
Spielberg	1
Terminator p188	1
Wadi Es-Safi p.80	1

Liste des mythes dans *Les Sirènes de Bagdad* (tableau 6)

Mythe
Babylone : p.19
Champs-Élysées p.144
Jardins suspendus p.187
Icare p.292
Méduse p.154
Mille est une Nuits p.187
Nessus p.146
Oiseaux d'Ababill p.86
Pandore p.160
Robin des faubourgs p.73
Sirènes p.82
Sisyphe p.83
Sphinx p.258

Schéhérazaade p.188
Sindbad p.188
Terminator p.188
Tour de Babel p.187

Liste des discussions

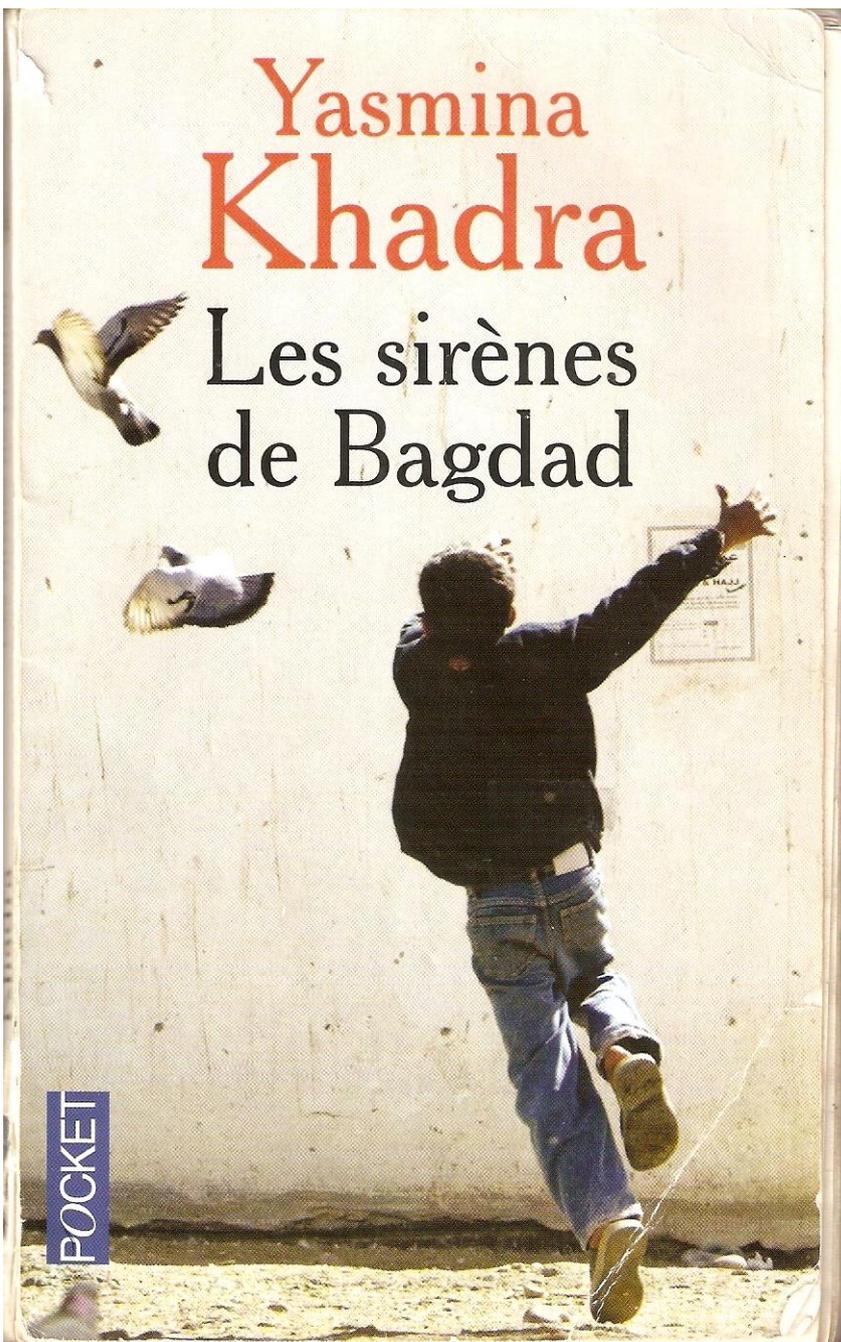
- 1- Bédouin et Dr Jala pp.9-18
- 2- Bédouin et sa sœur Bahia p.23
- 3- Bédouin et son père p. 30
- 4- Bédouin et Kadem p.34
- 5- Bédouin et ferronnier p 35-38
- 6- Le faucon, le Doyen, le barbier, les frères Issam, le vieillard, et le client du barbier (l'homme sous la tondeuse) pp. 40-46
- 7- Bédouin et Omar pp 47-50
- 8- Omar, Yacine, Adel, Salah, Hassan et Hossien pp- 51-53
- 9- Bédouin et sa sœur Bahia p.55
- 10- Le ferronnier, sa fille, sa femme, son apprenti, Khaled et Bédouin p.58-60
- 11- Le ferronnier, bédouin, le soldat irakien, et le sergent américain pp. 62-66
- 12- Yacine, Salah, et Sayed. pp. 72-76
- 13- Bédouin et Kadem pp 79-82
- 14- Le blasphémateur (Malik), le barbu(Haroun) et Yacine. pp. 86-90
- 15- Bédouin et Kadem . pp.90- 94
- 16- Khaled et son fils de quatorze ans p.97
- 17- Bédouin, Kadem et Bahia p.100
- 18- Le chauffeur des Haitem et le passager de Kafr Karam p. 102
- 19- Bédouin et Kadem pp. 116-118
- 20- Bédouin, Kadem, et Bahia pp. 119-121
- 21- Bédouin et le chauffeur du camion pp 128-130
- 22- Bédouin et le chauffeur devant l'estaminet pp.133-140 discussion importante sur le rôle des arabes

- 23- Le caporal irakien du barrage et le chauffeur de l'autocar p.144
- 24- Bédouin et l'Agent de sécurité de la clinique p 147
- 25- Bédouin et sa sœur Farah pp. 148-152.
- 26- Bédouin, le cassier et le serveur du restaurant pp. 156-157
- 27- Bédouin et Omar pp 162-163
- 28- Bédouin et Omar pp 167-168
- 29- Bédouin et Omar pp -169-174
- 30- Omar et l'adjudant p176
- 31- Bédouin et Omar p178-180
- 32- Bédouin et Sayed p.181
- 33- Bédouin, Hassan et Hossein, Yacine et Sayed pp 183-188
- 34- Bédouin et Omar pp 192-195
- 35- Capitaine de police, son compagnon (inspecteur) et Sayed pp 197-205
- 36- Bédouin et Sayed p.208
- 37- Bédouin et Sayed p 211
- 38- Bédouin et Obid p.213
- 39- Bédouin, Hassan et Hossein pp 214-216
- 40- Bédouin et Hossein, pp219-223-
- 41- Bédouin et Omar pp. 225-227
- 42- Yacine Hassan et Hossein, Lliz et Salah pp228-230
- 43- Yacine, Hassan et Bédouin pp 233-236
- 44- Bédouin Yacine p237-238
- 45- Yacine et Salah pp239-240
- 46- Yacine, Jawad, Hossein, Hassan, le mouchard et pp 240-243
- 47- Bédouin et Yacine p.243
- 48- Sayed et Bédouin pp 247-248
- 49- Camionneur et Bédouin p 250
- 50- Bédouin et le chauffeur de la fourgonnette p 252
- 51- Bédouin et Sayed p252
- 52- Bédouin et Dr Jalal p.258-265
- 53- Bédouin et Chaker pp268-270
- 54- Bédouin, Ghany et Sayed pp 271-274

- 55- Bédouin et Sayed pp 275-278
- 56- Mohamed Seen et le réceptionniste de l'hôtel p 281-282
- 57- Mohamed Seen et docteur Jalal pp282-293
- 58- Bédouin et Chaker pp295-296
- 59- Bédouin et Ghany pp 298-299
- 60- Bédouin et Sayed p302
- 61- Bédouin et Doc Jalal pp 304- 306
- 62- Bédouin et Chaker p308
- 63- Bédouin et le chauffeur de taxi p310
- 64- Bédouin et l'homme à l'aéroport p314
- 65- Bédouin et Chaker pp315-

Yasmina
Khadra

Les sirènes
de Bagdad



Kafr Karam. Un petit village aux confins du désert irakien. On y débat devant la télévision, et surtout on s'y ennuie, on attend, loin de la guerre que viennent de déclencher les Occidentaux et qui embrase le reste du pays. Mais le conflit, avec son lot de brutalités, d'incompréhensions et de bavures tragiques va finir par rattraper cette région où la foi, la tradition et l'honneur ne sont pas des mots vides de sens. Et quand une nouvelle humiliation vient profaner ce qu'un Bédouin a de plus sacré, alors s'ouvre le temps de la colère et de la riposte. Une vengeance terrible, sans merci, car désormais seul le sang pourra laver ce qui a été souillé...

« Tragiquement convaincant. »

Guillaume Chérel – *Le Point*

« (...) magnifique plaidoyer contre toute forme de fanatisme. »

Vivre Plus

« L'un des plus importants romans écrits cette année en Europe. »

The Independant

Les grands succès
de Yasmina Khadra sont chez Pocket

Texte intégral

ISBN 978-2-266-17271-4

© Ian Waldie / Getty Images.



9 782266 172714



www.pocket.fr

Achévé d'imprimer sur les presses de



BUSSIÈRE

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en septembre 2007*

POCKET - 12, avenue d'Italie - 75627 Paris Cedex 13

— N° d'imp. : 71725. —
Dépôt légal : septembre 2007.
Suite du premier tirage : octobre 2007.

Imprimé en France

Table des matières

TABLE DES MATIERES

Remerciement.....	2
Sommaire.....	3
Introduction générale.....	05

I. Texte contexte et paratexte

Introduction partielle	17
I.1. Résumé du roman.....	17
I.1.1. Ancrage historique et social du roman.....	19
I.2. Yasmina khadra et la littérature algérienne.....	23
I.2.1 de l'acculturation à la naissance de l'identité algérienne.....	23
I.2. Le roman algérien postcolonial.....	24
I.2.3. La littérature algérienne des années 90.....	25
I.3. Yasmina Khadra : biographie et parcours littéraire.....	27
I.3.1. Onomastique et autobiographie.....	30
I.4. Le paratexte.....	31
I.4.1 Définition du paratexte.....	31
I.4.2. Les statuts du paratexte,	33
I.4.2.1 Statut substantiel.....	33
I.4.2.2. Le nom de l'auteur, le choix de pseudonymat.....	34
I.4.3. Le statut pragmatique.....	36
I.4.3.1. Le(s) titre(s), des niveaux d'analyse.....	37
I.5. Le Titre, fonctions et jonctions.....	39

I.5.1.La fonction de désignation.....	40
I.5.2. fonction descriptive.....	41
I.5.3. Les titres rhématiques.....	42
I.5.3.1.La fonction de séduction.....	42
I.6.L'analyse de la page de couverture.....	43
Conclusion.....	50

II. Le nom propre objet d'étude pluridisciplinaire

Introduction.....	51
II.1 Le nom propre problème logico-philosophique.....	52
II.1.1 le nom propre, dépourvu de sens.....	53
II.1.2. le nom propre, pourvu de sens.....	54
II.1.3.Le nom propre est les descriptions définies.....	55
II.1.4. Désignateur rigide.....	56
II.1.5.Le problème des énoncés d'identité.....	57
Conclusion partielle.....	58
II.2. Le nom propre dans la linguistique.....	59
II.2.1. Définition du nom propre.....	59
II.2.2.Les catégories de noms propres.....	60
II.2.3.Quelles frontières entre nom propre et nom commun ?.....	62
II.3.1 La graphie du nom propre.....	63
II.3.2 Phonétique et phonologie.....	64
II.3.3 Morphologie.....	65

II.3.4 La syntaxe.....	66
II.3.5. La sémantique des noms propres.....	69
II.3.5.1.Sens autonymique.....	70
II.4. La pragmatique du nom propre.....	71
II.4.1 Les usages des noms propres.....	72
II.4.2. Fonctions du nom propre.....	73
Conclusion	78
II.5. Le nom propre dans la perspective sociale	79
II.5.1.1.Le nom propre dans la société.....	79
II.5.1.2.Le nom propre sanction de l'existence sociale.....	80
II.5.2.La fonction de classification.....	80
II.5.2.1.Les noms propres comme symbole.....	81
II.5.2.2. La signification des noms	82
II.5.3. Le nom propre et l'identité culturelle	83
II.6. L'onomastique histoire et vocation.....	75
II.6.1. Les branche de l'onomastique.....	77
II.7.. Le nom propre, un champ pluridisciplinaire	83
Conclusion.....	84

III. Troisième chapitre
Le nom propre objet sémio-pragmatique

Introduction.....	88
III. La sémiotique, origine et objet.....	88
III.1. La conception européenne.....	89

III.1.1. La conception américaine.....	91
III.1.3. Qu'est-ce que la sémiotique ?.....	92
III.1.4 De la conception dyadique du signe à la conception triadique.....	94
III.1.4.1. Les catégories Phanéoscopiques de Peirce.....	95
III.1.4.2.Le signe sémiotique.....	96
III.1.4.3. La trichotomie du représentamen.....	98
III.1.4.4.La trichotomie de l'objet.....	98
III.1.4.5. La trichotomie de l'interprétant.....	99
III.2. Statut sémiotique du nom propre.....	101
III.2.1.Le nom propre chez Peirce.....	102
Conclusion.....	105
III.3. Le nom propre dans le discours.....	106
III.3.1.Identité et identification.....	107
III.3.2.Histoire et mémoire collective.....	108
III.3.le nom propre en pragmatique.....	108
III.3.1.Le langage en action.....	111
III.3.1.1.Les actes de langage.....	111
III.3.1.2.De la parole à l'action.....	112
III.3.1.3.La performance.....	113
III.3.2.Contexte et interaction.....	114
III.3.2.1.L'interaction.....	116
III.3.2.2.L'acte perlocutoire.....	117

Conclusion.....	118
-----------------	-----

IV. Quatrième chapitre
L'onomastique romanesque

Introduction.....	120
IV.1.L'onomastique fictionnelle, objet et vocation.....	121
IV.1.1. Les fonctions du nom propre fictionnel.....	122
IV.1.2.Nom propre fictif et culture.....	123
IV.1.3.Le nom propre dans la sémiotique du texte.....	124
IV. 2. La genèse du nom propre fictif.....	124
IV.2.1.La motivation du nom propre.....	126
IV.2.2.La motivation co(n)textuelle	127
IV.3.La dénomination, acte de dénonciation.....	128
IV.3.1.Les noms propres d'origines religieuses.....	130
IV.4.Symbolique de l'anthroponymie.....	135
IV.4.1.Quand le nom détermine la personne.....	136
IV.4.2.Yacine, le protecteur.....	138
IV.4.3. Bédouin, un nom collectif.....	139
IV.4.4.Mohamed Seen, l'équation.....	141
IV.4.5.Sayed, la force du discours.....	143
IV.5. Symbolique de la toponymie.....	145
IV.5.1.Kafr Karem, le château et la tradition.....	146

IV.5.2. Bagdad, quant le présent rompre avec le passé.....	148
IV.5.3. Beyrouth, la ville purifiante.....	149
IV.6. Les noms propres référentiels.....	150
IV.6.1.Des noms chargés.....	156
IV.6.2. Deux nom, deux voyages.....	158
Conclusion.....	159

V. cinquième chapitre
Le nom propre, culture et mythe

Introduction.....	162
V.1. L’anthroponymie arabe origine et signifiante.....	162
V.1.1. Le nom propre entre la tradition djahilite et l’usage islamique.....	163
V.1.2. Le prénom un attribut personnel et une histoire collective.....	165
V.1.3.Le sujet « transindividuel ».....	165
V.2 Nom propre et mythe.....	167
V.3. Mythe et symbolique.....	170
V.3.1.Babylone et Disneyland.....	171
V.3.2. Le Mal de Babel.....	172
V.4.Les nouveaux mythes occidentaux.....	172
V.4 <i>Les Sirènes de Bagdad</i> , un fond mythique	172
V.5.La force de la civilisation et la civilisation de la force.....	179
V.5.1 Le choc des civilisations, est-il inévitable ?.....	182
V.5.2 Deux débats et deux visions du monde.....	184

Conclusion.....	186
Conclusion générale.....	188
Bibliographie.....	193
Annexe.....	202
Tables des matières.....	225